This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

540.6
M53

Bibliothèque d'Hye
Roland fils Bruxelles

BIBLIOTHÈQUE DE H. ROLAND FILS.

MÉMORIAL

DRAMATIQUE.

QUATRIÈME ANNÉE.

1810.

AVERTISSEMENT.

Nous prévenons le Public que, desirant faire parvenir le MÉMORIAL *à nos Abonnés de province, dans les derniers jours de Décembre, nous terminons nos analyses fin de Novembre, et qu'alors le Mémorial de* 1811 *commencera par les ouvrages joués depuis le* 1 *Décembre* 1809, *et ainsi de suite, chaque année, ce qui formera toujours, à dater de* 1811, *une année entière. Cette marche doit plaire à nos lecteurs, puisqu'elle avance l'époque de la publication de cet ouvrage.*

Nota. *Les pièces jouées depuis le* 1 *Novembre, sur les quatre premiers Théâtres, se trouvent au Supplément.*

MÉMORIAL DRAMATIQUE,

OU

ALMANACH THÉATRAL

POUR L'AN 1810;

CONTENANT l'Analyse raisonnée et critique de toutes les Pièces jouées aux différens Théâtres de la Capitale, en l'an 1809; les Noms de leurs Auteurs et la date des Représentations, avec les Couplets les plus agréables des vaudevilles; les Noms et Demeures des Administrateurs, Acteurs, Actrices, Musiciens et Employés desdits Spectacles; les Débuts; les Evénemens remarquables arrivés pendant l'année; des Anecdotes dramatiques, etc.; le tout précédé d'un Calendrier pour la présente année.

IV^e. ANNÉE.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CQUET et C^e., IMPRIMEURS, rue du Faub. Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.

RBA, LIBRAIRE, Palais-Royal, n°. 51, derrière le Théâtre Français.

1810.

(1810) JANVIER.

le Verseau ≈.

Les jours croissent de 1 h. 3 m.

1	lun	*Circoncision*	
2	mar	s Basile	
3	mer	*ste Géneviève*	
4	jeu	s Rigobert.	
5	ven	s Siméon Styl.	
6	sam	*Epiphanie*	N. L. le 5.
7	D.	s Théau.	
8	lun	s Lucien	
9	mar	s Furcy	
10	mer	s Paul, h.	
11	jeu	s Théodore	
12	ven	s Frejus	P. Q. le 12.
13	sam	Baptême N. S.	
14	D.	s Hilaire	
15	lun	s Maur, ab.	
16	mar	s Guillaume	
17	mer	s Antoine	
18	jeu	Chaire s. Pierre	
19	ven	s Sulpice	
20	sam	s Sébastien	P. L. le 20.
21	D.	ste. Agnès	
22	lun	s Vincent	
23	mar	s Ildefonse	
24	mer	s Babylas	
25	jeu	Conv. s Paul	
26	ven	ste. Paule	
27	sam	s Julien	
28	D.	s Charlemagne	D. Q. le 28.
29	lun	s François de S	
30	mar	ste Batilde	
31	mer	s Pierre Nolas	

FEVRIER.

Les Poissons).

Les jours croissent de 1 h. 33 m.

1	jeu	s Ignace	
2	ven	*Purification*	
3	sam	s Blaise	
4	D.	s Philéas	N. L. le 4.
5	lun	ste. Agathe	
6	mar	s Vaast	
7	mer	s Romuald	
8	jeu	ste. Valentin	
9	ven	s Jean Martyr	
10	sam	ste. Appolinaire	
11	D.	s Severin.	P. Q. le 11.
12	lun	ste. Eulalie	
13	mar	s Lezin	
14	mer	s Valentin	
15	jeu	s Fanstin.	
16	ven	ste. Julienne	
17	sam	s Siméon	
18	D.	*septuagésime.*	
19	lun	s Onésime	P. L. le 19.
20	mar	s Eucher	
21	mer	s Léon	
22	jeu	Ch s Pierre	
23	ven	s Flavien	
24	sam	ste. Taraise.	
25	D	*sexagésime*	
26	lun	s Porphyre	D. Q. le 26.
27	mar	ste. Honorine	
28	mer	s Romain	

MARS.

Le Bélier ♈.

Les jours croissent de 1 h. 48 m.

1	jeu	s Aubin	
2	ven	les 5 Pl. N. S.	
3	sam	ste Cunégonde	
4	D.	*quinquagésime*	
5	lun	s Casimir	N. L. le 5.
6	mar	*mardi-gras*	
7	mer	Les Cendres	
8	jeu	s Jean de D.	
9	ven	ste. Françoise.	
10	sam	s Doctrové	
11	D.	*quadragésime*	
12	lun	ste. Euloge	
13	mar	s. Pol, évêque	P. Q. le 13.
14	mer	s Dubin. 4 t.	
15	jeu	s Zacharie	
16	ven	s Abraham	
17	sam	ste. Gertrude	
18	D.	*reminiscete*	
19	lun	s Joseph	
20	mar	Compassion	
21	mer	s Benoît	P. L. le 21.
22	jeu	s Paul	
23	ven	s Victorien	
24	sam	s Simon, m.	
25	D.	*oculi. ann.*	
26	lun	s Ludger	
27	mar	s Gantran	
28	mer	s Cyril	D. Q. le 28.
29	jeu	s Rieul	
30	ven	s Casimir	
31	sam	s Alexandre.	

AVRIL.

Le Taureau ♉.

Les jours croissent de 1 h. 38 m.

1	D.	*lætere*	
2	lun	Franç. de P.	
3	mar	s Hugues	
4	mer	s Ambroise	N. L. le 4.
5	jeu	s Vincent	
6	ven	ste. Prudence	
7	sam	s Clotaire	
8	D.	*passion*	
9	lun	s Edesse	
10	mar	s Mauger	
11	mer	s Léon, p.	P. Q. le 11
12	jeu	s. Jules	
13	ven	s Marcelin	
14	sam	s Tiburce	
15	D.	*rameaux*	
16	lun	s Fructueux.	
17	mar	s Parfait	
18	mer	s Elphège.	
19	jeu	s Hidegonde	P. L. le 19
20	ven	*vend.-saint.*	
21	sam	ste Apportu.	
22	D.	PAQUES	
23	lun	s Victor	
24	mar	s Clet	
25	mer	s Marc, ev.	
26	jeu	s Policarpe	D. Q. le 26.
27	ven	s Vital	
28	sam	s Robert	
29	D.	*quasimodo*	
30	lun	s Eutrope	

MAI.

Les Gémeaux ♊.

Les jours croissent de 1 h. 19 m.

1	mar	s Jac. s. Phi.	
2	mer	s Athanase	
3	jeu	Inv. ste. Cr.	N. L. le 3.
4	ven	ste. Monique	
5	sam	Conv. s. Aug.	
6	D.	s Jean P. L.	
7	lun	s Stanistas	
8	mar	s Eutrope	
9	mer	s Grégoire	
10	jeu	s Gordien	
11	ven	ste. Pétronil	P. Q. le 11.
12	sam	s Nérée	
13	D.	s Servais	
14	lun	s Boniface	
15	mar	s Isidore	
16	mer	s Honoré	
17	jeu	s Aquilin	
18	ven	s Eric, roi	
19	sam	s Yves	P. L. le 19.
20	D.	s Bernardin	
21	lun	s Pierre, mar.	
22	mar	ste Julie, v.	
23	mer	s Désiré	
24	jeu	s Donat.	
25	ven	s Erbain	D. Q. le 25
26	sam	s Hildevert.	
27	D.	s Germain	
28	lun	*rogations*	
29	mar	s Prothin	
30	mer	s Hubert	
31	jeu	ASCENSION	

JUIN.

L'Ecrevisse 69.

Les j. croissent jusqu'au 17 de 3h m.

1	ven	s Georges	
2	sam	s Pothin	
3	D.	ste. Clotilde	N. L. le 3.
4	lun	s Optat	
5	mar	s Claude	
6	mer	s Norbet	
7	jeu	s Paul de C	
8	ven	s Médard.	
9	sam	s Vinc. *Vig.*	
10	D.	PENTECÔTE	P. Q. le 10.
11	lun	s Landri, ev.	
12	mar	s Barnabé a.	
13	mer	s Antoine de P	
14	jeu	s Ruffin, m.	
15	ven	s Modeste	
16	sam	s Fargeau	
17	D	*trinité*	P. L. le 17.
18	lun	ste. Marine	
19	mar	s Genev. s Pr.	
20	mer	s Sylvère	
21	jeu	*fête-dieu*	
22	ven	s Pautin, ev.	
23	sam	s Pamphile	D. Q. le 23.
24	D.	Nat s. J. B.	
25	lun	s Prosper.	
26	mar	s Baboulein	
27	mer	s Samson	
28	jeu	*oct fête-Dieu*	
29	ven	s P. s Paul	
30	sam	C. de s Paul	

JUILLET.

Le Lion ♌.

Les jours diminuent de 56 m.

1 D.	s Martial	N. L. le 1er
2 lun	Visit. N D.	
3 mar	s Anatole	
4 mer	Tra. s. Mar.	
5 jeu	ste. Valère.	
6 ven	s Tranquille	
7 sam	ste. Aubierg	
8 D.	s Aquilas	
9 lun	s Cyrille, év.	P. Q. le 9.
10 mar	ste. Félicité	
11 mer	Tr. s. Benoît.	
12 jeu	s Gualbert	
13 ven	s Turiaf, év.	
14 sam	s Bonaventure	
15 D.	s Henri	
16 lun	s Eustache	P. L. le 16.
17 mar	ste Spérat	
18 mer	s Thom d'A.	
19 jeu	s Vincent	
20 ven	ste. Margueritte	
21 sam	s Victor	
22 D.	ste. Madeleine	
23 lun	s Apolinair	
24 mar	ste. Christine	
25 mer	s Jacques le m.	D. Q. le 25.
26 jeu	Tr. s. Marc.	
27 ven	s Urbain	
28 sam	ste. Anne	
29 D.	s Loup	
30 lun	s Abdon	
31 mar	s Germain aux.	N. L. le 31

AOUST.

La Vierge m.

Les jours diminuent de 1 h. 36 m.

1 mer	s P.-ès-liens	
2 jeu	s Etienne, p.	
3 ven	Inv. s Etienne.	
4 sam	s Dominique.	
5 D.	*susc. ste. C.*	
6 lun	Trans. N. S.	
7 mar	s. Yon.	
8 mer	s Justin, m.	P. Q. le 8.
9 jeu	s Amour	
10 ven	s Laurent	
11 sam	ste. Suzanne	
12 D.	ste. Clair, v.	
13 lun	s Hypolite. *v. j.*	
14 mar	s Eusèbe	P. L. le 14.
15 mer	Ass. NAPOL.	
16 jeu	s Roch.	
17 ven	s Mammès.	
18 sam	ste Hélène	
19 D.	s Jules	
20 lun	s Bernard	
21 mar	s Privat	D. Q. le 21.
22 mer	s Symphor	
23 jeu	s Sidoine	
24 ven	s Barthélem	
25 sam	s Louis	
26 D.	s Zéphirin	
27 lun	s Cesaire	
28 mar	s Augustin	
29 mer	Dec. s. Jean	
30 jeu	s Fiacre	N. L. le 30.

SEPTEMBRE.

La Balance ♎.

Les jours diminuent de 1 h. 42 m.

1 sam	s Leu s Gile	
2 D.	s Lazarre	
3 lun	s Grégoire	
4 mar	s Rosalie	
5 mer	s Bertin, ab.	
6 jeu	s Onesiphor	P. Q. le 6.
7 ven	s Cloud	
8 sam	N. de N. D.	
9 D.	s Omer év.	
10 lun	s Nicolas, T.	
11 mar	s Patient	
12 mer	s Serdot, év.	
13 jeu	s Maurille	P. L. le 13
14 ven	Exal. ste. C.	
15 sam	s. Nicomède	
16 D.	ste. Euphém.	
17 lun	s Lambert	
18 mar	s Jean-chys	
19 mer	s Janv. 4 t.	
20 jeu	s Eustache	D. Q. le 20
21 ven	s Mathieu	
22 sam	s Maurice	
23 D.	ste. Thècle	
24 lun	s Andoche	
25 mar	s Firmin, év.	
26 mer	ste Justine	
27 jeu	s Côme s D	
28 ven	s Céran, év.	N. L. le 28
29 sam	s Michel, a	
30 D.	s Jérome.	

OCTOBRE.

Le Scorpion ♏.

Les jours diminuent de 1 h. 42 m.

1	lun	s Rémi, év.	
2	mar	ste. Anges, g.	
3	mer	s Denis, l'ar.	
4	jeu	s François	
5	ven	ste. Aure vie.	P. Q. le 5.
6	sam	s Bruno	
7	D.	s Serge, etc.	
8	lun	s Demêtre	
9	mar	s Denis.	
10	mer	s Géréon	
11	jeu	s Nicaise	
12	ven	s Vilfrid, ev.	P. L. le 12.
13	sam	s Géraud	
14	D.	s Caliste, p.	
15	lun	ste. Thérèse	
16	mar	s Gal, abbé	
17	mer	s Cerbonney	
18	jeu	s Luc, évang.	
19	ven	s Savinien	
20	sam	s Sendon	D. Q. le 20.
21	D.	ste. Ursule	
22	lun	s Melon, évêq.	
23	mar	s. Hilarion	
24	mer	s Magloire	
25	jeu	s Cré. s Crép.	
26	ven	s Rustique	
27	sam	s Frumence	
28	D.	s Simon s Jude	N. L. le 28.
29	lun	s Faron, év.	
30	mar	s Lucain.	
31	mer	s Quent. [illegible]	

NOVEMBRE.

Le Sagitaire ↣.

Les jours diminuent de 1 h. 21 m.

1	jeu	TOUSSAINT	
2	ven	*les morts.*	
3	sam	s Marcel	
4	D.	s Charles	P. Q. le 4.
5	lun	ste. Bertille	
6	mar	s Léonard	
7	mer	s Willebrod	
8	jeu	stes. Reliques	
9	ven	s Mathurin	
10	sam	s Léon	
11	D.	s Martin, év.	P. L. le 11.
12	lun	s Réné	
13	mar	*dédicasse.*	
14	mer	s Eugène	
15	jeu	s Brice	
16	ven	s Edme	
17	sam	s Agnan	
18	D.	s Mandé	
19	lun	ste Elisabeth	D. Q. le 19
20	mar	s Edmond	
21	mer	Prés. N. D.	
22	jeu	ste. Cécile	
23	ven	s Clément	
24	sam	s Severin	
25	D.	ste. Catherine	
26	lun	s Saturnin	N. L. le 26
27	mar	ste Gen. da.	
28	mer	s Vital	
29	jeu	s Sosthène	
30	ven	s André	

DECEMBRE.

Le Capricorne ♑.

Les jours diminuent de 20 m.

1	sam	s Franç. Xav.	
2	D.	*avents.*	
3	lun	s Mirocle	P. Q. le 3.
4	mar	ste Barbe	
5	mer	s Sabas	
6	jeu	s Nicolas	
7	ven	ste Fare	
8	sam	*conception*	
9	D.	ste Gorgonie	
10	lun	ste Valère	
11	mar	s Fuscien	P. L. le 10.
12	mer	s Damas, p.	
13	jeu	ste Luce	
14	ven	s Nicaise	
15	sam	s Mesmin	
16	D.	ste Adélaïde	
17	lun	s Yves	
18	mar	s Gatien	
19	mer	s Thimoque 4 t.	D. Q. le 19.
20	jeu	s Philogon	
21	ven	s Ischyron	
22	sam	s Thomas	
23	D.	ste Victoire	
24	lun	*vigile-jeune*	
25	mar	NOEL	
26	mer	*Etienne*	
27	jeu	*Jean*	
28	ven	Innocens	
29	sam	s Thom. C.	N. L. le 29.
30	D.	s Roger	

MÉMORIAL

DRAMATIQUE,

OU

ALMANACH THÉATRAL

POUR L'AN 1810.

ÉTABLISSEMENS DRAMATIQUES (1).

Correspondance théâtrale de Perlet, rue de l'Odéon, n°. 38.

Agence générale des théâtres, rue Rameau, n°. 6, près l'Académie impériale de musique.

Correspondance centrale des théâtres, rue Mazarine, n°. 28.

Café des Comédiens, ci-devant rue des Boucheries-St.-Germain, présentement rue de l'Arbre-Sec, près celle Saint-Honoré.

(1) Voir, pour les détails, *le Mémorial* de 1809.

Préposés pour recevoir les droits des auteurs, tant à Paris que dans les départemens.

M. Framery, rue Vivienne, n°. 15.
M. Sauvan, rue Chabanais, n°. 9.

Cabinet littéraire et agence de librairie du sieur Debeaunoir, rue Neuve-St.-Eustache, n°. 9.

Dans ce cabinet, on se charge de copier, de faire recevoir et mettre en répétition les pièces de théâtre, d'arranger, ou de composer les bibliothèques, de faire imprimer, vendre les manuscrits aux libraires; en un mot, de tout ce qui concerne la littérature.

Il est ouvert tous les jours, excepté les fêtes et dimanches, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 après midi.

GRANDS THÉATRES.

M. de Remusat, premier Chambellan de S. M. l'Empereur, Surintendant des Théâtres, boulevard de la Madelaine, n°. 11.

ACADÉMIE IMPERIALE DE MUSIQUE.

Administration.

MM.

Picard, directeur, rue de Lully, n°. 1.
Wante, administrateur-comptable, rue de Richelieu, n°. 45.
Courtin, secrétaire-général, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 22.
Despréaux, inspecteur-général, rue Basse, porte St.-Denis, n°. 30.
Rochier, inspecteur du théâtre, à l'Opéra.
Rébory, inspecteur de la salle, rue des Vieux-Augustins, n°. 5.
Bonnemer, caissier, à l'Opéra.
Damence, chargé de la location des loges, rue Ménars, n°. 6.

Chant.

Maîtres et chefs de la scène.

MM.

Persuis, rue Helvétius, n°. 67.
Lebrun, rue Rameau, n°. 6.

Adrien, rue Bellefond, n°. 31.
Lebreton, rue St.-Marc.

Premiers.

MM.

Lainez, rue de la Lune, n°. 16.
Lays, rue de Montesquiou, n°. 4.
Bertin, boulevard St.-Martin, n°. 6.
Laforêt, petite rue du Rampart, n°. 1.
Nourrit, rue Richelieu, n°. 60.
Dérivis, rue Helvétius, n°. 63.
Albert, rue de la Michaudière, n°. 12.
Eloi, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.

Mesdames

Maillard, boulevard des Capucines, n°. 13.
Armand, rue Ménars, n°. 8.
Branchu, cul-de-sac d'Argenteuil, n°. 14.
Chollet, rue Cérutti, n°. 22.

Doubles.

MM.

Bonel, rue Serpente, n°. 14.
Lavigne, rue de Louvois, n°. 2.
Alexandre, rue St.-Sauveur, n°. 41.
Duparc, rue de la Michaudière, n°. 15.
Hanrare, rue Bellefond, n°. 33.
Chapeleux, rue Ne.-St.-Augustin, n°. 9.

Mesdames

Granier, rue Ne.-des-P.-Champs, n°. 39.
Jannard, même rue, n°. 31.
Ferrière, rue des Colonnes, n°. 2.
Himm, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.
Emilie, rue Helvétius, n°. 61.
Joséphine Armand, rue Helvétius, n°. 71.

Basses.

MM.

Moreau, rue Gaillon, n°. 9.
Lhôte, rue de Beaune, n°. 33.
Lecoq, rue St.-Germain-des-Prés, n°. 25.
Devilliers, rue Neuve-du-Luxembourg.
Leroy, rue St.-Honoré, n°. 112.
Putheaux, rue Ne.-Ste.-Geneviève, n°. 2.
Aubé, rue des Canettes.
Gontier, rue Beaurepaire, n°. 9.
Ferdinand Adrien, rue Bellefond, n°. 31.
Picard, rue des Chanoinesses, n°. 20.
Nisy, rue St.-Honoré, n°. 272.
Houebert, rue du Coq.
Chapelot, rue

Tailles.

MM.

Martin, rue St.-Honoré, n°. 274.
Ducamp, rue Neuve-St.-Etienne, n°. 11.
Chevrier, rue St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 57.
Nocard, rue du Rochechouart, n°. 9.
Beaugrand, rue de Rohan, n°. 28.
Leroy second, au Conservatoire, faubourg Poissonnière.
Carbonnier, rue St.-Martin
Mesnard, rue de Grammont, n°. 17.

Hautes-Contres.

MM.

Lefevre, rue des Gravilliers, n°. 32.
Chollet, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Leroy 3e., rue des Moineaux, n°. 23.
Gaubert, rue N.-D.-des-Victoires, n°. 11.

Fasquel, rue des Trois-Frères, n°. 13.
Gousse, rue de la Corderie.
Désargus, rue
Lemaire, rue de Grammont, n°. 15.

Dessus.

Mesdames

Gambais, rue St.-Thomas-du-Louvre, n°. 30.
Proche, rue de Rochechouart, n°. 14.
Himm mère, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.
Mullot aînée, rue de Grammont, n°. 63.
Mullot cadette, rue Montmartre, n°. 123.
Royer, rue Projetée, n°. 8.
Lefevre, rue
Bertrand, rue de la Tour-d'Auvergne, n°. 13.
Delboy, rue des Martyrs, n°. 54.
Florigny, rue de Grétry, n°. 3.
Mantes mère, rue Helvétius, n°. 63.
Chevrier, rue St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 57.
Vallain, rue de Bondy, n°. 15.
Beaumont, rue Coquillère, n°. 20.
Mazières, rue de Richelieu, n°. 60.
Lorenziti, rue des Trois-Frères, n°. 15.
Lacombe, rue de la Michaudière, n°. 15.
Percillier, rue Chabannais, n°. 16.
Reine, rue Traversière, n°. 14.
Peltier, rue de Louvois.
Dubois, rue St.-Thomas-du-Louvre, n°. 20.
Lesbre, rue Chabannais, n°. 23.

Pasquel, rue d'Amboise.
Mantes fille, chez sa mère.
Falcos, rue de la Lune, n°. 37.
Menard, rue Mazarine, n°. 32.

Accompagnateurs.

MM.

Granier, rue de Louvois, n°. 5.
Piccini, faub. Poissonnière, n°. 3.
Armand, accordeur, rue Helvétius, n°. 71.
Rigel, rue Choiseuil, n°. 7.
Rodolphe, rue Montmartre, n°. 58.
Lachnitz, rue Coquillère, n°. 20.

DANSE.

Maîtres des Ballets.

MM.

Gardel, rue Cérutti, n°. 10.
Milon, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 18.

Premiers.

MM.

Vestris, rue Cérutti, n°. 4.
Beaupré, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 18.

Mesdames

Clotilde, rue Pelletier, n°. 7.
Gardel, rue Cérutti, n°. 10.
Chevigny, rue Helvétius, n°. 64.

Remplacemens.

M. Beaulieu, rue Rameau, n°. 6.

Mesdames

Saulnier, rue Pelletier, n°. 6.

Bigotini, rue de Choiseuil, n°. 9.
Millière, rue des Petits-Champs, n°. 41.
Delille, rue Rochechouart, n°. 5.

Doubles.

MM.

Aumer, rue Projetée, n°. 21.
Branchu, cul-de-sac d'Argenteuil, n°. 14.
Goyon, rue Montmorency, n°. 4.
B. Petit, rue Chabanais, n°. 14.
Mérante, rue Grétry, n°. 2.
Renaud, rue Fromenteau.
Anatole, rue du Mont-Blanc.
Montjoie, rue Montmartre.
Albert, boulevard Poissonnière.
Elie, pâté des Italiens.

Mesdames.

Félicité, rue des Filles-St.-Thomas.
Favre, rue Helvétius.
Masrelié, cadette, rue de la Michaudière.
Victoire Saulnier, chez sa sœur.
Gaillet, rue Montmartre.
Rivière, rue du Caire.

Ballets.

MM.

Leullier, rue de Rivoli.
Auguste Dulier, rue Neuve-S.-Augustin.
Eve, quai de la Grève.
Petit, rue Pelletier.
Sarron, rue Saint-Lazare, n°. 20.
Verneuil, rue de Choiseuil.
Beautin, rue du Caire.
Gogot, rue Saint-Antoine.
Dejazet, rue de Cléry.

Seuriot aîné, rue
Rivière, rue du Caire.
Seuriot jeune, rue Saint-Honoré.
Justin, rue de la Barillerie.
Godefroy, rue de Marivaux.
Gullet, rue de Louvois.
Maze, rue Saint-Honoré.
Galais, rue
Michel, rue de Cléry.
Leblond, rue Richer.
Banse, rue de Condé.
Lenfant, rue de Richelieu.
Toussaint, aîné, rue Rameau.

Chatillon.	Rosier.
Courtois.	Toussaint cadet.
Pupet.	Boudet.
Falcos.	Pouillet.

Mesdames.

Fanny Biais, rue Rameau.
Marsrelié aînée, rue Pelletier.
Jacotot, faubourg Montmartre.
Boilay, rue Favart.
Saint-Léger, rue Poissonnière.
Lily, rue Bergère.
Laurence, rue de Richelieu.
Potdevin, rue de Cléry.
Eulalie, rue Montmartre.
Coulon aînée, rue de Tournon.
Coulon cadette, rue Saint-Denis.
Leteller, rue Saint-Honoré.
Dejazet, rue de Cléry.
Adelaïde, rue du Jour.
Eugénie, rue Chabannais.
Lavaucourt, faubourg du Temple.
Delphine, rue Baillif.

Halbedel, rue Marivaux.
Proche, rue Rochechouart, n°. 14.
Ferret, rue de Grétry.
Dupuy, rue Montmartre.
Athalie, rue Helvétius.
Marinette, rue d'Antin.
Baudesson, rue de la Lune.
Narcisse Gentil, faubourg Saint-Denis.

Cécile.	Launer.
Lamarre.	Adhère.
Pansard.	Mélanie.

Inspecteur de la Danse.

M. Dussel, rue Helvétius.

Répétiteurs.

MM. Pilate, Launer, Joly.

Ecole.

M. Gardel, Directeur, rue Cérutti.

Maîtres.	*Répétiteurs.*
MM.	MM.
Coulon.	Breton.
Lebel.	Desbordes.
Goyon.	

Orchestre.

MM.

Rey, chef, rue des Martyrs, n°. 37.
Rochefort, adjoint, rue du faubourg Saint-Honoré, n°. 3.

Violons. MM. Kreutzer aîné, premier violon; Chol aîné, premier des seconds; Chol jeune, Cartier, Lochon, Loren-

ziti, Lequin, Leschard, Pagniez, Lalance, Crochet, Fliéger, Rousseau aîné, Duret, Sauvageot, Manceau, Kreutzer jeune, Habeneck, Cosse, Le Vacher, Guenée, Verdiguiés, La Houssaye, Xavier.

Haut-Bois. MM. Sallentin, Schneitzhoeffer, Delcambre aîné, Felix Miolan.

Flûtes. MM. Wunderlick, Garnier, Lepine.

Clarinettes. MM. Lefevre aîné, Lefevre jeune, Solers.

Cors. MM. Duvernoy (Frédéric), Baneux, Othon, Vandenbrock, Paillard, Dauprat.

Bassons. MM. Delcambre jeune, Vieillard, Gebauer.

Trompettes. MM. Guthmann, Plet.

Trombonnes. MM. Guthmann fils, Mareillac, Cornu.

Alto. MM. Douay, Foulon, Fauvel, Sittes, Lefevre fils, Armand.

Violoncelles. MM. Levasseur, Voisin, Rousseau jeune, Levasseur père, Rey 2e., Janson, Rochefort, Rey 3e., Hivart, Bréval, Prunelle, Levasseur fils.

Contre-Basses. MM. Sorne, Lacroix, Chénier, Perne, Gélineck, Rifaut.

Timballier. M. Ambezard.

Harpistes. MM. Cousineau, Dalmivard.

Menageot, dessinateur, chef des costumes, au Palais des Arts.

Dublin, adjoint, faubourg Poissonnière.
Dégoty, peintre et décorateur en chef, rue Basse-du-Rampart. n°. 1.
Bocquet, adjoint, aux Menus-Plaisirs.
Munck, peintre, rue des Filles-du-Calvaire.
Ciceri, adjoint, rue
Lanois, architecte, au Conservatoire de musique.
Caron, architecte et inspecteur des bâtimens, rue de Grenelle-St.-Germain, n°. 22.
Boutron, machiniste en chef, rue du Faubourg-Saint-Dénis, n°. 13.
Héry, second machiniste, rue de Bondy, n°. 13.
Depierre, chef des comparses, rue Pagevin.
Jamont, garde-magasin; rue Favart, n°. 4.
Marche, tailleur en chef, rue des Moulins, n°. 2.
Delaistre, adjoint, rue Montmartre, n°. 17.
Martin, concierge, à l'Opéra.
Lavaucour, 2e. concierge; *idem*.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

LA MORT D'ADAM, opéra en 3 actes; paroles de M. *Guillard*, musique de M. *Lesueur*. (21 *mars*.)

(Imprimé chez *Roullet*, libr. du théâtre.)

Adam, poursuivi par les remords, voit après sa chûte les enfans de ses petits-fils se traîner dans la fange du vice; il gémit, il pleure, il prie et sollicite la clémence divine. Bientôt le pécheur ne sera plus, l'ange exterminateur a porté cette terrible nouvelle; il a dit: « Ayant que le soleil ait fini sa carrière, tu recevras la mort. »

L'arrêt fatal est prononcé, et toutes les angoises de l'agonie tourmentent le malheureux Adam; pendant trois actes, il est aux prises avec la tendresse alarmée, avec l'innocence qui s'attendrit sur son sort, avec la mort affreuse qui va le frapper, et qui doit frapper sans pitié toute sa postérité. D'autres maux viennent encore affliger Adam; le jeune Sunim, le dernier fils de sa vieillesse s'est égaré; son fils Caïn a quitté les déserts et les forêts pour le maudire; il n'a pour le consoler que le vertueux Seth. Enfin, le moment terrible est arrivé; tous les enfans d'Adam sont réunis sous l'ombrage épais des vieux cèdres de la sombre forêt qui naquit avec le monde; le farouche Caïn même posé sur le rocher que renversa la

cataracte impétueuse de l'Euphrate, sera le témoin de la mort du pécheur. Adam prophétise ; il annonce à l'homme un vengeur.... un dieu consolateur....

Ensuite le père des humains bénit avec ses enfans les enfans qui naîtront d'eux un jour. L'ange exterminateur tonne, il approche ; il frappe ; Adam n'est plus, son cadavre inanimé reposait sur le sein d'Eve et dans les bras de Seth et de Sulim. Bientôt il sera déposé dans la terre... Soudain l'enfer réclame sa victime, et Satan ose blasphémer ; mais l'Eternel a commandé, et Satan et sa troupe immonde sont plongés dans la nuit de l'abîme. Abel vient chercher son père, qui quitte la terre et plane au séjour des cieux ; les chérubins, les anges, et tout le ciel assemblé partage le triomphe d'Adam, et chante son apothéose.

Le poëme de la mort d'Adam peut plaire à la lecture ; il renferme de beaux vers, il a quelque chose d'imposant et de religieux ; mais sur la scène il paraît triste, languissant et monotone : les beautés disparaissent, et les défauts se présentent. Le musicien qui a travaillé pour lui, et non pour le poète, a multiplié les morceaux et fatigué l'attention : il en est résulté beaucoup de froideur, peut-être même de l'ennui. Cependant l'ouvrage a réussi. Le superbe décor aërien du troisième acte a excité l'enthousiasme. Nous le devons au talent de MM. Dégoty et Bocquet.

Reprise d'ORPHÉE ; paroles de M. *Moline*, musique de *Gluck*. (23 *juin*.)

(Chez *Roullet*, libraire.)

La reprise de cet opéra, qui fut représenté avec un grand succès, pour la première fois, le 2 août 1774, a attiré un prodigieux concours. Il n'y a que trois personnages dans la pièce : Orphée, Eurydice et l'Amour. Nourrit, chargé du rôle d'Orphée, s'y est fait remarquer par la pureté de son chant et la chaleur de son débit; Mad. Ferrière a joué fort agréablement le rôle de l'Amour, et Mlle. Armand, dans celui d'Eurydice, en développant la plus belle voix, a réuni tous les suffrages. Les ballets célestes et diaboliques qui parent cet ouvrage, ont été parfaitement exécutés, et les représentations suivantes ont fait faire des recettes, qui prouvent que le public a revu Orphée avec plaisir.

DÉBUTS.

CHANT.

M. *Lavigne* a débuté, le 2 mai, dans le rôle d'*Achile*, d'Iphigénie en Aulide. Cet acteur a été écouté avec plaisir; il a eu de beaux momens dans le 3e. acte, et promet à l'Opéra un sujet précieux.

— M. *Henrard* a débuté dans le rôle de *Cinna*, de *la Vestale*, le 12 mai. Cet acteur a montré de l'aisance à la scène, et quoiqu'il y fût étranger, son chant a paru facile, sa méthode bonne et sa voix naturelle.

— Le 10 octobre, début de Mlle. *Lu cile* dans le rôle de l'*Amour*, d'*Orphée* e *Eurydice*. Cette jeune et jolie débutant joint à une pysionomie piquante et mo bile, un jeu gracieux et plein d'aisance Le public a signalé son début par les plu vifs applaudissemens.

DANSE.

Mlle. *Marinette Boissière*, élève d sieur *Favre-Guiardelle*, a débuté le 1 juillet. Cette jolie danseuse est petite, mai vive, légère et enjouée : elle a été accueil lie avec beaucoup de faveur, et annonc de très-heureuses dispositions.

— M. *Antonin* a débuté le 8 septem bre, dans le *Retour de Zéphire*. Ce dan seur (le *Duport* de Bordeaux), a justifi la haute réputation qu'on avait de ses ta lens ; et son début a été des plus heureux. Avec l'étude et le tems, il peut prétendre à devenir un des sujets les plus précieux de ce théâtre.

— Début de *Charles Vestris*, le 3 oc tobre. — Il faut croire que l'art de la danse n'était pas très-perfectionné sous le règne de Louis XIV, où tout le monde dansait cependant, jusqu'au monarque lui-même. Il ne nous est point resté de noms vrai ment fameux parmi les danseurs qui em bellissaient alors les fêtes de la Cour ou les ballets de l'Opéra. Ce n'est que vers le milieu du 18e. siècle que la danse parut of frir un art à part, sous la direction des cé lèbres Noverre et Dauberval. Un homme extraordinaire quitta alors les rives du

Tibre, pour venir fonder sur notre scène lyrique une génération d'habiles danseurs : ce fut Vestris, dont le genre était la grace, les beaux développemens, la hardiesse et la netteté des pas. Auguste Vestris, son fils, héritier de ses talens, fit une espèce de bouleversement dans la manière que son père avait créée. Il imagina un second genre de danse plus animé, plus vif, fait pour se prêter aux sauts, aux pirouettes, sans abandonner pour cela le beau, le fini, le précieux du genre noble. Un autre Vestris, Armand, fils de ce dernier, parut, il y a quelques années, digne de continuer la réputation de sa famille ; mais des circonstances impérieuses l'éloignèrent, momentanément sans doute, de la France ; et aujourd'hui, pour qu'il soit dit que le nom et les talens des Vestris se perpétueront à l'Opéra, voilà qu'il se présente un jeune enfant de douze ans, neveu du grand Vestris. Ce petit *Charles Vestris* paraît avoir les principes de toutes les perfections de son oncle ; il a un beau buste, l'estomac bien effacé, les bras bien arrondis, et il est ce que, dans l'art de la danse, on appelle parfaitement *tourné* ; point de cahot dans son buste quand il s'enlève : tout est doux, juste et senti dans ses attitudes comme dans ses pas ; il a, en un mot, toutes les dispositions qu'une nature bienfaisante confie à l'art et au travail. Avec un maître tel que son cousin, il ne peut manquer d'arriver à la perfection, et c'est une obligation de plus que le public aura à M. Auguste Vestris.

MÉLANGES.

Mlle. *Milière* a fait sa rentrée le 2 mai. Cette charmante danseuse n'a rien perdu de ses grâces ni de sa légèreté.

— Mlle. *Victoire Saulnier* manquait depuis quelque tems à la scène, mais elle y reparut avec beaucoup d'éclat le 19 mai, dans *la Caravane* et *Paul et Virginie*.

— *Saint-Amand*, l'un des premiers, des plus agréables danseurs de ce théâtre, est mort le 3 juin, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

— Mad. *Vestris*, à peine âgée de 32 ans, est morte le 19 août, à la suite d'une maladie qui l'éloignait depuis long-tems du théâtre. Les amateurs de la danse regretteront cette élève de Thespsicore, qui a si souvent contribué à leurs plaisirs.

THÉATRE FRANÇAIS.

M. Mahérault, Commissaire impérial, au théâtre.

Acteurs sociétaires, par ordre de réception.

MM.

Fleury, rue Traversière, n°. 25.
St.-Prix, rue du Cherche-Midi, n°. 9.
St.-Phal, rue de Molière, n°. 3.
Talma, rue de Seine, n°. 6.
Grandmesnil, rue de Condé, n°. 14.
Michot, rue de Richelieu, n°. 48.
Batiste cadet, rue Traverse, n°. 3.
Damas, rue du Coq, n°. 7.
Batiste aîné, rue St.-Honoré, n°. 346.
Armand, rue de Richelieu, n°. 24.
Lafond, rue des Petits-Champs, n°. 26.
Després, rue de Richelieu, n°. 49.
Lacave, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 14.

Mesdames

Raucourt, rue Basse-du-Rampart, n°. 6.
Thénard, rue St.-Thomas-du-Louvre, n°. 26.
Devienne, faub. Poissonnière, n°. 21.
Emilie Contat, rue de Richelieu, n°. 93.
Talma, rue de Seine, n°. 6.
Mézerai, cour des Fontaines, n°. 3.
Mars, rue de Richelieu, n°. 8.
Desbrosses, même rue, n°. 24.
Bourgouin, rue Belle-Chasse, n°. 22.

Volnais, rue Villedot, n°. 8.
Duchesnois, rue de la Jussienne, n°. 16.
Leverd, rue de Richelieu, n°. 8.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Dublin, rue de Richelieu, n°. 48.
Michelot, même rue, n°. 49.
Leclerc, rue de Malte, n°. 11.
Thénard, rue d'Argenteuil, n°. 8.
Marchand, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés.
Erneste Vanhove, rue de Malte, n°. 11.
Faure, rue S.-Germain-l'Auxerrois, n°. 91.
Barbier, rue de l'Odéon, n°. 4.
Devigny, rue du Hazard, n°. 15.
Pélicier.
Salpêtre, rue Thévenot, n°. 20.

Mesdames

Gros, rue de Richelieu, n°. 8.
Patrat, même rue, n°. 9.
Rose Dupuis, même rue, n°.
Pélicier, rue Helvétius, n°. 72.
Héloïse.

Secrétaires-souffleurs.

MM.

Laplace, rue des Petits-Augustins, n°. 34.
Maignen rue Chabanais, n°. 6.

MM.

Decormeille, caissier, rue du Four St.-H.
Maury, inspecteur.
Jourdan, concierge, chargé de la location des loges, au théâtre.

THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise de MACBETH, tragédie de M. *Ducis.* (*7 janvier.*)

(Imprimée chez *Gueffier*, rue Gît-le-Cœur.)

Cette tragédie, jouée pour la première fois en 1764, est une imitation de Shakespaer, à laquelle le public sembla faire son procès, tant l'ouvrage lui parut sombre, et peu digne des chefs-d'œuvre qui honorent la scène française. Dix fois on a voulu reprendre Macbeth, et dix fois Macbeth a disparu, après deux ou trois représentations. La dernière reprise avait attiré un grand nombre de spectateurs, qui a ri des scènes les plus noires; et malgré le mérite de la versification de cet ouvrage, ce n'est qu'au bruit des sifflets que s'est terminé la représentation.

HECTOR, tragédie en cinq actes, par M. *Luce de Lancival.* (1er. *février.*)

(Chez *Chaumerot*, libraire, Palais-Royal.)

Hector est un héros si intéressant, et les adieux d'Andromaque sont si célèbres, qu'il n'est point étonnant que plusieurs poètes aient essayé de mettre sur la scène cette belle et touchante situation. Le premier fut Antoine de Mont-Chrétien; après lui, en 1630, Monléon, et Pierre Sconnin, en 1675, reproduisirent ce sujet; mais aucun d'eux ne travailla pour la postérité.

En 1755, un homme, d'un talent plus distingué, Péloux de Clairfontaine, secrétaire du duc de Villars, fit imprimer sur ce même sujet un ouvrage qui mérite quelqu'attention: l'auteur, alors âgé de vingt-deux ans, présenta sa tragédie, qui fut refusée; l'ouvrage est froid, la marche lente, les situations presque toujours les mêmes: néanmoins le troisième acte offre des beautés de détail distinguées, et il est fâcheux que Clairfontaine, dégoûté de la carrière littéraire, l'ait abandonnée; il est à présumer qu'il y aurait obtenu du succès.

En traitant Hector, M. Luce de Lancival a senti qu'il fallait créer des situations, intéresser, produire un effet dramatique; voici l'analyse de son ouvrage:

Acte Ier. — Depuis la retraite d'Achile, Hector est sorti vainqueur de tous les combats qu'il a livrés aux Grecs, il se dispose à embrâser leur flote: et c'est là que commence la pièce; d'un autre côté, Cassandre prédit qu'Achile est prêt à redescendre dans la plaine, et que le Destin a fixé le trépas d'Hector au jour où ce héros reparaîtra. Au moment où Hector s'efforce de calmer les alarmes d'Andromaque, arrive Patrocle, qui, ne pouvant plus servir les Grecs de son épée, s'est fait nommer ambassadeur: il vient proposer la paix au roi Priam, à des conditions très-avantageuses, mais en demandant toujours qu'on rende Hélène; ici s'élève une discussion politique, où les intérêts opposés se heurtent et se croisent: Pâris s'oppose à cette mesure, d'autres chefs paraissent disposés à [illegible] ns l'entr'acte le conseil s'as-

semble, le renvoi d'Hélène est arrêté; c'est Hector qui doit la remettre à Ménélas.

Acte II. Pâris désespéré médite, avec son confident Antimaque, les moyens de retenir son amante : il a une seconde entrevue avec Hector, qu'il cherche à intéresser en sa faveur ; mais le héros est déterminé à obéir à Priam, quoiqu'il lui en coûte de renoncer à l'espoir de se mesurer avec Achile. Hector part pour livrer Hélène, et Pâris est retenu dans le palais par ordre de Priam ; Andromaque cherche à le consoler, lorsqu'Antimaque vient annoncer que la paix est rompue; qu'un trait lancé du camp des Grecs, a presque touché Hector, et que l'on combat: Pâris sort pour se joindre aux Troyens, et laisse Andromaque désolée ; Patrocle vient lui exprimer son indignation, lui jure qu'il est étranger à cette perfidie, et lui propose de réunir leurs efforts pour renouer la paix ; l'une tremble pour Hector, l'autre pour Achile, qu'un oracle de Calchas condamne à périr sous les murs de Troye ; ils se séparent, Patrocle pour chercher à découvrir celui qui a lancé le trait, Andromaque pour aller au temple faire des offrandes aux dieux.

Acte III. Hector, après avoir repoussé les Grecs et ramené Hélène, revient furieux : il se prépare à brûler leur flotte le lendemain ; il ne veut que voir et rassurer Andromaque, qui le croit blessé ; Patrocle paraît, il s'élève une scène très-vive entre Hector et lui ; Pâris vient annoncer que les

Troyens, en l'absence d'Hector, ont voulu forcer le camp des Grecs : Achile s'est présenté tout à coup, et quoique désarmé, il a mis les Troyens en déroute ; Patrocle essaye encore de ramener Hector à des sentimens pacifiques : mais ce héros, transporté de fureur, le refuse ; Patrocle se retire en le bravant, et la douce Andromaque emploie tous ses efforts pour retenir son époux. Hector, fidèle à l'honneur, est sur le point de sortir pour combattre, lorsque Polydamas, qui est tout à-la-fois guerrier et augure, vient annoncer un oracle de Pallas, qui déclare que celui des deux peuples chez lequel est né le perfide qui a rompu le traité, perdra dans le jour même le premier de ses héros. Andromaque est rassurée ; Hector part, et celle-ci se réjouit d'avance de son triomphe.

Acte IV. Andromaque, du haut de son palais, a vu pendant la nuit les deux armées aux mains, et a distingué deux guerriers acharnés l'un contre l'autre ; elle croit que c'est Hector et Achile ; elle se désespère, lorsqu'on annonce qu'Hector revient triomphant : elle vole à sa rencontre, elle croit d'abord qu'il a tué ce guerrier ; au moment où elle se livre aux transports de sa joie, arrive un hérault grec, qui annonce qu'Achile n'est pas mort, et qu'il défie Hector. Surprise, désespoir d'Andromaque ; satisfaction d'Hector, en apprenant qu'Achile sort enfin de son repos. Andromaque s'échappe pour tenter les moyens de s'opposer au combat ; Pâris déclare à Hector que c'est un Troyen qui

a lancé la flèche : Hector est étonné, indigné ; mais il ne se dispose pas moins à combattre Achile. Un ordre de Priam, provoqué par Andromaque, l'appelle au palais.

Acte V. Adieux d'Hector et d'Andromaque : Hector va combattre Achile ; inquiétudes d'Andromaque Pâris qui était sorti pour aller braver Achile, annonce qu'Hector lui a fait fermer tous les chemins du champ d'honneur. Bientôt Polydamas vient apporter de funestes nouvelles : il fait le récit du combat et de la mort d'Hector ; Andromaque est dans la plus affreuse douleur, et la désolation règne parmi les Troyens.

Le rôle d Hector est parfaitement tracé ; on reconnaît bien là le héros de l'Illiade.

Le style de cette tragédie est pur, facile, élégant : des vers heureux, de belles pensées, en ont assuré le brillant succès. S. M. l'Empereur a honoré de sa présence la première représentation.

Reprise de Médiocre et Rempant, comédie en cinq actes, en vers de M *Picard*. (*7 février*).

Cette comédie, qui, dans le tems de ses premières représentations, eut un beau succès, dû sans doute aux circonstances, et qui fut ensuite jouée au théâtre Louvois, n'a produit aucune sensation, lorsque les Comédiens français l'ont remise au théâtre.

La salle était presque vide, et l'ouvrage a été froidement entendu.

LA FONTAINE CHEZ FOUQUER, comédie en un acte, en prose, par M.....
(21 *février.*)

Les siffiets ont tué cette pièce dès la première représentation, qui n'a été achevée que dans le tumulte. Nous nous bornerons à dire que les théâtres des boulevards n'auraient pas voulu la placer dans leur répertoire. L'aimable et bon La Fontaine était représenté d'une manière si bête, sa chambrière si bavarde, et l'huissier faisait de si pauvres calembourgs, que le parterre, malgré le respect et l'amour qu'il a pour le fabuliste, s'est vu forcé de le congédier.

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE, comédie en 5 actes, en vers, par M. *Duval.*
(13 *avril.*)

(Chez *Vente*, libraire, boulev. Italien.)

Mad. Valmont, âgée de 40 ans, a encore un cœur ; elle a de la fortune. Un chevalier d'industrie, St.-Remi, s'attache à ses pas, joue le passionné ; enfin il en est aimé. Un mariage prochain couronnera bientôt les vœux de l'intrigant. Mais Mad. de Valmont a une fille, et la jeune Adèle n'a pour St.-Remi ni le cœur ni les yeux de sa mère. Elle a des soupçons ; mais comment faire connaître la vérité ? comment triompher du perfide ?

Mad. de Valmont a un frère, ancien marin, terrible homme dans les combats, mais maladroit intrigant, et plus maladroit dénonciateur. Il s'est déclaré le mortel ennemi de St.-Remi, et le voilà cherchant de grands moyens, se donnant beaucoup de peine, sermonant sa sœur, et agissant sans ordre, sans plan, à l'aventure, de la manière la plus entêtée, et donnant beau jeu à son ennemi. Il suppose une lettre anonyme : St.-Remi tire un grand avantage de ce pauvre moyen ; et, sans avoir combattu, il obtient les honneurs du triomphe. Dans son dépit, le capitaine a recours à la séduction et à l'or ; il est riche, il offre lui-même 300,000 fr. au chevalier d'industrie. L'argent est compté : il est sur le bureau. Mais Mad. de Valmont, qui veut bien être convaincue des sentimens intéressés de son époux futur, se cache mal; elle est apperçue. Saint-Remi, qui cédait à l'or, reprend son rôle. Indigné, il fait le furibond, se moque du capitaine, qui reste tout ébahi et tout honteux. Mad de Valmont ne voit plus qu'un prompt hymen qui puisse faire oublier à St.-Remi les tentatives injurieuses dirigées contre lui.

Il y avait là un personnage qui pouvait servir grandement à l'intrigue, qui connaissait bien le caractère de St.-Remi, ses vils projets et sa mauvaise conduite. Ce personnage est l'amant de la sensible fille de Mad. de Valmont : il devait parler, il se tait ; mais tout à coup il vient brusquement apporter sa déclaration, à qui

son repentir et ses aveux servent seuls d'appui, amène, d'une manière précipitée, le triomphe du capitaine, éclaire Mad. de Valmont, fait congédier Saint-Remi, et donne pour époux à la jeune Adèle le repentant Belmare.

Ce dénouement, aussi brusque que maladroit, a fait siffler le cinquième acte, et a décidé du mauvais sort de l'ouvrage; cependant, comme l'auteur est un homme habitué à cueillir des lauriers sur la scène française, il a fait d'heureux changemens à sa pièce, qui est restée au répertoire, et qu'on voit maintenant avec plaisir.

Reprise de WARWICK, tragédie de *Laharpe* (au bénéfice de Mlle. *Fleury*.)
(1er. *mai*.)

Cette tragédie est le chef-d'œuvre de Laharpe. Il la donna en 1760: il était âgé alors de 22 ans; elle eut un grand succès et fit concevoir de son auteur beaucoup plus d'espérances qu'il n'en réalisa par la suite. Le sujet de Warwick est simple, bien conçu, bien conduit, et remarquable surtout par la justesse des idées et l'élégante pureté du style.

La fable de cette tragédie, qui est presqu'entièrement d'invention, est trop connue pour que nous la retracions ici. Nous nous bornerons à dire que la reprise de cette pièce a fait un grand plaisir, et nous pensons que les Comédiens français laisseront Warwick dans leur répertoire courant.

Reprise de M. MUSARD, comédie en 1 acte, en prose, de M. *Picard*. (10 *mai*.)

(Chez *Martinet*, libraire, rue du Coq.)

Cette pièce a eu un succès médiocre sur la scène française, parce que l'auditoire connaissait tout ; la salle était presque vide, ainsi qu'à la reprise de *Médiocre et Rempant*.

LE SECRET DU MÉNAGE, comédie en 3 actes, en vers, par M... (25 *mai*.)

(Chez *Vente*, libraire.)

Un époux, comme il y en a beaucoup, ne trouve dans le mariage qu'ennui et satiété. Son épouse est belle ; elle est fidelle, elle est sage ; il lui souhaiterait des défauts, mais madame Dorbeuil est la perle des épouses, elle n'est pas même coquette. Comment aimer une femme qui ne sait point fixer l'inconstance et piquer la vanité ? Près de madame Dorbeuil se fait remarquer une petite cousine vive, enjouée, qui fit son étude de la coquetterie, elle plaint le délaissé, et voudrait ramener le volage dans les bras de l'épouse trop sage. La cousine fait des malices à l'époux, et donne des leçons à l'épouse. Soyez, dit-elle à son amie, étourdie, coquette, évaporée ; parez vos charmes des colifichets des toilettes ; allez au bal ; donnez et recevez des billets d'amour ; soyez comme toutes les femmes du bon ton ; devenez folle pour plaire, feignez l'inconstance pour fixer le volage. Ma-

dame Dorbeuil écoute, se tait, écoute encore, applaudit, puis se convertit ; d'abord elle joue mal son rôle, ensuite un peu mieux ; enfin la voilà jouant à merveille. Courant les bals, et recevant des billets doux ; le mari voit cette belle équipée, il se rayise, prend de l'ombrage ; devient jaloux, amoureux, passionné pour sa femme ; la cousine est enchantée ; et pour retenir tout-à-fait le volage, on lui fait part des causes de la coquetterie de madame Dorbeuil, ce qui redouble son amour et lui fait dire : *à quelque chose malheur est bon.*

Le sujet de cette comédie nouvelle est bien léger, il n'est même pas neuf, et fut placé sur le même théâtre, dans *le Jaloux malgré lui*, de M. Delrieu, avec plus de succès. Quelques vers assez bien tournés, quelques idées heureuses, quelques épigrammes contre les maris, quelques douceurs adressées aux dames, et le jeu charmant de mesdames Mars et Mézerai ont soutenu cette comédie. L'auteur, demandé, a voulu garder l'anonyme.

LES CAPITULATIONS DE CONSCIENCE, comédie en 5 actes, en vers. (*7 juin*).

Il est avec le ciel des accommodemens.

C'est ce vers qui paraît avoir donné l'idée de cette mauvaise pièce L'auteur a voulu peindre l'homme placé entre son intérêt et sa conscience. L'intrigue roule sur un porte-feuille trouvé par Probincourt,

qui, ruiné par la perte d'un procès, hésite long-tems à faire ce que prescrit l'honneur ; il découvre que ce porte-feuille appartient à la famille qui l'a dépouillé, et c'est un nouveau motif pour Probincourt, de capituler avec sa conscience. L'avocat Escobard est consulté ; et ses conseils ont tellement fatigué le parterre, que la pièce, annoncée en 5 actes, n'a pas été à la fin du 4e. Le public, en sifflant l'ouvrage, a plaint les acteurs de s'être chargés des rôles de cette misérable production ; et quoiqu'on assure que l'auteur ait long-tems travaillé son sujet, et qu'il l'ait mis plusieurs fois sur le métier, nous croyons que, pour son honneur, il eût mieux fait d'y laisser ses *Capitulations de conscience*, qu'un écolier serait fâché d'avoir publiées.

Reprise du CONCILIATEUR, ou L'HOMME AIMABLE, comédie en 5 actes, en vers, de *Demoustier*. (*5 juillet.*)

(Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal.)

Il y a très-peu d'action et beaucoup trop de discours dans cette pièce, que M. de Laharpe déclara mauvaise dès sa première représentation. L'auteur s'est jeté dans une foule de lieux communs de morale, qui donnent à son ouvrage plutôt l'air d'un sermon que d'une comédie. C'est le talent des acteurs, et non celui de Demoustier, qui fit le succès de la pièce. Rien n'était moins propre en effet à être mis en scène que le caractère du CONCILIATEUR. C'est

un fort beau rôle pour un curé que de ramener la paix dans les familles, que de concilier des parens divisés, mais un personnage de théâtre, qui se charge de ce soin, est plus estimable qu'amusant.

LA REVANCHE, comédie en 3 actes, en prose, par M..... (16 *juillet.*)

(Chez *Vente*, libraire.)

Cette pièce est imitée d'un ouvrage italien, de Frederici, qui a pour titre : *Bugia vive poco* (*la supercherie n'est pas de longue durée*).

L'auteur français a placé ses personnages dans un vieux château près des monts Krapacs. En ce manoir, vit en sage Sigismond Lovinsk, qui a renoncé aux grandeurs. Il a près de lui une fille d'une beauté rare, l'objet des amours de Boleslas, roi de Pologne, et du duc de Kalitz. Ces deux personnages amoureux pénètrent dans le château de Sigismond. Boleslas s'est introduit le premier sous le nom du duc de Kalitz, qui déjà avait obtenu le consentement du père pour épouser sa fille. Boleslas parvient à se faire aimer, et son triomphe sur le cœur de la jeune personne paraissait certain, lorsqu'on annonce le duc de Kalitz, qui arrive en effet, voit son rival, le reconnaît et croit pouvoir prendre le nom et le titre de *roi*, puisque Boleslas a bien pris son titre et son nom. Le faux Boleslas fait chanceler la sagesse de Sigismond; mais il ne peut

rien obtenir sur le cœur de la tendre et fidèle Eliska. Le véritable Boleslas est enchanté ; il fait avec son rival assaut d'égards, de prévenances, de courtoisie et de générosité. Le duc de Kalitz abdique gaiement la royauté ; Sigismond, au comble de ses vœux, a un roi pour gendre, et Boleslas, dans l'enchantement, épouse son Eliska.

Le public enthousiasmé a fait le plus bel accueil à tous les personnages. L'imbroglio bien soutenu a mis le parterre en belle humeur. Cette comédie a obtenu tout le succès qu'elle méritait. Cependant l'auteur a gardé l'anonyme ; mais son ouvrage annonce un esprit exercé : les situations sont combinées avec art, quelques scènes pleines d'esprit et d'un bon comique, le style pur et le dénouement heureux. Que d'auteurs réussissent aujourd'hui, quoique bien éloignés d'avoir de tels droits à la bienveillance du parterre !

DEBUTS.

M. *Faure* a débuté, le 12 mai, dans *le Dissipateur* et *le Barbier de Séville*. Il s'est tiré, avec beaucoup de succès, des deux rôles bien différens de Pasquin et de Figaro. Le débutant a une figure vive, enjouée, prévenante ; sa taille est convenable à son emploi, et sa voix très-agréable.

— Mlle. *Laroche* a débuté le 16 mai, dans *Clytemnestre* d'Iphigénie en Aulide.

Ce premier essai n'a donné ni une bonne, ni une mauvaise idée de la débutante. Elle était d'une médiocrité honnête, dont on pouvait se contenter pour un début. Il est également à craindre de trop louer et de critiquer trop sévèrement les sujets qui entrent dans la carrière des arts; aussi le parterre a-t-il été tres-pacifique.

— M. *Colson*, âgé de 19 ans, élève de *Dugazon*, a débuté le 6 juillet dans le rôle de *Curiace* des *Horaces*, tragédie. Ce premier essai lui a mérité de justes encouragemens; M. Colson s'est annoncé d'une manière avantageuse.

— Mlle *Jenny Boisssière* a débuté le 25 juillet dans le *Philosophe marié* et les *Folies amoureuses*. Elle se destine aux rôles de soubrette, et elle possède un avantage précieux, celui de bien saisir le sens de ce qu'elle dit, de mettre de la justesse et de la vérité dans sa diction; mais sa timidité a peut-être nui à son triomphe: à 16 ans on a le tems de se livrer à l'étude, et d'apprendre à vaincre cette timidité qui sied si bien dans le monde, et qui est le plus bel apanage de la jeunesse. Le public a néanmoins encouragé Mlle. Jenny par des applaudissemens.

— Le 25 août Mlle. *Dartaux* a débuté dans le rôle de *Dorine* du *Tartuffe*. Cette actrice a été accueillie avec bienveillance; elle l'a justifiée par des preuves d'un talent très-brillant et très-aimable.

— Mlle. *Fontanier* a débuté le 10 septembre, dans le rôle d'*Hermione* d'*Andro-*

maque. Elle a été frappée d'une terreur si forte, en arrivant sur la scène, qu'elle est restée plusieurs minutes sans pouvoir articuler un seul mot. Le parterre a essayé de la rassurer; mais elle n'a pu vaincre son effroi, et il n'a pas été possible de juger de ses talens.

— Le 27 septembre, début de Mlle. *Bognaire*, dans *Dorine* du *Tartuffe*, et la soubrette, des *Rivaux d'eux-mêmes*. Mlle. Bognaire est une personne de 26 ans environ, au visage rond et fleuri: sa physionomie est d'une discrétion si achevée, que, pendant les deux pièces, elle a gardé le silence; son organe, pour le moins aussi discret, s'est à peine fait entendre, et l'on eût dit que sa modestie lui avait fait une loi de ne pas parler pour le public. A ces qualités près, Mlle. Bognaire a réuni celle de transformer le rôle, beaucoup trop commun, de Dorine, en rôle de soubrette musquée.

— Début de M. *Charlys*, le 11 octobre, dans le rôle d'*Hypolite*, de *Phèdre*. Cet acteur, qui a fait ses premières armes au théâtre de la Porte St.-Martin, n'a pas été heureux dans son début sur la scène française. Il a cependant obtenu quelques applaudissemens.

— M. *Salpêtre* a débuté le 17 octobre, dans les *Fausses Confidences* et le *Barbier de Séville*. M. Salpêtre, élève du Conservatoire, a fait un heureux début dans ces deux pièces. Le Théâtre Français, qui a besoin de réparer la perte qu'il vient

de faire par la mort de *Dazincourt* et de *Dugazon*, s'est empressé de mettre le débutant au nombre de ses sujets.

MÉLANGES.

On a donné le 6 mars une représentation au bénéfice et pour la retraite de Mlle. Contat. Elle a joué, pour la dernière fois, dans *les Deux Pages*, qui furent précédés d'*Othello*, et suivis d'un Divertissement de M. Gardel Mlle. Contat s'est acquittée du rôle de l'hôtesse, avec toute la grâce, la finesse et le talent qui l'ont rendue si chère au public, et les plus vifs applaudissemens lui ont exprimé les transports d'un brillant et nombreux auditoire.

— DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste-Albouy) naquit à Marseille, le 11 décembre 1748. Fils d'un négociant respectable, il fut élevé au collége de l'Oratoire, où il fit d'excellentes études. Placé par sa famille chez le maréchal de Richelieu, dont il fut le secrétaire, il acquit dans cette place cette galanterie, cet usage du monde qui le faisaient distinguer.

Il joua pour la première fois la comédie en société, rue de Popincourt. Le goût du théâtre se développa en lui, et devint bientôt le seul but auquel il aspirait.

Il partit pour Bruxelles, y parut avec succès, et obtint son ordre de début pour le Théâtre français, le 28 octobre 1776; et le premier rôle qu'il y joua, fut le Crispin des *Folies Amoureuses*.

Le 23 mars 1778, on le reçut sociétaire.

Au mois d'avril 1807, il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire ; quelque tems après, directeur des spectacles de la Cour.

Il mourut d'une fièvre billieuse, le 28 mars 1809, âgé de 61 ans et 4 mois.

— Caumont, acteur d'un talent distingué, s'est retiré du théâtre dans les premiers jours d'avril.

— Le 1er. mai on a donné, pour la retraite et au bénéfice de Mlle. *Fleury*, la reprise de *Warwick* et *les Deux Pages*. Cette représentation a été brillante : tout contribuait à y donner de l'intérêt. Mlle. Fleury n'est pas du nombre de ces actrices qui, après avoir passé plusieurs années sur la scène, n'y ont laissé que le souvenir de leur médiocrité : elle a marqué ses pas dans la carrière dramatique par les succès les plus distingués, et elle aurait pu y briller long-tems encore, si l'affaiblissement de sa santé ne l'eût forcée à la retraite.

— Dugazon, qui depuis 1771 faisait les délices de la scène française, est mort à Paris, dans les premiers jours d'octobre 1809. Cette perte, ainsi que celle de Dazincourt, sont irréparables pour le Théâtre français ; et le public regrettera long-tems ces deux acteurs célèbres.

— Mlle. *Raucourt* a fait sa rentrée le 16 octobre, par le rôle de *Cléopâtre*, de *Rodogune*.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

M. Campenon, Commissaire-Impérial, rue de la Sourdière, cul-de-sac Saint-Hyacinthe, n°. 4.

Administration et Comptabilité.

MM.

Camerani, semainier perpétuel, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 6.
Darcourt, régisseur, rue St-Marc, n°. 15.
Rézicourt, secretaire du Comité, rue de l'Odéon.
Dufay, caissier, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 20.
Paulin, contrôleur-gén. rue des Martyrs.
Marillier, inspecteur-général.
Rabilly, chargé de la location des loges, au théâtre.

Acteurs Sociétaires, par ordre de réception.

MM.

Chenard, rue des Colonnes, n°. 2.
Solié, idem, n°. 6.
Martin, rue Grange-Batelière, n°. 11.
Lesage, rue des F.-St.-Thomas, n°. 17.
Gaveaux, rue de Grammont, n°. 9.
Elleviou, rue des F.-St.-Thomas, n°. 9.
Gavaudan, rue de Grammont, n°. 11.
Juliet, rue de la Lune, n°. 37.
St.-Aubin, rue Bleue, n°. 12.

Moreau, rue de Grammont, n°. 24.
Batiste, rue Pinon, n°. 18.
Paul, rue des Colonnes, n°. 6.
Huet, idem, n°. 12.

Mesdames

Desbrosses, rue N.-St.-Augustin, n°. 5.
Gonthier, rue Taitbout, n°. 12.
Crétu, rue Favart, n°. 12.
Haubert-Lesage, rue des Colonnes, n°. 12.
Gavaudan, rue de Grammont, n°. 11.
Belmont, rue St.-Marc, n°. 16.
Moreau, rue de Grammont, n°. 24.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Darcourt, rue St.-Marc, n°. 15.
Allaire, rue Taitbout, n°. 12.
Darancourt, rue du Petit-Carreau, n°.
Julien, rue Neuve-St.-Marc, n°. 6.
Roland, rue des F.-St.-Thomas, n°. 17.

Mesdames

Paul-Michu, rue des Colonnes, n°. 6.
Aglaé Gavaudan, idem, n°. 12.
Simonet, rue Favart, n°. 12.
Duret, rue Bleue, n°. 12.
Lemaire, rue de Grammont, n°. 9.
Clairval, rue du Helder, n°. 1.
Clémence, rue des Fossés-S.-Germ., n°. 80.
Regnault, rue des F.-St.-Thomas, n°. 42.

CHŒURS.

MM.

Fromageat, chef, rue des Vieux-Augustins.

Basses-Tailles. Prevost, Masson, Lochet, Rondeau, Delamotte.

Tailles. Cellier, Granger, Duchenet, Buélix, Milon, Courtin.

Hautes-Contres. Delaunay, Lemer, Kamerer, Auguste, Solié père, Léger.

Dessus. Mesd. Narbonne, Lebel, Jaspin, Roussel mère, Roussel fille, Lejeune, Morin, Saulin, Camille, Gérard, Stéphanie.

MM.

Der, souffleur, rue du Colombier, n°. 9.
J. Gaveaux, souffleur de musique.
Fricker, accordeur.

Orchestre.

Chefs.

MM.

Blasius, rue de Buffaut, n°. 2.
Lefebvre, rue Mandar, n°. 8.

Second Chef.

Frédéric, rue des Colonnes, n°. 12.

Premiers Violons.

Griot, rue St.-Denis, n°. 349.
Guigne, rue de Gaillon, n°. 21.
Cudret, rue des Marmouzets, n°. 4.
Gautrot, rue N.-D -de-Nazareth, n°. 10.
Habeneck, rue Cadet, n°. 18.
Dieudonné, rue N.-St.-Eustache, n°. 20.

Seconds Violons.

Bouvier, rue N.-St.-Augustin, n°. 24.
Golliet, rue de Clèry, n°. 34.
Loulié, rue de la G.-Truanderie, n°. 47.

Petit, rue du faub. Montmartre, n°. 61.
Chelard, rue Matignon, n°. 6.
Storck, cloître St.-Jacques-l'Hôpital, n°. 9.
Georges Nay, rue Ne.-St.-Martin, n°. 30.
Guérin jeune, rue d'Aboukir, n°. 47.

Quintes.

Berlot, rue de Buffaut, n°. 25.
Guérin père, rue Baillif, n°. 13.
Buqc, rue des Deux-Portes, n°. 9.
Hardouin, rue Ne.-St.-Augustin, n°. 35.
Devaux, rue du faub. Montmartre, n°. 45.

Basses.

Berger, rue de l'Echelle, n°. 4.
Cardon père, rue des Martyrs, n°. 36.
Olivier Aubert, rue de la Tour-d'Auvergne, n°. 30.
Guérin aîné, rue des P.-Écuries, n°. 14.
Cardon fils, rue de Guénégaud, n°. 16.
Ménessier, rue Coquillère, n°. 43.

Contre-Basses.

Jaspin, rue du Bac, n°. 58.
Niquet, rue du faub. St.-Denis, n°. 42.
Rouvez, rue Helvétius, n°. 30.
Lagneau, rue de Malte, n°. 8.
Perret, rue Plumet, n°. 15.

Bassons.

Henri, rue du faub. Montmartre, n°. 39.
Judas, rue de Grétry, n°. 1.
Dufour, rue des Prouvaires, n°. 27.

Flûtes.

Besozzi, rue Mandar, n°. 2.
Gebauer, rue de Lille, n°. 48.
Biseski, rue d'Argenteuil, n°. 52.

par le comte à la belle Françoise de Foix; et dans une chasse dirigée exprès dans la forêt de Meudon, la comtesse arrive. Le comte qu'elle rencontre d'abord seul, reconnaît qu'il est joué : il recommande à la comtesse de cacher son nom, et la présente au roi sous celui de la baronne de Kerlen, jeune et brillante veuve bretonne, qu'on attend à la Cour pour embellir les tournois qui s'y préparent. Le roi piqué d'abord de ce nouveau tour de jaloux, et de son audace, projette de s'en venger en chevalier français, et de donner au comte, une forte leçon, qui puisse en même-tems assurer le bonheur de Françoise de Foi; il accable la jeune beauté de tous ses hommages; et comme elle s'est présentée sous le nom d'une veuve, et par conséquent dans l'idépendance la plus absolue, il feint d'éprouver pour elle une vive passion; prend le comte pour son confident, chante des stances amoureuses, propres à faire tourner la tête de la jeune dame; enfin la nomme reine d'un tournois, éprouve sa vertu; et la trouvant aussi fidèle à ses devoirs qu'elle est belle et modeste, il parvient à convaincre avec adresse le jaloux de toutes les qualités de sa femme, le fait tomber à ses jenoux, abjurer ses erreurs, et reconnaître, enfin, que c'est par la confiance seule et non par la contrainte, qu'on peut s'assurer du cœur d'une femme.

Mad. Belmont a réuni tous les suffrages dans cette charmante pièce, qui a été vivement applaudie; la musique est bien

adaptée au sujet, et le charmant compositeur a reçu du public la juste récompense due au véritable talent.

LE NÈGRE PAR AMOUR, opéra en un acte, paroles de M. *Saint-Just*, musique de M. *Charles*. (22 *février*.)

L'intrigue de cette pièce est commune, l'idée romanesque, et ne justifie pas le titre; car la jeune et tendre amoureuse qui se déguise en nègre pour revoir son infidèle, pourrait y parvenir sans ce déguisement. La pièce donnée au Vaudeville, le 4 du même mois, sous le titre de *Béranger*, ressemble beaucoup à celle-ci : c'est dans l'un et l'autre ouvrage, un seigneur qui abandonne sa maîtresse, et la belle désespérée qui s'attache aux pas du volage et se métamorphose pour n'être pas reconnue.

Quant à la musique elle est riche *en souvenirs*; l'auteur a voulu rendre hommage à nos grands maîtres, en plaçant dans son opéra des morceaux très-connus.

Le Nègre par amour n'a dû son succès qu'aux talens de Martin et de Mad. Garaudan, et ce succès n'a pas été de longue durée.

LA ROSE BLANCHE ET LA ROSE ROUGE, opéra en 3 act.; paroles de M. *Guilbert-Pixerécourt*; musique de M. *Gaveaux*. (20 *mars*.)

(Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal.)

En 1376, Edouard III se sentant près

de mourir, désigna pour son successeur Richard son petit-fils, âgé de dix ans, et fils du prince de Galles, au préjudice de Jean, duc de Lancastre, son fils aîné. Edouard avait cru, par cette précaution, empêcher les divisions qu'il prévoyait devoir régner après sa mort entre ses enfans ; mais il arriva tout le contraire, et ce fut là l'origine des guerres qui désolèrent l'Angleterre pendant près de 50 ans, sous le nom de *Rose Blanche* et *Rose Rouge*. L'auteur, en choisissant cet époque intéressante de l'histoire, n'a mis en scène aucun personnage historique ; sa pièce est d'invention, et il ne s'agit que d'un intérêt individuel qui n'a nul trait à la politique.

Il suppose que Henri, comte de Derby, partisan de la Rose Rouge, a été exilé en France, au moment où il venait d'être fiancé avec Anna Mortimer. Pendant son absence, Richard II, pour augmenter les forces de la Rose Blanche, ordonne à lord Mortimer de marier sa fille au lord Seymour, ami intime de Derby : celui-ci après un an de séparation, revient en Angleterre pour chercher sa fiancée et la conduire en France. Il débarque près du château de son ami, chez lequel il croit trouver une retraite assurée, le jour même où Anna, conduite par son père, doit s'y rendre pour apprendre la volonté du roi, qui la force à épouser Seymour. Henri, déguisé en montagnard, parvient à s'introduire dans le château, rempli de partisans de la Rose Blanche. Anna qu'il

accusait, se justifie ; les deux amans se jurent une fidélité à toute épreuve. Henri, forcé de s'éloigner, supplie Anna de fuir avec lui : la croisée de son appartement ouverte ou fermée est le signal auquel il reconnaîtra sa résolution. Sur ces entrefaites on s'assemble, Mortimer communique à sa fille la lettre formelle de Richard. Anna s'évanouit ; la fatale croisée est ouverte, Henri se croyant abandonné de celle qu'il aime, vient se livrer à ses ennemis; on le traine à la tour d'Yorck ; mais il y est bientôt suivi par lord Seymour, déguisé, qui lui donne le moyen de fuir, et demeure à sa place ; c'est Richard qui, instruit d'avance du projet de Seymour, donne les ordres qui en ont facilité l'exécution. Lorsque le généreux ami croit avoir sauvé le comte, il apprend qu'il l'a placé dans une position plus fâcheuse que jamais. Anna est allé se jeter au pieds du Roi. Celui-ci, feignant de pardonner et poursuivant toujours son premier plan, ordonne qu'elle soit unie sans délai au prisonnier qui se trouve dans la tour, et qu'il sait n'être pas le comte. Seymour sonne le béfroi de la tour; à ce signal convenu avec Henri, en cas de danger, le comte revient : le gouverneur, prêt à exécuter l'ordre de Richard, reconnaît Henri, et voyant le roi trompé dans son espoir, suspend la cérémonie du mariage, quand Mortimer qui a vaincu la résistance de Richard apporte la grace d'Henri, et la permission aux époux de retourner en France.

Cet ouvrage, qui est plutôt un drame

qu'un opéra comique, a réussi ; on voit que l'auteur a l'habitude d'employer dans ses productions les grands moyens qu'exigent les pièces de théâtres *à spectacle*, où de brillans succès ont établi sa réputation. Nous devons des éloges à M. Gaveaux ; sa musique est digne d'un compositeur estimé.

LE MARIAGE PAR IMPRUDENCE, opéra en acte, paroles de M. *Joui* ; musique de *Dalvimar*. (*4 avril*)

(Chez Mad. *Masson*, lib. rue de l'Echelle.)

Le héros de la pièce se nomme Valbrun, l'héroïne Adèle : elle est fille d'un gentilhomme campagnard qui s'est retiré dans ses terres pour se soustraire aux importunités des amans ; il destine pour époux à Adèle un homme qu'elle n'aime point, Valbrun s'introduit près d'elle comme peintre, le père est dupe de ce stratagême, et dicte lui-même une lettre qui donne au jeune homme les espérances les moins équivoques ; un jardinier, malin et jaloux d'une soubrette, découvre tout le mystère ; mais le père s'appaise, les époux sont unis et le valet chassé.

La représentation a été heureuse pour les auteurs ; la musique est le coup d'essai de M. Dalvimar ; sa manière est pure, facile, élégante, et nous pensons que s'il a eu des succès en composant les romances qui l'ont fait connaître avantageusement, il pourra en obtenir au théâtre : son début doit lui en donner l'assurance.

L'Intrigue du Sérail, opéra en 3 actes.
(25 *avril.*)

Un sultan a entendu la voix d'une femme qui chantait à ravir ; soudain il en devient amoureux Un sultan amoureux ne connaît point d'obstacles ; il aime, il veut être aimé. Celui-ci a donc résolu d'augmenter son sérail de la belle dont la voix est si agréable. Il charge de ce soin Zélomire, jeune homme qui a quitté l'armée, où il remplissait un poste éminent, pour venir à la cour, où il est favori du sultan. Au moment où il s'apprête à remplir les vœux de son maître, il rencontre Osmin, un de ses anciens amis. Cet Osmin est aussi à la cour, mais son emploi est de faire rire Sa Hautesse ; et il s'acquitte bien de cette fonction, car il est fort gai. Ce qui pourtant diminue un peu sa gaîté, c'est d'apprendre, par Zélomire lui-même, l'amour du sultan et son dessein sur la belle à voix tendre Osmin apprend que c'est de sa maîtresse que le sultan est amoureux. Zélomire, en ami fidèle, conseille à Osmin d'acheter une esclave qui chante bien et de la faire passer pour Zobéide. Osmin se hâte de faire l'emplète d'une jolie chanteuse ; mais par un hasard singulier, cette esclave se trouve être la maîtresse de Zélomire, qui reconnaît celle qu'il aime, au moment où elle est en présence du sultan. Zélomire confie ce secret à son ami, qui promet de faire tout ce qui dépendra de lui pour lui faire rendre celle qu'il aime. La chose n'est pas

facile : car le sultan est devenu fort amoureux de la maîtresse de Zélomire. Cependant Osmin travaille à servir son ami, et réussit à lui faire rendre sa maîtresse, et le sauver d'une conspiration que l'on a faite pour le perdre. Le sultan finit par couronner l'amour de Zélomire, et punit les traîtres qui voulaient le perdre.

Les deux premiers actes de cette pièce ont été fort goûtés du public, mais le dernier a été tellement sifflé, que la toile est tombée, sans qu'on ait desiré connaître les auteurs. On a cru, en faisant quelques changemens, réparer cet échec; mais l'ouvrage n'a eu que trois représentations; et depuis il a été oublié.

LA FERME DU MONT-CENIS, opéra en 3 actes. (20 *mai.*)

Mauvaise pièce, vrai mélodrame, pauvre musique, enfin chûte complète : proscrits, soldats, tempêtes, invraisemblances sur invraisemblances. Il serait impossible d'analyser cet ouvrage, dont l'intrigue est extrêmement embrouillée. On saura seulement qu'il est question d'un homme d'un rang distingué, qui est exilé pour avoir porté les armes contre un parti devenu depuis le vainqueur. Le proscrit se retire dans une ferme du Mont-Cenis, est accueilli avec générosité, et reconnaît dans son bienfaiteur son gendre, dont il n'avait pas voulu sanctionner l'alliance; dans cette même ferme demeure également le fils d'un

ancien seigneur, aussi proscrit, et qui est arrêté, parce qu'on le soupçonne d'être un voleur ; l'autre l'est, parce qu'on le trouve suspect : heureusement pour tous deux, un officier français est venu demander l'hospitalité dans la ferme du Mont-Cenis; et comme il reconnaît dans les proscrits deux bienfaiteurs, il leur témoigne sa reconnaissance, en leur faisant rendre la liberté.

On ne connaît pas les auteurs de cette pièce, justement proscrite par les sifflets.

LA DUPE DE SON ART, OU LES DEUX AMANS, opéra comique en un acte, par MM..... (10 *septembre*.)

Paroles et musique n'ont pu sauver la pièce, et les auteurs ne peuvent accuser que la faiblesse de leurs moyens. Le spectateur cherchait en vain et l'*art* et *sa dupe* : il n'a vu qu'une femme aimable, objet de l'amour de deux jeunes gens; elle prétend les guérir, et emprunte à l'un son étourderie, et à l'autre sa sensibilité ; avec ces emprunts, elle veut éloigner les deux rivaux: elle joue le sentiment avec l'étourdi, l'étourderie avec le jeune homme sensible; mais ce charmant médecin manque sa cure : l'amour l'enchaîne à Fierval, et Floricourt est éconduit.

Cet ouvrage a eu la chûte la plus complète. La musique et les paroles n'étaient pas dignes de la scène.

ELISE-HORTENCE, ou LES SOUVENIRS DE L'ENFANCE, opéra comique en 1 acte, paroles de M. *Marsollier*; musique de M. *Dalayrac*. (26 *septembre*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Le jeune Edouard est prévenu contre les femmes : si le hasard lui en offrait une qui sût unir aux graces, aux talens, du sentiment, et toutes les qualités du cœur et de l'esprit, il se marierait; dans le cas contraire, il restera garçon. Son père, M. de Gercour, est désolé de cette bisarrerie de son fils. Il l'enmène à la campagne, où il lui prépare une épreuve qui doit fixer son choix. M de Gercour a une pupille, Elise, qui fut l'amie de l'enfance d'Edouard. Par les conseils de son tuteur, Elise paraît aux yeux d'Edouard, d'abord telle qu'elle est, bonne, tendre, sentimentale; puis, sous les habits d'une sœur qu'on dit lui ressembler parfaitement, et qui s'appelle Hortence. Dans ce personnage, elle joue la gaîté, la folie, la coquetterie même : elle séduit d'abord Edouard, qui revient bientôt à son Elise. Elise lui rappelle les souvenirs touchans de leur enfance; Edouard ne peut plus résister à tant de charmes, et son père, en lui donnant à la fin la main de sa pupille, lui apprend qu'Elise et Hortense sont la même personne.

Tel est le fond d'Elise-Hortense; quelques invraisemblances, et surtout la lenteur de l'action, ont excité de légères marques d'improbation qui ont un peu nui au succès.

La musique est très-agréable ; on y reconnaît ce goût de chant, cet esprit de scène qui caractérisent toutes les productions de M. Dalayrac.

Reprise de L'ERREUR D'UN MOMENT, opéra comique en 1 acte, paroles de M. *Monvel*, musique de *Desède*.

(7 *septembre*.)

Cet ouvrage fut joué, pour la première fois, en 1775 : il fut repris à différentes époques ; mais il y a si long-tems qu'on ne l'a représenté, qu'il aurait paru être une pièce nouvelle, sans les airs charmans qu'il offre, airs que chacun sait par cœur dès son enfance.

Le fond en est simple ; mais les détails en sont fort agréables. Il s'agit de ramener à ses devoirs un grand seigneur qui veut séduire la femme de son jardinier. Le comte de St.-Albe vient à peine d'épouser Julie, qu'il écrit une lettre d'amour à Cateau, femme de Lucas ; Cateau montre cette lettre à son mari, qui s'en offense d'abord, puis lui dicte une réponse des plus singulières. St.-Albe croit être aimé : il a une entrevue avec Cateau ; au moment où il veut l'embrasser, Lucas paraît, et, d'un ton énergique, prouve à son maître qu'il manque à tous les procédés ; Saint-Albe, revenu à des sentimens plus délicats, tombe aux pieds de sa femme, que Lucas avait fait avertir en secret, et obtient aisément d'elle le pardon d'une erreur d'un moment.

AVIS AUX JALOUX, ou LA RENCONTRE IMPRÉVUE, opéra comique en 1 acte, paroles de M. *St.-Remy*, musique de M. *Piccini*, fils aîné. (25 *octobre*.)

Un vieux tuteur aime sa pupille, et veut l'épouser. Il a un jeune neveu, pour lequel la pupille éprouve autant d'amour qu'elle ressent d'aversion pour l'oncle. Le tuteur a donné l'ordre d'empêcher son neveu d'entrer dans sa maison; mais la vieille duègne chargée de la commission, est sensible aux complimens. Les femmes les aiment à tout âge. Elle reçoit donc le neveu, qui bientôt se cache pour se soustraire aux regards de son oncle. Ce dernier déclare à sa pupille qu'il est décidé à l'épouser, et la laisse seule faire ses réflexions. Sa chambre est auprès de celle où se trouve l'amant. Les deux jeunes gens ne tardent pas à se rencontrer; mais le tuteur, par sa précaution ridicule, fait tout ce qu'il faut pour leur faciliter les moyens de rester ensemble. Le vieux tuteur envoie ensuite un notaire souper avec sa pupille, pour la déterminer à consentir au mariage projeté. Enfin le neveu paraît, sous le nom d'un nouveau clerc que le notaire attend. Il dresse lui-même le contrat, que bientôt le tuteur signe.

Cet *Avis aux Jaloux* n'en sera pas un aux auteurs qui voudront faire de bonnes pièces.

DÉBUTS.

— Mlle. *Regnault*, qui a commencé ses brillans débuts vers la fin de l'autre année, les a repris, avec succès, le 1er. mai. Elle a reparu dans *la Colonie* et *le Calif de Bagdad*.

— M. *Isambert* a débuté, le 25 mai, par le rôle de *Belford*, des *Visitandines*. Il a obtenu un succès flatteur.

— Le 30 août, Mlle. *Landier* a débuté dans *le Calife de Bagdad* et *Une Folie*. Cet essai n'a pas été très-heureux.

— Mlle. *Alexandrine St.-Aubin*, fille de l'aimable actrice de ce nom, a débuté très-heureusement, le 3 novembre, dans *l'Opéra-Comique* et dans *Ambroise*. Elle a reproduit dans chaque rôle qu'elle a joué, le naturel, les graces et le piquant qui rendaient sa mère si précieuse aux gens de goût C'est la même taille, la même physionomie, le même son de voix, les mêmes intentions fines et le même jeu; enfin, madame St.-Aubin revit tout entière dans sa fille : c'est faire de cette dernière le plus bel éloge.

— Mlle. *Rousselois*, connue avantageusement, il a quelques années, à l'Opéra, a débuté à ce théâtre, le 19 novembre, dans *la Fausse Magie* et *Euphrosine et Coradin*. Son jeu et sur-tout son chant, ont presque été un sujet d'enthousiasme. Il serait difficile de trouver une voix plus ferme, plus forte et plus étendue. Aussi le public lui a-t-il prodigué les plus vifs applaudissemens.

MÉLANGES.

Le 9 mai on a célébré les obsèques de *de* Mlle. *Rolandeau*, l'une des premières actrices de ce théâtre. Le corps des comédiens de l'Opéra Comique, ceux de l'Académie Impériale et du Théâtre Français, ont assisté à cette cérémonie funèbre ; arrivé au champ du repos, on a prononcé un discours sur sa tombe.

— Le théâtre de l'Opéra-Comique a fait sa clôture le 10 juin, par l'*Opéra Comique*, *Maison a vendre*, et l'*Irato*. Les principaux sociétaires ont été passer deux mois en province.

— Le 13 août, les sociétaires de l'Opéra Comique ont ouvert leur salle, à laquelle on a fait des réparations pendant leur absence : ils ont joué, pour leur rentrée, *Lucile* et *Mademoiselle de Guise*.

— L'Opéra-Comique vient de faire une perte sensible. M. *Dalayrac*, dont les compositions brillantes et gracieuses font depuis 30 ans les délices des amateurs, est mort le 27 novembre, dans sa 56e. année. Les auteurs et compositeurs dramatiques de ce théâtre ont arrêté qu'il serait élevé à sa mémoire un buste en marbre, qui sera place dans le foyer, comme un gage de leur admiration et de leurs regrets.

— La statue que M de Livry a fait élever à ses frais au célèbre *Grétry*, vient d'être placée à l'entrée du théâtre de l'Opéra-Comique.

ODÉON.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Administration.

MM.

*** administrateurs.
Duval, directeur.
Dumaniant, secrétaire-génér. } au théâtre.
Walville, régisseur.
Lagarenne, inspecteur-génér.

Acteurs.

MM.

Closel, rue de Vaugirard, n°. 11.
Armand, cul-de-sac des Quatre-Vents.
Firmin, rue de l'Arbre-Sec, n°. 7.
Perioud, rue de Condé, n°. 5.
Thénard jeune, rue de Vaugirard.
Roland, place St.-Sulpice.
Dugrand, rue des Canettes, n°. 24.
Fusil, rue Meslée, n°. 1.
Camaille, rue de la Cossonerie, n°. 10.
Leborne, rue de Vaugirard, n°. 53
Chazel, rue des Fossés-Monsieur-Leprince.
Henri, rue Quincampoix, n° 56.
Goblain, rue Grenier-St.-Lazare.

Actrices.

Mesdames

Molé, rue de Molière, n°. 2.
Delille, rue de Condé, n°. 34.
Beffroy, rue St.-Honoré, n°. 49.
Perrin, rue des Grands-Augustins.
Regnier, rue de Condé, n°. 34.
Descuilles, rue des Canettes, n°. 34.
Dégoty, rue Pot-de-Fer.
Dacosta, rue Haute-Feuille, n°. 16.
Layzel rue de Condé, n°. 34.
Fleury, rue de Louvois, n°. 7.
Perroud, rue de Condé, n°. 5.
Charles, rue de Vaugirard, n°. 7.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

LE MESSAGE AUX CHAMPS-ELYSÉES, comédie en 1 acte, en vers, par M. *Aude*. (9 *janvier*.)

Cette petite pièce est un nouvel hommage rendu à la mémoire de Collin-d'Harleville. On le représente aux Champs-Elysées, où il se trouve avec Pirou, Molé, Mlle. Joly, et une foule d'auteurs aimables et d'acteurs célèbres; Momus lui apporte des nouvelles de la capitale; mais ce qui le flatte le plus, c'est le succès de *ses Querelles des Deux Frères*.

Tels sont, en un mot, le plan et l'intérêt de cet ouvrage, qui a été très-bien accueilli, et qui le méritait à juste titre. On y trouve des pensées ingénieuses et des vers pleins de force.

LE MARIAGE IMPOSSIBLE, comédie en 3 actes, en prose, par M *Dumaniant*. (23 *janvier*.)

Eléonore, jeune espagnole, gémit sous l'autorité d'un vieux tuteur imbécille, nommé don Emmanuel; elle a pour amant Léonce, et le tuteur veut lui donner pour époux D. Philippe, qu'elle n'aime pas. Léonce est ami de Philippe, et ils se trouvent rivaux sans le savoir; la soubrette se

déclare pour Léonce : un valet rusé feint de servir tour-à-tour les deux partis. Enfin, une sœur de Léonce, dona Clara, se mêle de l'intrigue ; et pour éloigner D. Philippe, parvient d'abord à lui dérober son porte-feuille et un écrin qu'il destinait à Eléonore ; elle prend ensuite des habits d'homme, et se présente chez D. Emmanuel, sous le nom de Philippe. Léonce, qui depuis long-tems n'a pas vu sa sœur, ne la reconnaît point ; il s'apprête à lui disputer la conquête de sa belle, quand un mot éclaircit tout. Le vrai Philippe arrive : on refuse de le reconnaître ; il sait que Léonce est chez Emmanuel, il invoque son témoignage : les deux amis, étonnés d'être rivaux, s'embrassent ; et Philippe renonce, en faveur de Léonce, à la main de la belle Espagnole.

Cette pièce, qui a peu de traits comiques, a cependant eu du succès.

Les Satires de Boileau, comédie en 3 actes, en vers, précédée d'un prologue ; par M *Sewrin*. (16 *février*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Cette pièce, dans laquelle l'auteur a cherché des situations où les satires de Boileau pouvaient trouver place, a paru froide. Les vers du législateur du Parnasse semblaient n'être là que comme des lambeaux de pourpre, cousus à dessein les uns aux autres ; et ses satires, connues de tout le monde, étaient répétées par le par-

terre, qui devançait presque toujours l'acteur.

L'ouvrage n'a pas eu de succès, et cependant M. Sewrin mérite des éloges : son prologue était écrit élégamment; nous y avons remarqué de jolis vers, et beaucoup d'esprit.

CHRISTOPHE COLOMB, comédie shakespearienne, en 3 actes, en vers; par M. *Lemercier.* (7 *mars.*)

(Chez *Léopold Collin*, libraire.)

Point d'unité de tems et de lieu dans cette pièce. L'auteur erre avec son héros sur les terres et sur les mers : il quitte son domicile pour la cour des rois, et la cour des rois pour le vaste océan. De ces trois voyages naissent trois épisodes. Colomb se plaint : Isabelle et Ferdinand font cesser ses plaintes. Il part, navigue, résiste à l'océan furieux, et à la furie, plus grande encore, d'un équipage assassin. Voilà tout l'historique et le matériel des trois actes qui le composent. Aristote seul, en cette occurrence, a le droit de se plaindre; l'écolier a brisé la férule, et chaque pas qu'il fait a prouvé que le génie triomphe toujours, lorsque l'impuissance des règles voudrait enchaîner son audace.

Le port de Palos, dans l'Andalousie, voyait Colomb tourmenté par son génie, promener ses regards sur le grand océan, et chercher une terre nouvelle. Sa femme, son médecin, un confesseur, s'agitaient pour rendre la paix et la santé à celui dont

on croyait l'esprit aliéné ; mais le sage Colomb parle si bien de ses projets, de son voyage, de ses succès futurs, qu'il séduit le médecin, le confesseur, qui veulent l'accompagner, l'un pour acquérir de nouvelles connaissances et guérir de nouvelles maladies, l'autre pour propager la foi catholique Mais l'épouse de Colomb, au lieu d'être convertie, use de la protection que lui accorde la reine Isabelle, pour rendre nulles les promesses faites à Colomb.

Le second acte transporte les spectateurs à la cour d'Isabelle. On tient conseil : l'homme de génie est introduit, il parle : on plaide contre lui ; mais Isabelle se rend aux puissantes raisons de Colomb, et il partira. Elle lui donne un vaisseau, des forçats pour composer son équipage, et les titres d'amiral et de vice-roi.

Au troisième acte, Colomb et son vaisseau naviguaient, et toujours l'immensité des mers renouvellait un horison sans fin. L'équipage veut retourner en Europe ; on conspire, on se mutine. Colomb veut ôter tout espoir aux rebelles, la route faite est immense, plus d'espoir de retour ; le glaive est levé, il va frapper. Mais des plantes terrestres flottent sur l'onde ; des vents odorans ont parfumé les airs, des oiseaux ont chanté sur les mâts ; on crie *terre ! terre !* L'Amérique est découverte Soudain la sédition s'appaise, et tout rentre dans l'ordre.

Des idées sublimes, des expressions mâles et énergiques, de beaux vers sou-

tiennent cet ouvrage, vraiment origin
dans son plan, dans ses détails et dar
son exécution.

Cette pièce, qui fut applaudie par l
uns, sifflée par les autres, donna lieu
des rixes sanglantes, et le cours des repr
sentations fut interrompu à la septième
huitième.

L'Orgueil puni, comédie en 1 acte, e
prose; par M. *Molé*. (27 *mars*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Colas et Guillot ont quitté leur villag
Colas est riche, Guillot est pauvre; Col
fréquente la bonne société, Guillot est a
service de Colas. Les deux villageois o
changé de nom : l'un, qui se fait appel
Florval, est très-bien reçu dans la mais
d'un baron dont il doit épouser la fill
l'autre, sous le nom de Labrie, fait
honneurs de l'antichambre, et sert bi
son maître, qui n'a point oublié qu'ils
rent élevés ensemble chez le magister
village. Jusqu'à présent Colas n'est
bien coupable, et l'orgueil ne paraît p
lui avoir tourné la tête; mais pour ob
nir l'amitié de M. le baron et plai
Célestine, il se dit fils d'un officier re
L'argent que lui prodigue son vrai p
et les discours de Labrie servent les
jets du jeune orgueilleux; mais le
père Colas arrive, et par les soins
cieux d'un certain cousin, il va desce
à l'hôtel du baron. De-là naissent l'é

nement, l'embarras, l'effroi ; le père Colas n'est pas du tout content de la réception que lui fait son fils : il s'en plaint amèrement, quand l'arrivée du baron et de Célestine donne le mot de l'énigme. Il est bien prouvé que le jeune homme est un orgueilleux ; qu'il a rougi d'avoir un paysan pour père, mais son repentir est si vrai, que tout le monde lui accorde son pardon.

Le Glorieux, de Destouches, a fourni sans doute l'idée de cette bluette, qui est bien écrite, et qui a mérité son succès.

L'ARGENT DU VOYAGE, comédie en 1 acte, en prose ; par M. . . . . (1er. *mai.*)

Cette pièce n'est qu'un abrégé des cinq actes de *l'Entrée dans le monde*. Il s'agit d'un jeune homme, qui, à peine arrivé à Paris, est entouré de faux amis, et entraîné au jeu, où il va perdre tout l'argent que son oncle lui envoie. Cet oncle, pour connaître ce neveu, qu'il n'a jamais vu, est aussi venu dans la capitale, mais incognito, et il s'est rendu principal locataire de l'hôtel où est descendu son neveu. Témoin des folies du jeune homme, il tente une dernière épreuve, et lui fait passer cent louis, dont la moitié est à l'instant consacrée et perdue au jeu. L'oncle, en donnant cet argent, voulait qu'il servît au voyage de son neveu, qu'il pressait de revenir au sein de sa famille. Afin d'empêcher la perte des 50 louis qui lui restent,

il feint d'avoir besoin de quelqu'argent ; pour acquitter une lettre de change. Le jeune homme, qui n'a pas le cœur entièrement dépravé, se livre à un mouvement naturel de bienfaisance, et lui prête tout l'argent qu'il possède encore ; puis, pour se rendre aux instances de son oncle, il se dispose à partir pour St.-Malo, lorsque tout se découvre : le principal locataire redevient l'oncle ; il paye les dettes de son neveu, et le rend à sa famille et à la vertu.

Cette bluette n'a obtenu et ne méritait en effet qu'un succès très-médiocre. L'auteur a gardé l'anonyme.

L'Honnête Menteur, comédie en 1 acte, en prose. (6 juin.)

Un jardinier bien rond, bien franc, nommé Thomas, souffre impatiemment qu'un monsieur Dubus, intendant du général d'Héricourt, se soit emparé d'une partie des biens de son maître. La veuve d'Héricourt et son fils arrivent de la Guadeloupe, pour rentrer dans leurs propriétés. Dubus s'y oppose. Thomas feint de le soutenir ; mais, en secret, il donne à Mad. d'Héricourt tout l'argent qu'il possède, et l'engage à plaider. D'un autre côté, il fait croire à Dubus que le jeune d'Héricourt est riche à millions. Le vieux renard donne dans le piége, et croit faire un marché très-avantageux en acceptant pour gendre le jeune d'Héricourt, à qui il rend son château.

Cette pièce n'a obtenu qu'un succès contesté.

MONVAL ET SOPHIE, OU LE NOUVEAU PÈRE DE FAMILLE, drame en 3 actes, en vers; par M *Aude*. (12 *juin*.)

(Chez *Martinet*, libraire)

Monval est un jeune homme bouillant et plein de feu. Enyoyé par son père en Amérique, pour y chercher sa mère et sa sœur, que ni l'un ni l'autre n'ont vu depuis quinze ans, il ramène effectivement en France une jeune et jolie personne qu'il nomme sa sœur, et qui n'est autre chose que sa maîtresse. Cette jeune personne est la fille de M Rivers, riche négociant d'Amérique, et ancien ami de M. Monval. Séduite par les brillantes qualités de Monval fils, elle a consenti à le suivre en France, et son amant, en véritable étourdi, la présente à son père comme la fille chérie qu'il attendait. Mais cette ruse est sur le point de se découvrir. M Monval, qui se croit le droit de marier sa fille, veut la faire épouser à son premier commis Germeuil; Monval fils éclate alors, veut tuer Germeuil, et lui fait part enfin de son secret. Germeuil, en ami délicat, lui promet son appui, et Monval effectivement a besoin d'un guide et d'un consolateur; sa situation est embarrassante. Rivers est arrivé. Il ramène la mère et la sœur de Monval, mais il les précède chez son vieil ami Il pleure encore sur l'ingratitude de sa fille, et jure de poursuivre par-tout son ravis-

seur. Il charge Monval de sa vengeance ; et celui-ci, accablé de remords, ne peut soutenir sa présence. M. Rivers, par la bouche de Germeuil, apprend bientôt que Monval même est le ravisseur de sa fille. Il jure, il tempête, il éclate, puis s'appaise, pleure, et enfin pardonne aux deux jeunes gens, qui sont unis.

Ce même ouvrage a été représenté, il y a environ vingt ans, en 5 actes et en prose, sur le théâtre Montansier, maintenant l'Opéra. Le même sujet fut mis en scène depuis sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, par MM. *Dejaure* et *Adnet*, sous le titre de *Deux Filles pour Une*. Quoiqu'il en soit, *Monval et Sophie*, drame en 3 actes, a obtenu un succès des plus flatteurs. De beaux vers, de fortes pensées, et un puissant intérêt, ont fait naître l'enthousiasme du parterre, qui a demandé l'auteur, et a voulu le voir.

LE PORTRAIT DE FAMILLE, comédie en 1 acte, en vers; par M. *Planard*.

(26 *juin*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Le trait qui fournit cette petite pièce, est très-ancien, et a plusieurs fois été mis en scène, comme on va juger par l'analyse suivante :

Des héritiers avides et ingrats vendent le portrait d'un parent qui a été leur bienfaiteur ; mais ils sont punis de cette bassesse : car une somme considérable est ca-

chée dans le cadre de ce portrait, avec une espèce de testament qui en assure la propriété à l'acheteur. Cette fortune arrive à un jeune orphelin, nommé Alexis, et lui permet d'épouser Denise, sa maitresse, qu'on destinait à un riche paysan qu'elle n'a me pas.

Ce portrait de famille est mal dessiné et froidement peint; aussi n'a-t-il pas trouvé d'amateurs.

LA FAMILLE ANGLAISE, com. en 5 actes, en vers; par M. *Peyre*. (25 *juillet*.)

(Chez l'Auteur.)

Cette pièce, imprimée dans les œuvres M. Peyre, auteur de *l'Ecole des Pères*, a déjà été jugée par des lecteurs, et même des journalistes.

Lattrel a auprès de lui une fille et une nièce, Hortence et Clara : l'une aime lord Melville et en est aimée, l'autre est dans la même situation à l'égard de Belfort. Lattrel, qui ne se doute point de ces arrangemens, a résolu de marier Hortense à Belfort. Clarice ne balance point à renoncer à son amour; par une rare générosité, elle maltraite l'amant qu'elle chérit, pour le décider à préférer sa cousine. D'un autre côté, Lattrel a rejeté la demande de Melville, parce qu'il déteste les lords. Melville au désespoir, est sur le point d'enlever Hortence; le père arrive, et sa présence déconcerte les amans. Cependant tout s'ar

range par les soins du major Darley, ami de Lattrel, et qui décide le père à marier sa fille et sa nièce suivant l'inclination de leurs cœurs.

Cette comédie offre des beautés dans le plan, dans l'exécution, dans l'intrigue, qui est sagement conduite. Des vers faciles et harmonieux, un style bien soutenu, placent l'ouvrage au nombre de ceux qui méritent de réussir.

LE BAVARD ET L'ENTÊTÉ, comédie en 1 acte, en vers, par MM. *Barjot* et *Duchemin*. (31 *juillet.*)

(Chez *Martinet*, libraire.)

Florville, jeune étourdi, a mis toute sa confiance dans un fripon nommé Saint-Clair, qui le vole, malgré les remontrances de ses amis, qui veulent lui faire ouvrir les yeux. Il persiste dans son opinion, et refuse de croire aux preuves qu'on lui donne de la fausseté de son homme d'affaires : voilà l'entêté. Cet entêté a un beau-père qui veut le sauver malgré lui de la ruine où doit l'entraîner son faux ami. Il emploie pour cela une foule de raisonnemens justes, mais trop prolixes : voilà le bavard. Une banqueroute subite du fripon détrompe Florville, et donne raison à son beau-père, qui a eu la prudence de faire arrêter St-Clair, et conserve ainsi la fortune de son gendre

Cette pièce n'a eu qu'un faible succès et peu de représentations.

L'Auberge de la Poste, ou l'Intrigue impromptu, comédie en 1 acte, en prose. (4 *septembre.*)

M. Touchard, vieil homme, désagréable et grossier, a pour voisin M. Bertrand, qui veut absolument se le donner pour gendre. Déjà tout est conclu; le notaire arrive, le contrat signé; rien ne semble devoir s'opposer à l'accomplissement du mariage. La victime marche à l'autel en regrettant au fond du cœur Delmas, jeune officier absent, qu'elle aime avec tendresse; mais les victimes de l'amour ont toujours quelque dieu tutélaire qui les protège au moment même où tout semble être désespéré. Delmas arrive à l'auberge de M. Touchard. Il apprend le péril dont il est menacé, et jure de rompre ce fatal hymen. Son valet s'adjoint à lui pour le servir. On ôte à l'aubergiste tous les moyens de voir sa future; on le fait courir, on le harcèle de toutes les manières, on lui rend même la vertu de sa prétendue suspecte, et l'on parvient à lui faire lâcher sa proie.

Rien de neuf dans cet ouvrage, qui n'a pas obtenu de succès.

Le Fils par Hazard, ou Ruse et Folie, comédie en 5 actes, en prose, par MM. *Chazet* et *Ourry*. (7 *septembre.*)

(Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal.)

Il fallait, après la chûte de *l'Auberge de la Poste*, une pièce dont le succès dé-

dommageât l'administration ; celle-ci a attiré la foule pendant ses premières représentations.

Folleville, jeune étourdi, aime une jolie personne, fille d'un riche négociant nommé Desroches. Il ne sait comment s'introduire dans la maison du père de son amante. Bientôt son valet lui en fournit le moyen. Il dicte à son maître une lettre censée écrite par un vieux marin nommé Brusquin, dont le fils doit épouser l'amante de Folleville. Dans cette lettre, le marin mande que son fils a quitté la maison paternelle pour aller courir le monde : il prie son ami de le retenir dans sa maison : il lui envoye le signalement de ce fils que M. Desroches ne connaît pas encore. M. Desroches donne dans le piége, fait arrêter Folleville par ses valets et le fait entrer chez lui. Bientôt M. Brusquin arrive. Folleville ne perd pas la tête ; il se dit le fils de Brusquin, en présence même du vieux marin qui s'emporte. M. Desroches croit que c'est un reste de colère contre son fils, mais Brusquin sort en promettant de faire arrêter celui qui a l'audace de prendre le nom de son fils. Le véritable fils vient à son tour. On lui persuade que son père est tellement en colère contre lui, qu'il veut le faire enfermer. On lui conseille de se cacher dans la maison même où Folleville le fait passer pour son domestique. Comme il faut que tout finisse, le vieux marin, après une explication avec Folleville, lui fait sentir ses torts, et l'engage à les réparer. Folle-

fille avoue tout à M. Desroches, mais bientôt le domestique de Folleville vient dire à M. Desroches que tout cela n'est qu'un jeu joué par Brusquin pour rompre le mariage projeté. Cette rupture, suivant le domestique, est amenée par la persuasion où est Brusquin que son ami est ruiné. M. Desroches, pour déjouer les projets de Brusquin, fait signer un dédit à Folleville, qui ne demande pas mieux. Brusquin revient et ne comprend rien à tout cela. Son fils véritable paraît au grand étonnement de M. Desroches, qui déclare qu'il plaidera plutôt que de donner sa fille à Folleville. Ce dernier déchire l'écrit. Une telle action gagne le cœur de M. Desroches, qui lui donne sa fille.

Les Projets de Divorce, comédie en 1 acte, en vers, par M. *Dubois*.

(19 *septembre*)

(Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal)

Après un an d'hymen, deux jeunes époux payaient tribut à la nature ; ils s'ennuyaient. Pour se désennuyer, Constance ante le beau monde, les cercles choisis, les fêtes, les bals, et choisit le fat Vernange pour son sigisbé. Auguste de Sancourt, le cher époux, se jette dans la secte nombreuse des philosophes égoïstes et insoucians, et le voilà riant et bâillant tout à son aise. Déjà le divorce était établi dans la maison ; monsieur ne voyait plus madame, et madame ne voyait plus mon-

teur ; mais par hasard M. le comte de Lancourt, père du mari, oncle de la femme, arrive pour inspecter le ménage ; il trouve le désordre bien établi chez ses enfans, et le voilà résolu de ramener l'ordre. Il emploie pour réussir une jolie cousine qui sait exciter la jalousie de l'une et réveiller le cœur endormi de l'autre ; Julie joue ce rôle ; elle jouait, lorsqu'elle est surprise en tête-à-tête par la femme, qui se rappelle alors que son époux était aimable, et qu'il vaut mieux que tous les freluquets qui lui font la cour. C'est alors que M. le comte propose aux deux époux d'user du divorce ; et pour éviter d'immortels délais, il veut que l'acte de séparation soit signé dans la journée. Les époux prétendent qu'il faut, avant d'apposer cette importante signature, conférer ensemble. Elle a lieu, cette conférence ; et d'abord on gronde, on querelle, on se fâche ; puis on s'appaise, on sourit, on s'explique et on se raccommode. Julie rit ; M. le comte pardonne ; le sot Vernange est éconduit, et la pièce, où l'on trouve de jolies scènes et quelques vers heureux, est sauvée du naufrage.

LES JEUNES FEMMES, comédie en 3 actes et en vers, par M. *Dorvo*. (3 *octobre*.)
(Chez *Fages*, libr. boulevard St.-Martin.)

M. Tourville, après 15 ans d'absence, revient chez lui sous un nom supposé. Il ne se fait connaître qu'à M. Dubreuil, auquel, avant son départ, il a confié la tutelle de

sa fille Olympe. Le tuteur est un homme faible, qui n'a pu empêcher sa pupille de se livrer aux goûts ruineux du luxe et des plaisirs. M. Tourville indigné de la coquetterie de sa fille, qui est entraînée par une de ses amies, a résolu d'abandonner cette jeune personne. Mais l'épreuve qu'il fait des sentimens de sa fille le ramène à des sentimens plus modérés. Sa fille a contracté des dettes; Tourville défend au tuteur de les payer. Les créanciers poursuivent Olympe, qui, pour s'acquitter, leur offre ses diamans. Une demi-confidence lui fait croire ensuite que son père n'existe plus; elle se désole. Elle croit enfin qu'il existe, mais qu'il est ruiné. Alors elle se décide à travailler pour l'aider à subsister. Ce dernier trait réconcilie Tourville avec sa fille. Il lui donne pour époux un jeune homme qui ne partage par les travers du siècle.

Ce sujet n'a rien de bien neuf; mais plusieurs scènes bien faites et un style assez élégant ont assuré le succès de cet ouvrage.

LE MARIAGE DE CORNEILLE, comédie en un acte, en vers, par M. *Hyacinthe*. (19 *octobre*.)

Voilà déjà plusieurs fois que l'on met Corneille sur la scène, et toujours sans succès. Ce personnage se prête difficilement aux proportions mesquines de notre Thalie moderne. Corneille n'a pas été plus heureux à l'Odéon, qu'il ne l'avait été

sur les autres théâtres. On a vu dans la copie qu'on en présente, non l'auteur du *Cid*, mais un auteur qui parle et agit en homme vulgaire.

On suppose que Corneille est amoureux de la fille du lieutenant-général d'Andely, homme qui déteste les poëtes, et ne veut point, par conséquent, choisir dans cette classe un mari pour sa fille. Corneille rebuté par le père de la demoiselle, a recours au cardinal de Richelieu. Pour obtenir sa protection, Corneille consent à s'inscrire parmi les poëtes qui travaillent pour le cardinal. Ce dernier mande le lieutenant-général d'Andely, qui arrive tout tremblant. Il frémit quand il entend quatre auteurs occupés du dénouement d'une tragédie, délibérer sur les moyens de se défaire d'un juge qu'ils mettent en scène. Il croit qu'il est question de lui, avec d'autant plus de raison, qu'il reconnaît la voix de Corneille. Le lieutenant en est quitte pour la peur; et bientôt il apprend que le cardinal l'a mandé pour lui commander d'unir sa fille à Corneille.

Cette pièce est faible, et n'a point eu de succès.

Les Oisifs, comédie en un acte, en prose, par M. *Picard*. (30 *octobre*.)

(Chez *Martinet*, libraire, rue du Coq.)

Les *Oisifs* présentent les mêmes caractères que la comédie des *Fâcheux*, de Molière. Nous croyons aussi nous rap-

peler qu'un ouvrage intitulé : *la Journée aux Interruptions*, est calqué à-peu-près sur le même fonds. Quoique ce sujet ne soit pas neuf, on retrouve dans cette nouvelle production de M. Picard, le cachet de son auteur, la facilité de son dialogue et ses saillies naturelles.

Le jeune Déricourt recherche la main de la fille de Mad. de Bourgueil ; mais la mère exige pour condition que le jeune homme emploie son crédit pour procurer à son futur beau-frère une place d'aide-de-camp. Pendant que Déricourt travaille à mettre les papiers en ordre et à rédiger la pétition, il est continuellement interrompu par une foule d'importuns qui se succèdent, et qui le détournent de son occupation. L'oncle s'empare des papiers, fait les démarches, obtient la place et assure le bonheur du jeune homme, qui se désespérait d'avoir manqué à sa parole.

L'ouvrage a été bien joué, et a obtenu du succès.

DÉBUTS.

— M. *Leborne* a débuté le 12 janvier. Cet acteur, qui a de la chaleur, un débit juste, une prononciation nette, n'a pas toute la noblesse qu'exige son emploi ; cependant il a fait plaisir, et son début n'a pu que l'encourager à étudier de bons modèles.

Mlle. *Joséphine Dumont* a débuté, le 1er. avril, dans *la jeune Femme colère*, où elle a obtenu du succès.

— M. *Caillavet* a débuté, le 2 mai, par le rôle de *Dorlange*, dans le *Parleur éternel*. Il n'a obtenu qu'un faible succès.

— Mlle. *Fleury* a débuté, le 4 mai, dans le rôle d'*Angélique* et de *Jannette* de *l'Epreuve nouvelle* et du *Volage*. Son début a été très-heureux.

— M. *Chazelles* a débuté, le 15 mai, dans *la Brouette du Vinaigrier*, où il a joué avec tant d'aisance et de talent, que le public l'a demandé après la représentation.

— Mlle. *Merval* a débuté, le 5 juin, dans *le Volage*. Le rôle de *Mad. Dalban* qu'elle a joué, demandait une représentation noble et de la finesse dans la diction et dans le jeu ; Mlle. Merval a rempli en partie les conditions exigées, mais il lui manquait des qualités essentielles pour mériter entièrement la faveur du public : sa démarche n'était pas sûre, son maintien était gêné, et l'on s'est apperçu que

si elle avait déjà paru en scène, elle avait rarement joué la comédie.

— Mlle. *Charles* a débuté, le 30 juillet, dans *le Menuisier de Livonie* et *l'Epreuve Nouvelle*. Le succès qu'elle a obtenu dans les amoureuses, doit faire craindre à celles qui viendront après elle, de se hazarder dans des rôles qu'elle a si bien joués dès le premier jour.

— Mlle. *Gaudin* a débuté, le 17 août, dans *les Jeux de l'Amour et du Hazard* et *les Folies Amoureures*. Ce début n'a pas été heureux.

MÉLANGES.

Mlle. *Molière*, actrice habile, et remplissant à l'Odéon les rôles de soubrette, y parut pour la dernière fois dans la représentation donnée à son bénéfice, le 23 janvier 1809. Elle est engagée au théâtre de Cassel, capitale de la Westphalie. C'est en félicitant l'administration qui la possède, que nous témoignons à Mlle Molière le regret de l'avoir perdue.

— Mlle. *Adeline*, surnommée *la petite Mars de Louvois*, a quitté le Théâtre. Elle est remplacée par Mlle. Berville, fille de l'ancien acteur du Théâtre Français.

ODÉON.

OPÉRA-BUFFA.

Administrateurs.

MM.

Gobert, Duval, Balochi, Barilli.

MM.

Mosca, maître au piano.
Lupi, régisseur.
Rinaldi, souffleur.

Acteurs.

MM.

Barilli, rue de l'Odéon, n°. 38.
Tarulli, rue de Condé.
Guglielmi, rue de Condé.
Lombardi, rue de Tournon.
Zardi, rue de Touraine, n°. 2.
Carmanini, rue de Thionville.
Garcia, rue Christine, n°. 54.
Rinaldi, rue de Thionville.
Lupi, rue des Fossés-M.-Leprince, n°. 45.
Mosca, place des Italiens, hôtel d'Italie.

Actrices.

Mesdames

Barilli, rue de l'Odéon, n°. 38.
Festa, rue des Fossés-M.-Leprince, n°. 8.

Kies, rue de Tournon.
Goria, rue de Paradis, n°. 35.
Bereyetter, rue Bergère, n°. 18.
Seveste, rue St.-Thomas-du-Louvre.

Orchestre.

MM.

Grasset, *chef*; Lepreux, *second chef.*

Premiers Violons. Bonardot père, Bassot, Haudart, Auzon, Lemoine, Vidal.

Seconds Violons. Prader, Seylas, Mazas, Sauvant, Osmonde, Rornet, Pasdeloup, Begiez.

Quintes. Martinn, Jobin, Jobin jeune.

Basses. Mailly, Noirblin, Boulanger, Tourte, Gilles jeune, Lhoste.

Contre-Basses Perrin, Métoyer, Lamy, Chapuis, Dupont, Roll.

Haut-Bois. Gilles aîné, Fouquet.

Flûtes. Tulou, Léonard.

Clarinettes. Dacosta, Conrad, Reitter.

Bassons. Ozi, Fougas.

Cors. Colin aîné, Petit, Colin jeune, Mongal.

OPÉRA-BUFFA (1).

Ce théâtre est toujours fréquenté par la meilleure société de Paris, et malgré l'éloignement du quartier, c'est le spectacle à la mode. Les nouveaux administrateurs, pleins de goût, de zèle et d'activité, font tous leurs efforts pour le rendre digne de l'empressement du public. Les ouvrages choisis par eux ont parfaitement réussi. Les trois opéra tombés dans le courant de l'année, ont été proposés et demandés par Madame *Festa*, qui, malgré son beau talent, n'a pas la main heureuse et paraît ignorer le goût de la nation française.

COSÌ FAN TUTTE (TOUTES FONT DE MÊME), opéra en 2 actes, du célèbre *Mozart*.

(1 *février*.)

Cet opéra, dont la première représentation fut donnée au bénéfice de M. Barilli, a eu le plus grand succès. Malgré l'affluence prodigieuse que *la Mort d'Hector* avait attirée au Théâtre Français, beaucoup d'amateurs du beau talent de M. et Mad. Barilli se sont empressés de se rendre à

---

(1) Les pièces italiennes imprimées se trouvent au théâtre.

l'Odéon. La pièce n'est pas sans intérêt; et sauf quelques invraisemblances pardonnables dans un opéra-bouffon, elle vaut certainement mieux que celles qu'on nous offre ordinairement.

Deux jeunes officiers, Guillaume et Fernand, doivent épouser deux sœurs charmantes, Flordalise et Dorabelle. Ils vantent beaucoup les vertus de leurs belles à un vieux capitaine de vaisseau, leur ami, qui refuse d'y croire, et propose une gageure. Il s'agit de mettre à l'épreuve la fidélité des deux sœurs. Le capitaine soutient qu'elles succomberont dans les vingt-quatre heures, pourvu qu'ils s'engagent à faire tout ce qu'il leur demandera. Ils en donnent leur parole, et l'épreuve commence aussitôt. Les deux officiers feignent de partir pour l'armée, et reviennent déguisés. Fernand, amant de Dorabelle, fait sa cour à Flordalise; et Guillaume, amant de Flordalise, tâche de séduire Dorabelle. Leur attaque est impétueuse; au premier refus, ils feignent de s'empoisonner. La soubrette Despine qui a été gagnée par le capitaine, se déguise en médecin, et les guérit avec une baguette *magnétisée*. Ils n'en deviennent que plus pressans. Les dames résistent. Les amans changent leur plan d'attaque; ils donnent à leurs belles une fête charmante, et leur adressent une déclaration aussi tendre, aussi timide que la première avait été violente et audacieuse. Cette conduite leur réussit mieux: Dorabelle se rend presque de suite; Flordalise résiste plus long-tems; mais elle finit par

céder. Tout se prépare pour un double mariage avec les nouveaux venus. La soubrette fait le rôle de notaire : on signe le contrat. Mais au même instant, on entend le bruit du tambour, et on annonce le retour des deux officiers. Les soi-disant étrangers se cachent. Guillaume et Fernand paraissent ; ils font à leurs amantes les plus vifs reproches ; mais convaincus que *toutes font de même*, attendris par leurs regrets, ils cèdent aux conseils du capitaine ; ils leurs pardonnent, et les épousent.

On trouve dans ce canevas des scènes fort comiques, qui ont beaucoup amusé les spectateurs. La musique de cet opéra est digne du grand *Mozart*. Par une combinaison assez rare, on n'y trouve point de morceaux faibles, et il faudrait les citer tous, si l'on voulait donner une juste idée de leur beauté. Nous indiquerons seulement ceux qui ont excité le plus vif enthousiasme : les deux finales, le quintetto du premier acte, *Di scrivermi ogni giorno*, qu'on a fait répéter ; le sextuor du second acte, *Madamina* ; l'air chanté par M. Barilli, dans lequel il fait une espèce d'amende honorable au beau sexe, en déclarant que toutes les épigrammes ne auraient leur faire du tort, puisqu'elles sont toujours sûres de régner sur nous ; et sur-tout l'air délicieux *Ardet mai*, chanté par madame Barilli avec une rare perfection, et qui seul suffirait pour assurer le succès d'un ouvrage. Enfin, ce bel opéra, quoique d'un genre différent de celui de *Figaro*, est digne de briller à côté de lui.

EL PORTA CALCULISTA (LE POÈTE CALCULATEUR, opéra espagnol en un acte, musique de M. *Garcia*. (15 *mars*.)

Cet opéra, donné pour le bénéfice de M. Garcia, premier ténor attaché à l'Opéra-Buffa, a été très-applaudi. La pièce ne présente qu'un seul personnage : c'est le copiste d'un ancien poète, qui lui a légué ses œuvres et tous ses papiers. Il calcule ce qu'il doit faire pour parvenir à la gloire et gagner beaucoup d'argent ; il passe en revue tous les genres ; il dit : je composerai des tragédies, des comédies, des opéras, des *boleras*, des *saynète*, des *caballo*, des airs, des duo, des trio, etc. Tout-à-coup il s'apperçoit qu'il ne fait que rêver ; il n'a pas mangé, il n'a pas d'argent et doit à tout le monde ; alors il s'écrie : courons chercher la soupe dans un couvent, car je n'ai pas d'autres ressources, et songeons à quelque métier qui me donne de quoi vivre. Il s'en va en disant : *Poètes, voilà votre portrait !*

La musique est très-agréable et d'une bonne facture ; plusieurs morceaux ont fait le plus grand plaisir.

L'ANGIOLINA, O IL MATRIMONIO PER SUSURRO (ANGÉLINA, OU LE MARIAGE A FORCE DE BRUIT), opéra en 2 actes, musique de *Salieri*. (8 *avril*.)

Cet ouvrage, choisi par Mad. Festa pour son début, n'a pas eu de succès. On l'a

donné quelquefois par égard pour la débutante, à laquelle on a trouvé beaucoup de talent. Elle a une très-belle voix de *mezzo soprano*, qui, sans être très-étendue, ni très-flexible, produit beaucoup d'effet, sur-tout dans le *cantabile*. Elle chantait, dit-on, dans l'opéra sérieux, qui nous paraît beaucoup plus convenable à ses moyens que *l opera buffa*. Malgré le mauvais choix de l'ouvrage, elle a été vivement applaudie.

Le sujet de la pièce, qui n'est pas sans intérêt, paraît avoir été pris d'une comédie de J. B. Rousseau, intitulé: *l Hypocondre*, qui l'avait, dit-on tiré d'une comédie anglaise L'auteur italien a mis dans son imitation beaucoup d'esprit et de goût. Un vieux militaire est attaqué d'une espèce de manie ou maladie, qui lui rend le moindre bruit insupportable; il a cependant envie de se marier: son neveu, qui n'attend d'autre fortune que son héritage, s'entend avec les gens du vieillard. Angélina, amante du neveu, consent à se charger du principal rôle dans le tour que l'on veut jouer à l'oncle. Sous les auspices de Cicala, confident du baron, elle se présente chez lui pour l'épouser, et détermine son choix en affectant les goûts les plus simples, l'humeur la plus silencieuse. On apporte au bonhomme un faux contrat: dès qu'il est signé, Angélina change de ton et de conduite; elle introduit dans la maison sa société et une musique turque: elle fait tant de bruit que le baron s'adresse à deux avocats pour leur demander des moyens

de divorce : ceux-ci lui font l'énumération de tous les empêchemens *dirimens* qui peuvent rompre l'union qu'il déplore ; mais aucun ne peut lui servir : Angélina feint d'être fort en colère, et vient troubler la consultation ; le baron veut fuir, mais elle l'a consigné à la porte ; il est prisonnier dans sa propre maison. Enfin les avocats ouvrent un nouvel avis : si le baron peut trouver quelqu'un qui épouse Angélina, et s'il veut lui donner une dot, le contrat deviendra nul L'hypocondre songe aussi-tôt à son neveu ; celui-ci hésite d'abord, se fait prier, puis accepte : Angélina veut bien consentir à l'arrangement, et la pièce finit.

La musique en général n'a pas paru digne du célèbre *Salieri*. Il y a beaucoup de bruit, mais il n'a pas satisfait les auditeurs. On a cependant applaudi la charmante cavatine chantée par M. Barilli, dans laquelle il se plaint fort plaisamment d'être né dans un siècle où tout le monde veut faire du bruit, où les auteurs ne cessent de lire leurs vers, les vieillards et les femmes de bavarder, les jeunes gens de danser, de chanter et de rire ; où les théâtres retentissent d'applaudissemens, de sifflets ; etc... le duo chanté par M. Barilli et Mad Festa, et quelques autres airs ; mais ces morceaux n'ont pas pu soutenir l'ouvrage, qui n'est pas resté au répertoire.

Reprise du MARIAGE DE FIGARO, opéra en 4 actes, musique de *Mozart*. (10 *mai*.)

Cette reprise a été un véritable triomphe

pour Mad. Barilli, qui depuis trois ans fait les délices de la capitale, preuve bien évidente que cette aimable virtuose est douée de moyens extraordinaires. Elle a été accueillie par le public avec un enthousiasme qu'on ne saurait exprimer. Sensible à cet honorable témoignage d'intérêt et d'estime, elle s'est surpassée ; jamais elle n'a mieux chanté, jamais elle n'a été plus applaudie. C'est d'ailleurs le plus bel opéra du répertoire, et il attirera toujours la foule.

Un Avvertimento ai Gelosi (Avis aux Jaloux), opéra en un acte, musique de *Pavesi*. (27 *mai*.)

Mad. Festa a voulu donner pour son second début, *l'Avis aux Jaloux*. D'après une lettre insérée dans les journaux, il paraît que les administrateurs l'avaient priée de jouer un autre ouvrage : ils n'avaient que trop raison ; car l'opéra qu'elle a choisi est tombé de manière à ne plus reparaître. On l'a joué deux fois, dans le désert.

La Molinara (la Meunière), opéra en 2 actes, musique de *Paësiello*. (1er. *mai*.)

Ce charmant opéra, qui a été joué plusieurs fois à Paris, a fait le plus grand plaisir. Mad. Festa qui avait refusé de le jouer, en disant qu'il ne convenait pas à sa voix, a obtenu le plus grand succès, dont elle est redevable à l'administration, qui n'a pas voulu céder à ses injustes remontrances. Un Journaliste qui paraît fortemer

attaché à cette célèbre cantatrice, a dit dans un feuilleton : *qu'elle pouvait se vanter d'avoir créé le rôle de la Molinara, en lui prêtant un charme dont il n'avait pas été embelli jusqu'ici.* Tout en rendant justice au beau talent de madame Festa, nous ne pouvons pas oublier Mad. Morichelli et Mad. Strinasacchi, qui, dans le même rôle, ont excité le plus vif enthousiasme. Il faut croire que l'auteur de l'article est fort jeune, et qu'il ne les a pas entendues.

M. Lombardi, premier bouffon, a été vivement applaudi dans le rôle du notaire, qui a servi à son début. C'est un bon comédien, qui sera très-utile à ce théâtre.

Le Nozze di Dorina (les Noces de Dorine), opéra en 2 actes, musique de *Sarti.* (5 *août.*)

Les Noces de Dorine sont un des chef-d'œuvres de la bonne école italienne; il a été joué plusieurs fois à Paris, et l'administration a eu raison d'en faire jouir de nouveau les amateurs de la bonne musique. Malgré le parti d'opposition établi dans le parterre, qui paraissait vouloir lutter contre l'enthousiasme de la majorité, l'ouvrage a parfaitement réussi; Mad. Barilli n'avait point encore joué un rôle aussi considérable, aussi brillant, aussi propre à faire éclater toute la beauté de sa voix et toutes les ressources de son talent. Le poème est connu et n'est pas sans intérêt, ce qui est plus utile qu'on ne pense. On

admire dans la musique la pureté de mélodie, l'élégance du style, cette abondance d'heureux motifs et d'idées fraîches qui sont si rares dans les compositions des savans Orphée de la Germanie, la précision, la fermeté, et une sagesse pleine de goût dans l'emploi des richesses musicales. Le célèbre *Sarti* savait tenir le milieu entre cette simplicité des anciens, qui n'en est pas moins admirable, quoique nous n'en sentions plus le mérite, et cette prodigalité, ce luxe insensé des derniers tems, qui étouffe la nature et la vérité; les finales et les morceaux d'ensemble sont de la plus grande beauté, il y a les airs charmans, parfaitement analogues à la situation. On fait toujours répéter le beau duo *son qual tenero* chanté par M. et Mad. Barilli. La scène est très-comique et fait beaucoup rire. C'est un des meilleurs ouvrages du répertoire, qui est très-bien exécuté par Mad. Barilli, MM. Barilli, Garcia, Zardi, etc., et qui doit attirer long-tems le public.

LA SERVA INNAMORATA (LA SERVANTE AMOUREUSE), opéra en 2 actes de *Guglielmi*, père. (9 *septembre.*)

M. *Guglielmi*, fils du grand compositeur *Guglielmi*, ancien directeur de l'école musicale de Rome, associé-correspondant de l'Institut, a choisi pour son début dans l'emploi de premier *tenor* un ouvrage de son père. Cette intention modeste, cette sorte de piété filiale ont été

justement appréciés. *La Serva Innamorata* avait été jouée au Théâtre de Louvois, sous la direction de M. Picard. La musique en est très-estimée, et le public l'a entendue de nouveau avec plaisir. Le jeune Guglielmi a une jolie figure, une voix de tenor très-agréable, et une bonne méthode de chant. Il a été très-bien accueilli par le public. L'opéra dans lequel il a débuté est resté au répertoire.

I due Gemelli (les deux Jumeaux), opéra en 2 actes, musique de *Guglielmi*. (30 *septembre*.)

Depuis long-tems on demandait ce superbe ouvrage, qui a servi au début de Mad. Barilli, au Théâtre Louvois. Il serait difficile de trouver un opéra plus agréable et plus riche en excellente musique. La reprise a été couronnée du plus brillant succès. Le double rôle que M. Barilli y joue, est véritablement celui où il déploie le plus de talent. Mad. Barilli, qu'on ne se lasse point d'entendre depuis trois ans, a captivé toute l'assemblée par le charme inexprimable de sa voix. Les connaisseurs prétendent que cette aimable cantatrice n'a jamais mieux exécuté son grand air : *agitata dagli affetti*, qui est d'une facture admirable. On fait toujours répéter le duo des deux femmes dans le premier acte, et le beau duo *l'idol mio*, que M. et Mad. Barilli chantent dans le second acte. Les morceaux d'ensemble sont magnifiques. Enfin c'est un ouvrage

qui sera long-temps propice à la caisse.

Mlle *Goria*, élève du Conservatoire, y a débuté avec beaucoup de succès.

I Traci Amanti (les Amans Thraces), opéra en 2 actes, musique de *Cimarosa*. (22 *novembre*.)

Ces malheureux *Amans Thraces* dont on avait tant parlé, et qui n'auraient jamais dû sortir de leur pays, ont éprouvé un échec inconnu dans les fastes de l'Opéra Buffa. Il ne paraît que trop prouvé que c'est encore madame Festa qui a fait ce mauvais choix. Les administrateurs ont eu non-seulement la faiblesse de lui céder encore; mais ils ont fait des frais considérables pour les décorations, les costumes, etc.; nous ne pouvons pas les plaindre, *l'Angélina* et *l'Avis aux Jaloux*, auraient dû les éclairer. Il est vrai que l'ouvrage avait été tellement prôné par des partisans, que l'administration n'a pas voulu peut-être refuser de le faire jouer, craignant qu'on ne fit répandre dans le public qu'elle conspirait contre la gloire de cette célèbre cantatrice, etc. Quelques amateurs éclairés avaient, à ce qu'on assure, prédit que *i Traci amanti* ne réussiraient pas à Paris. On les a regardés comme de faux prophètes Enfin les Amans Traces ont paru décorés avec une pompe extraordinaire, et le public en a fait justice. *La belle Juive* a fait envain tous ses efforts pour les soutenir, ils ont été

proscrits à jamais, et n'oseront certainement plus reparaître. Il faut espérer que l'administration sera dorénavant moins faible et connaîtra mieux ses intérêts. La pièce est, comme on a fort bien dit, un mauvais logogryphe indéchiffrable. La musique offre deux ou trois morceaux assez bons; mais elle est en général sans caractère, froide, *anti-dramatique*, et sur-tout soporifique au suprême degré. Les admirateurs de *Cimarosa* ont de la peine à croire qu'il soit l'auteur *de Traci Amanti*. Ce n'est que trop vrai; l'opéra a été donné tel qu'il a été composé par lui à Naples. On n'y a pas touché, ce qui prouve qu'on n'a pas si grand tort d'arranger les ouvrages qui doivent être joués à Paris. Malgré cette chûte, l'Opéra Buffa ne cessera pas d'être très en vogue. Son répertoire est déjà très-riche, et messieurs les administrateurs s'empresseront sans doute de l'enrichir encore, ne consultant désormais que leurs lumieres, leur expérience et le goût du public de Paris, qui est certainement le public le plus éclairé de toute l'Europe.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Administration.

MM.

Barré, directeur, rue Batave.
Chambon, caissier, rue Batave.
Vertpré, régisseur, place du Carrouzel.
Berthier, inspecteur, rue du Lycée.

Acteurs.

MM.

Henri, place du Carrouzel.
Vertpré, idem.
Julien (fera sa rentrée le 1er. avril 1810).
Saint-Léger, rue Feydeau.
Laporte, rue de Malte.
Joly, rue
Chapelle, rue St.-Honoré, n°. 139.
Hypolite, rue St.-Honoré, en face le cloître.
Armand, rue de Richelieu.
Seveste, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Fichet, rue de l'Echelle.
Lenoble, rue de Rohan.
Edouard, rue Traversière.
Saint-Estève, rue de Richelieu.
Guénée, rue St.-Honoré.
Fontenay, rue de Thionville.

Actrices.

Mesdames

Hervey, rue de Malte.
Blosseville, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Desmares, rue St.-Honoré.

Duchaume, rue Neuve-St.-Roch.
Bodin, rue de Malte.
Rivière, rue
Betzy, rue de l'Echelle.
Arsène, idem.
Lenoble, rue de Rohan.
Minette, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Augusta, idem.
Deville, rue St.-Honoré.

Chœurs et Comparses.

MM.	Mesdames
Carle.	Louise Libert.
Etienne.	Chapelle aînée.
Thériot.	Chapelle cadette.
César.	Aliatide.
Laurent.	Adéleïde.
Garnier.	Leroi.
Lebreton.	Thérèse.
Poulain.	Closel.
Vibert.	Eléonore.
Boucher.	Virginie. }
Doisy.	Rosalie. } enfans.
	Derue. }

MM.

Wicht, chef d'orchestre, rue St.-Thomas-du Louvre, n°. 24.
Surget, contrôleur en chef.
Bosson, chargé de la location des loges.
Chatillon, souffleur.
Bouzans, commis aux écritures.
Isidore, machiniste.
Lemaire, décorateur.
Fages, libraire, boulevard Saint-Martin, en face la rue de Lancry, n°. 29.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

LES PETITES ÉTRENNES DU VAUDEVILLE, bluette en un acte, par MM. ***.

(1er. *janvier.*)

Cet ouvrage, qui n'a eu que quelques représentations, n'est pas susceptible d'analyse ; ce sont des scènes décousues, où une coquette, une poissarde, un ménestrier de la Courtille, un Gascon, etc., viennent faire tour-à-tour leurs emplettes au comptoir de la folie... Les couplets abondent dans cette bluette, ils sont tous assez bien tournés, et ces étrennes ont été offertes de si bonne grace au public, qu'il en a su gré aux auteurs, quoiqu'elles ne fussent pas ce qu'il pouvait attendre du Vaudeville.

L'ORPHELINE, vaudeville en un acte.

(18 *janvier.*)

Cette pièce, qui n'a eu que trois représentations très-orageuses, était une véritable tragédie. Il faut dans un vaudeville de l'esprit, de la malice, de la gaîté, et nous n'avons rien trouvé de cela dans l'Orpheline, dont la chûte nous dispense de faire l'analyse.

A DEUX DE JEUX, ou SIX MOIS D'ABSENCE, vaudeville en un acte, de M. *Rougemont*. (25 *janvier.*)

(Chez *Fages*, libraire, boul. St.-Martin.

Arlequin doit épouser Isabelle, mais Isabelle aime Lélio, et pour retarder son mariage, elle exige qu'Arlequin s'absente pendant six mois ; il y consent, et l'on se jure de part et d'autre, constance à toute épreuve. Cinq mois et vingt-neuf jours se passent sans qu'Arlequin soit parjure ; mais le trentième jour, un bon pâté, une jolie fille se présentent ; l'espoir d'une dot assez forte tournent tellement la tête du pauvre Arlequin, qu'il oublie Isabelle et épouse Colombine ; cependant comme il a promis d'être de retour le lendemain, il se met en route et arrive fort en peine de savoir comment il se tirera de ce mauvais pas ; Isabelle, en le revoyant, feint d'être éprise de lui, et le presse d'accomplir sa promesse ; mais, il avoue son infidélité, et Isabelle convient alors qu'elle a contracté de nouveaux engagemens avec son cher Lélilo.

Cette pièce a obtenu du succès, mais elle a eu besoin de quelques changemens pour rester au répertoire.

BÉRANGE, ou L'ANNEAU DE MARIAGE, vaudeville en un acte, par MM. *Victor* et *Lafortelle*. (4 *février.*)

(Chez *Fages*, libraire.)

Pièce insipide justement sifflée, et dont

l'ennui n'est racheté par aucun genre de mérite ; scènes, couplets, dialogue, tout est dénué d'esprit, de gaîté, d'intérêt, et ne mérite pas que nous nous en occupions.

LES FEMMES SOLDATS, OU LA FORTERESSE MAL DÉFENDUE, folie en un acte, par MM. *Theaulon et Dartois.* (9 *février.*)

(Chez *Fages*, libraire.)

Des jeunes gens qui ont fait quelques tapage pendant le carnaval, sont envoyés en prison dans le fort de la ville ; ce fort qui est sur les bords de la mer, n'est qu'une vieille masure gardée par des invalides. Les jeunes prisonniers ont de jolies amies que leur détention afflige : elles forment le projet d'entrer dans le fort, déguisées en soldats ; la partie s'arrange avec un officier parent du gouverneur, qui leur enseigne l'exercice, et les équipe complettement ; la troupe se présente aux portes du fort, un ordre supposé surprend la vigilence du capitaine qui admet toute l'escouade féminine. On juge alors de la joie et de la surprise des prisonniers. Mais la scène change bientôt : le gouvernement annonce qu'une félouque barbaresque nouille près du fort et se dispose à l'attaquer ; il ordonne à la nouvelle troupe de tenir jusqu'à la dernière extrémité ; la peur les saisit : l'ennemi arrive, et au premier coup de fusil toutes les amazones prennent la fuite ; voilà les Turcs maîtres du fort, et se préparant à emmener les pri-

courriers : que font les demoiselles ? elles se hatent de quitter l'uniforme, et de reprendre la jupe ; les Turcs profitent de la métamorphose, et saisissent chacun une esclave. La désolation est générale ; mais on apperçoit que toute cette équipée n'est qu'une mascarade conduite par le gouverneur lui-même ; la joie succède à la douleur, et le joyeux gouverneur arrange autant de mariages qu'il y a de demoiselles dans la forteresse.

Ce petit ouvrage ne manque ni d'esprit, ni de talent ; plusieurs jolis couplets ont été applaudis, et si nous avons un reproche à faire aux auteurs, c'est que plusieurs scènes de cette folie sont un peu trop raisonnables.

HECTOR, ou LE VALET DE CARREAU, parodie en cinq petits actes, d'*Hector*, tragédie ; par MM. *Désaugiers*, *Gentil* et *Rougemont*. (25 *février*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Avant le commencement de chaque acte, un courrier, porteur de sonnette, vient en veste et en brodequins annoncer le sujet qu'on va représenter. On voit d'abord Ménélas représenté par le roi de pique sous le nom d'Hélas, et son frère par le roi de trefle. [Les costumes sont copiés très-exactement sur les cartes du jeu de piquet]. Leur messager Patraque vient prendre leurs ordres, et ils envoient à Troie proposer la paix. Pâris

paraît ensuite sous le nom de Soupiris, Hélène sous celui d'Haleine, et Hector en valet de carreau ; Hector reproche à Soupiris ses fredaines, l'engage à changer de conduite, à renoncer à son Haleine ; sur quoi Soupiris répond que *la perte de de son Haleine serait son dernier soupir*. Patraque se présente comme ambassadeur, vient offrir la paix, pourvu qu'on rende Haleine ; Priam y consent ainsi qu'Hector, Soupiris seul s'y oppose. Haleine est chez les Grecs : Hélas effrayé de la revoir sèche, hâve et maigre, ne veut plus reprendre Haleine ; la pauvre dame réduite aux extrémités, se décide à faire parler la nature et tire d'une coulisse dix enfans qui se jettent au col d'Hélas, en l'appelant *papa* ; le bonhomme assourdi ne sait d'abord quel parti prendre, mais enfin son courage se réveille, et il chasse toute cette engeance exotique. Alors, combat d'Hector contre Patraque ; le fier valet de carreau croit avoir tué Achille, sous le nom de Tranquille. Enfin, le combat recommence ; Tranquille et son rival chargent leurs fusils, tirent en même tems, et Hector reste sur le carreau. Toute la famille troyenne arrive, on commence par les funérailles du vaincu ; mais Melpomène descend du ciel, ressuscite le héros et l'enlève dans une gloire.

Cet ouvrage a obtenu quelque succès ; le couplet suivant, chanté par Melpomène, a été redemandé :

Reconnaissez tous Melpomène
Qui vient suspendre vos sanglots,

Et pour l'honneur de son domaine
Ranimer les jours d'un héros.
Fils de Priam, ô toi ! que j'aime !
Du soleil revois la clarté
Un jour Hector à sa mort même
Devra son immortalité.

LE PEINTRE FRANÇAIS, OU LE DERNIER SOUPIR DE L'INQUISITION, vaudeville en un acte, par MM. (11 *mars*.)

(Chez *Fages*, libraire.)

On suppose que Merval, peintre français, était à Burgos lors de l'insurrection, il a été sauvé par son ami don Félix, alcade d'un petit village des environs de Madrid, qui le tient chez lui sous le nom de Laurengo; il y devint amoureux de Flora, fille de son bienfaiteur, et a pour rival Angélo, neveu d'un inquisiteur; cet Angélo, l'un des écoliers enrolés, si bien battus par nos troupes, Jackon, agent anglais, et Caffardino valet de l'inquisiteur, font l'objet du ridicule et jettent un peu de gaîté sur ce sujet sérieux : on arrête Merval et don Félix; mais ils sont bientôt libres, on annonce l'entrée des Français à Madrid; l'Anglais et l'inquisiteur fuient, le calme se rétablit et Merval épouse Flora.

Cette pièce a obtenu un succès médiocre; les premières scènes en sont froides; mais il y a de jolis couplets. En voici un que Merval chante à don Félix.

Votre amitié me le défend,
Je n'avourai point ma patrie ;
Mais combien ce déguisement
Me répugne et me contrarie.
Faut-il, au gré de vos souhaits,
Craindre de me faire connaître,
Et cacher que je suis Français,
Quand tout Français est fier de l'être?

HYACINTE RIGAULT, vaudeville en un acte, de M. *Demautor.* (20 *mars.*)

Le sujet est l'anecdote du mariage du peintre Rigaud avec une dame fort riche qu'il n'avait jamais vue auparavant, et chez laquelle un quiproquo l'avait conduit.

L'auteur a imaginé, pour sauver les convenances que blesserait au théâtre un mariage impromptu, de faire de Rigaud et d'une jeune comtesse veuve, deux amans qui soupirent l'un pour l'autre, sans s'être jamais communiqué leurs sentimens.

La pièce est froide, l'intrigue usée, et l'auteur n'a ni à se louer, ni à se plaindre du public : cela prouve-t-il que son ouvrage soit bon?

ROGER-BONTEMS, ou LA FÊTE DES FOUS, vaudeville en un acte, par MM. *Henri*, *Dupin* et *Favart.* (27 *mars.*)

(Chez *Fages*, libraire.)

Roger-Bontems se distingua par la gaîté de son caractère, sa franchise, son

bon naturel et sa bonne table ; il fut, suivant toute apparence, le fondateur de quelque société épicurienne. Les auteurs du vaudeville ayant pour titre le nom de ce bon vivant, se sont trompés ; rien n'est moins risible que leur ouvrage ; pas un couplet piquant, pas une scène passable. Voici la manière dont ils ont traité leur sujet.

Roger a la goutte, un jeune officier fait la cour à sa nièce, le père de l'officier fait la guerre à l'oncle : c'est un vieux conseiller imbécille qui intente un procès à Roger, et fait saisir ses meubles pour quarante écus ; ce procès intervient au milieu de la fête des fous, qu'on célébroit jadis à Dijon ; les fous prennent la défense de Roger, et menacent de démolir la maison de son ennemi ; le vieux juge tremble, consent au mariage de son fils, et fait remise des quarante écus.

La fête a été fort triste, et Roger Bontems ne nous a paru qu'un très-mauvais personnage.

LE MARI SYLPHE, vaudeville en un acte, par M. *St.-Marc.* (*6 avril.*)

Marmontel, par sa prose élégante et fleurie, fit la fortune du *Mari sylphe* : l'estimable conteur fit rêver plus d'une jolie femme, il occupa plus d'un auteur, on fit le Mari sylphe sur le théâtre Français, à l'Opéra comique, Panard et Fangan firent agir, parler, triompher ce pauvre mari, qui, pour plaire, avait besoin d'être Dieu ;

on sourit à leurs efforts, et malgré l'invraisemblance, on eut pour le Sylphe les oreilles et le cœur d'Elise.

L'auteur du vaudeville suppose qu'une jeune femme, peu éprise de son mari, est passionnément amoureuse d'un sylphe. L'époux qui découvre cette folie, joue le rôle de l'amant invisible; il parle à la belle, sans être apperçu, (elle se garde bien de reconnaître la voix) il chante des romances, il lui fait présent d'une harpe ornée de fleurs, et annonce enfin qu'il se montrera, mais sous les traits du mari; la femme quoique peu satisfaite de la métamorphose, y consent, son époux se montre, révèle son stratagême, et la belle reconnaît son erreur.

Cette froide et triste production n'a obtenu qu'un succès dû à l'indulgence que l'auteur a réclamée du public en annonçant que cet ouvrage était son premier essai.

A QUI LA GLOIRE? à propos de la Mort d'Adam, en un acte, par MM. *Gersain*, *Rougemont* et *Désaugiers* (10 *avril.*)

(Chez *Fages*, libraire.)

Le directeur de la troupe de Falaise, en visitant l'armoire où sont renfermés ses accessoires, en voit sortir deux tout couverts de poussière: ce sont ceux d'Adam et d'Abel personnifiés, le père parvint à mettre son fils sous la clef, et délibère avec le directeur, sur le moyen de se mettre en scène; le directeur cherche des acteurs,

et quand il lui en manque il déchire le rôle du poème. Adam est très-malade lorsque le médecin ordonne une gloire pour sa guérison. Abel s'échappe alors de l'armoire, et vient disputer la gloire à son père; mais Adam s'y embarque subitement et monte au Paradis.

Cette farce a fait rire tout l'auditoire; elle est très-originale, très-spirituelle, et surtout très-méchante; c'est la discussion entre deux hommes de lettre (MM. Guillard et Hoffmann), qui se sont disputé la glorieuse assomption du père des humains, qui a fourni aux parodistes le sujet de leur charmant à-propos.

Nous allons citer un couplet chanté par M. Clic-Clac, cabaleur.

Une pièce est un enfant
Dont les premiers pas chancellent
Et le notre amour appellent
L'appui toujours renaissant;
Les billets sont les lisières
Dont les secours salutaires
Ont aux chûtes meurtrières
Su d'abord les dérober:
Par degrés l'enfant s'avance,
Et seul enfin il s'élance
Quand il ne peut plus tomber.

LE PETIT COURRIER, ou COMME LES FEMMES SE VENGENT, vaudeville en 2 actes, par MM. *Bouilly* et *Moreau*.
(20 *avril*.)

Ce sujet est tiré du *Courrier russe*, roman qui a eu beaucoup de succès.

Un aimable du jour, un jeune colonel, a pousé la jeune Sophie, chez qui tout est vice encore et qui lui paraît laide, sotte, ndée, gauche, parce qu'elle est sa mme : il a tort.

Jardinier qui cultive, arrose,
Ne va pas sur le bouton
D'avance condamner la rose.

Cependant il pouvait avoir aussi raison, r attendre que les boutons soient épaouis, lorsque tant de roses offrent les laisirs du moment, c'est presque folie. e colonel convaincu de cette vérité, volige de fleurs en fleurs, et court aux champs 'honneur, joindre le myrthe de l'Amour ux lauriers de Mars.

Cependant Sophie a bien employé dix nnées qui se sont écoulées; tandis que la ature embélissait son corps, elle a formé on esprit; et son cœur est tout au volage: our le ramener à elle, elle abandonne es foyers et se rend en courrier près du olonel qui vient d'être blessé : elle lui auve même la vie et jouit des plaisirs de incognito.

Cependant la guerre est terminée, la blessure guérie : on part; maître et courier sont du voyage, on descend dans les ours du château paternel que le colonel vendu, que Sophie a racheté sous un om étranger; là de nouvelles attaques se préparent, Sophie se montre sous des habits de femme, elle joint l'esprit à la beauté; e colonel ne songe plus à Sophie, il oublie le courrier et ne voit plus qu'une

belle inconnue, nièce de M. de Morang acquéreur prétendu du château ; le valet se jette aux genoux de Sophie. Sophie fait reconnaître, et l'heureux colonel enchanté de la métamorphose, trouve, à la place du bouton naissant qu'il dédaignait une rose qui mérite tous ses hommages.

Ce vaudeville a obtenu un succès mérité. C'est dans cet ouvrage que sont ces couplets si connus sur le *premier pas*.

Le premier pas se fait sans qu'on y pense;
Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas?
Heureux celui dont la douce éloquence,
En badinant fait faire à l'innocence
Le premier pas.

Au premier pas, un bonheur qu'on ignore
Sait à nos cœurs présenter tant d'appas,
Qu'à son déclin, regretant son aurore,
Femme souvent veut qu'on la croie encore
Au premier pas.

Le Procès du Fandango, vaudeville en un acte, par MM. *Barré*, *Radet* et *Desfontaines*. (18 mai.)

(Chez *Fagès*, libraire.)

Quelque bisarre que paraisse ce sujet, il n'en est pas moins historique ; le Fandango en Espagne a été l'objet d'un procès plaidé très-sérieusement.

Les auteurs du Vaudeville supposent que Clopino, ex-président du grenier à sel, et qui marche clopin clopant, est amoureux

une jeune personne vive, folle et pas-sionnée pour la danse ; mais Clopino a pour rival Gavotino, jeune homme leste, joué et beaucoup plus séduisant que lui. Gavotino séduit surtout la demoiselle par l'art avec lequel il exécute le fandango. Clopino le dénonce, la cause est plaidée ; les juges ordonnent que pour procéder plus sûrement, on dansera le fandango devant eux ; on le danse, ils dansent eux-mêmes, et Gavotino gagne son procès.

Cet ouvrage a obtenu le plus grand succès.

LA JEUNESSE DE PRÉVILLE, OU LES COMÉDIENS DE CAMPAGNE, vaudeville en un acte par MM. (19 *mai*.)

(Chez *Fages*, libraire.)

L'auteur suppose que Préville est engagé dans une troupe de comédiens de campagne ; il aime beaucoup Aline, fille de son directeur, mais ce dernier déclare qu'il ne la donnera pas à un comédien : Aline est recherchée par un gentilhomme du lieu, nommé Fatenville. Préville dans la situation où se trouve l'amant malheureux : il a recours à la ruse et se fait le confident de son rival, lui conseille d'enlever Aline, prend en effet les habits de la jeune personne, et se fait enlever à sa place ; la mystification devient bientôt publique, Fatenville est [illegible], et Préville, qui reçoit un ordre de début pour le Théâtre Français, obtient [illegible] de son amante.

Quoique cet ouvrage n'ait pas eu ... succès, nous y avons remarqué quelqu... scènes assez bien filées, quelques co... plets tournés avec esprit ; le défaut ... cette pièce est d'être longue, sans inté... rêt, et de convenir à toute autre perso... nage qu'à Préville, puisqu'elle ne se rap... porte à aucun trait de sa vie privée.

ARLEQUIN SORCIER, vaudeville en 1 acte. (1er. *juin.*)

La pièce n'a pas été achevée ; nul es... prit, nul ordre dans les scènes, pas u... couplet, pas un mot pour rire ; le sujet consiste dans les farces que fait Arlequin pour passer une robe de sorcier ; d'ailleurs on nous a montré un alcade, l'inquisition, des sbires, un miroir magique, des cartes, c'est-à-dire la bonne aventure, mais tout cela si mal amené ; qu'on a sifflé la pièce depuis le commencement jusqu'à la fin ; le parterre s'est égayé aux dépens des auteurs, et lorsque Cassandre, effrayé par la sorcière, s'est écrié *il faut donc mourir*, on a crié de toute part *oui* ; et la pièce est morte en effet.

LA COQUETTE PAR NÉCESSITÉ, vaudeville en un acte, par (17 *juin.*)

Cette Coquette, qui s'est fourée dans une forteresse, emploie un double déguisement pour sauver son mari, prisonnier

nt : elle veut séduire le commandant
la forteresse; et sa sœur, tantôt est une
e femme, tantôt un aimable cavalier :
g-tems elle fait à son gré tourner les
es; mais la ruse est découverte, et sans
rivée d'un ami, porteur de la délivran-
de son époux, elle se trouverait com-
mise et trouverait le prix de son im-
dence.

Ce triste sujet mal composé, mal con-
it, mal dénoué et plus mal écrit encore,
t tombé au milieu des sifflets.

LE PÉLERIN ET LE ROI, vaudeville en 2 actes, par MM. *Pain* et *Dumersan*. (28 *juin*.)

Quel succès pouvait avoir dans le bou-
oir de la folie, une pièce froide, en-
ieuse, un vrai mélodrame; on a sifflé
n ouvrage, et il le méritait.

Hassan, visir de Jesseid, roi de Perse,
té disgracié; Halkem, son calomniateur,
i a succédé; quoiqu'exilé, Hassan n'en
ntinue pas moins à servir Jesseid; sous
nom d'Amran, il lui a fait passer des
vis salutaires à l'Etat, et il vient lui-
ême de conclure la paix entre la Perse
t le Mogol : porteur du traité, il rentre
ns son pays, sous le costume d'un pé-
rin.

En quittant la Perse, Hassan a laissé
ne jeune sœur nommée Zaïde, destinée
ors à épouser le roi; mais la chûte de
n frère a nui à l'élévation de Zaïde : elle

vit dans un lieu retiré, sous la garde d'u[ne] nourrisse. Le roi qui ne la connaissait p[as] (quoique devant s'unir à elle), la voi[t par] l'effet du hazard, elle lui plaît, il la c[on]duit à la Cour, ainsi que le faux pèlerin. La présence de deux nouveaux venus c[on]trarie Halkem ainsi que sa sœur Zulé[ma] qui avait formé le projet d'épouser Je[...] mais Hassan se nomme, rentre en grâ[ce] fait congédier son rival, et Zaïde épou[se le] roi.

Dès les premières scènes de cette pa[u]vre production, on en prévoyait la chût[e] de nombreux coups de sifflet ont exilé [de] nouveau le pèlerin, et ont chassé le roi [de] ses États, le jour même de ses noces.

La Présence d'esprit, vaudeville en u[n] acte, par M. *Demmery*. (2 août.)

(Chez *Fages*, libraire.)

Un jeune officier étourdi, nommé Sé[n]neval, est devenu amoureux de la com[tesse] Dorville. Cette dernière, pour évite[r] la visite de notre militaire, a donné ord[re] de ne laisser entrer personne. Cette con[]signe n'empêche pas le jeune homme d[e] pénétrer dans l'appartement de la com[]tesse, qui paraît fort mécontente de ce[tte] imprudente témérité. Elle lui ordonne d[e] s'éloigner ; mais il en est empêché pa[r] l'arrivée successive de la fille de la com[]tesse, et ensuite par celle de l'époux. La première fois, il se cache sous la toilette ; à la seconde, il doit à l'adresse de la sœu[r]

tte le bonheur de n'être pas apperçu. e sauve dans un cabinet, d'où il sort près le départ du mari. Notre étourdi a tendu les deux époux tenir une conver- tion qui lui prouve combien ce couple t uni. De plus, il a appris que le comte le projet de lui être utile. Confus de son prudence et convaincu de l'inutilité de s démarches, il déclare à la comtesse qu'il se repent de son étourderie, et n'am- itionne plus que le titre d'ami au lieu de lui d'amant. Il sollicite la grace de baiser main de la comtesse, et se jette à ses enoux pour obtenir cette faveur. Le mari vient et trouve le jeune homme aux ge- oux de sa femme La comtesse dit à son ari que Senneval la prie à genoux de lui ccorder la main de sa fille. Le comte y onsent; on appelle la jeune personne qui, andis que Senneval était caché sous la oilette, a dit à sa mère qu'elle le trouvait ort aimable.

L'auteur a manqué de présence d'esprit n faisant cette mauvaise pièce; les direc- eurs en ont également manqué en la rece- tant; et le parterre seul en a montré en la aisant tomber au bruit des sifflets.

MADAME MAZARIN CHEZ SAINT-EVRE- MONT, vaudeville en un acte, par M. *Henri Simon*. (30 *août*.)

La scène est à Londres, où Saint-Evre- mont est exilé. Il a auprès de lui un jeune omme entreprenant, nommé Erard, et

cet Erard est passionnément amoureux d'une très-jolie personne appelée Sophie que la duchesse de Mazarin a élevée ; mais cette duchesse a des vues très-opposées à celle d'Erard. Comme elle a éprouvé des persécutions de la part de son mari, elle s'est vue forcée d'emprunter de l'argent à un vieil usurier hollandais nommée Brocand. Ce Brocand est un vrai fripon qui, pour gagner de l'argent, a fait une contre-façon des œuvres de Saint-Evremont. Il a entre les mains un bon de vingt mille francs, signé de la duchesse, et dont on craint qu'il ne fasse un mauvais usage. Erard se charge de le lui enlever. Il prend trois de ses amis, se déguise avec eux en exempt, effraie l'usurier hollandais, et parvient à lui retirer non-seulement l'effet de vingt mille francs, mais la moitié des gains illicites qu'il a faits, en contrefaisant les Œuvres de Saint-Evremont. Cette expédition rompt tous les projets de Brocand sur Sophie ; et la duchesse consent qu'elle accorde sa main au conquérant Erard.

Cette pièce, froide, ennuieuse, est mal écrite ; les couplets sont tous mauvais, rien ne les distingue de la prose la plus commune ; en un mot, elle méritait sa chûte. Il fallait, en mettant en scène des personnages aussi celèbres que Saint-Evremont et la duchesse de Mazarin, leur donner un style plus digne d'eux.

LE RIVAL PAR AMITIÉ, vaudeville en un acte, par MM. *Favart* fils et *Dumolard*. (6 *septembre*.)

(Chez *Martinet*, libraire.)

Dans toute république bien constituée, on ne laisse point le vol impuni. *Le Rival par amitié* est un vol commis ouvertement dans la république des lettres, et qu'il faut dénoncer. Cette petite pièce est toute entière de Pannard; c'est une copie de *la Comédie sans homme*, ou *l'Infidélité punie*, jouée en 1732. Les auteurs n'ont pas même pris la peine de déguiser les noms; leurs personnages s'appellent comme dans Pannard, Julie, Clitandre, Eraste, etc.; le plan, la marche, les situations, les détails, le dénouement sont les mêmes; on a reconnu jusqu'à des scènes entières prises à Pannard.

Il nous suffirait de transcrire l'analyse de *la Comédie sans homme*, qui se trouve dans le Dictionnaire dramatique, pour donner celle du vaudeville nouveau. Les changemens sont si peu de chose, qu'ils ne méritent pas d'être indiqués. Il est fâcheux que l'un des auteurs de ce plagiat porte le nom de Favart.

LES FEMMES RIVAUX, arlequinade en un acte, par MM. *Dartois* et *Theaulon*. (19 *septembre*.)

(Chez *Fages*, libraire.)

Cette nouveauté, qui figura il y a quel-

ques années au théâtre des Jeunes Artistes, nous offre encore des femmes déguisées en hommes. Le vaudeville est fort pour de tels sujets ; et la pièce dont nous avons à faire l'analyse, est si connue, le public l'a vue de si mauvais œil, que nous nous bornerons à dire qu'elle a été sifflée, et qu'elle le méritait.

EST-IL-MORT ? N'EST-IL PAS MORT ? ou CASSANDRE PERDU, vaudeville en un acte par M. *R**** (25 *septembre.*)

La mort d'un aéronaute fort connu, annoncée par plusieurs journaux, révoquée en doute par d'autres, son oraison funèbre faite par la *Gazette de Santé*, qui donnait des détails sur la manière dont avait dû mourrir le voyageur aérien, qui n'avait cessé de se bien porter ; tous ces faits ont paru assez piquans à un auteur pour lui inspirer de transporter ce sujet sur la scène. Il suppose que tous les journaux annoncent la nouvelle de la mort de M. Cassandre. Sa veuve pleure devant le monde et se réjouit incognito. Gilles se propose d'épouser la jeune veuve, qui alternativement reçoit la nouvelle de la mort et de la résurrection de son époux. Cassandre enfin arrive et vient tromper les espérance de sa veuve et celles de ses héritiers.

Quelques couplets qui visent à la malice et qui sont loin de remplir cette intention ; des lieux communs, une seule

scène passable pillée dans la comédie intitulée *l'Original*; voilà à peu près tout ce qu'on peut dire de ce mauvais ouvrage, qui a justement été sifflé.

LANTARA, OU LE PEINTRE AU CABARET, vaudeville en un acte, par MM. *Barré*, *Picard*, *Radet* et *Desfontaines*.

(2 *octobre*.)

(Chez *Fages*, libraire.)

Lantara, peintre célèbre, est père d'une jeune et jolie fille: Il a découvert qu'elle est aimée du fils de M. Jacob, marchand de tableaux. Ce M. Jacob fait d'excellentes affaires avec Lantara, qui lui donne presque pour rien ses ouvrages. Lantara invite le marchand à déjeûner avec lui au cabaret. Son intention est de lui proposer le mariage des deux jeunes-gens. Le marchand vient au rendez-vous, mais il n'y reste pas, parce qu'il a promis à d'autres amis de déjeûner avec eux; il ne consent pas non plus à l'union de son fils avec la fille de Lantara; il croirait se mésallier. Lantara est fort mécontent, et néanmoins se décide à déjeûner seul; mais bientôt l'homme qui lui sert de modèle vient, et ils déjeûnent ensemble. Il faut ensuite payer la dépense. Lantara n'a point d'argent. Laubergiste n'entend pas raison. Lantara, pour s'acquitter, fait un dessin qu'il envoye à M. Jacob par l'aubergiste. Il lui recommande d'en demander un louis. L'aubergiste exécute la com-

mission ; mais Jacob , n'en veut donner que 12 fr. Lantara en colère , déchire le dessin. Mais il faut payer ; il demande du papier. Sa fille et le fils de Jacob viennent le solliciter de ne pas s'opposer à leur union. La situation des deux amans lui paraît intéressante ; il les invite à ne pas changer et les dessine. Il envoie ensuite son dessin à Jacob , en lui en demandant deux louis. Jacob revient avec ses amis, avec lesquels il déjeûne. Tous sont enchantés du croquis. Jacob cependant marchande encore ; mais ses amis font monter le croquis jusqu'à 150 fr. Lantara déclare qu'il l'a vendu à Jacob pour 48 fr. et qu'il ne le donnerait pas à d'autres pour cent écus. Le marchand consent à l'union des jeunes amans , et Lantara s'engage à donner à sa fille 20,000 fr. en tableaux à faire.

Ce vaudeville a réussi. On a justement applaudi plusieurs situations et beaucoup de jolis couplets. Nous citerons les deux suivans , chantés par M Joly , qui a fait preuve de talent dans le rôle de Lantara :

Ah ! que de chagrins dans la vie !
Combien de tribulations !
Dans mon art , en butte à l'envie ,
Trompé dans mes affections !
Vieus m'arracher à la misantropie ,
Jus précieux , beaume divin ;
Oui , c'est par toi , par toi seul que joublie
Les torts affreux du genre humain.

A jeûn , je suis trop philosophe ,
Le monde me fait peine à voir ;

Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux, tout se peint en noir.
Mais quand j'ai bu, tout change de figure;
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
Et j'aime tout le genre humain.

LAVATER, vaudeville en un acte, par *Maurice S****. (*17 octobre.*)

(Chez *Pages*, libraire.)

Un ancien militaire croit se connaître en pysionnomie, parce qu'il est ami de Lavater. Il se propose de donner pour époux à sa nièce un jeune homme qu'il juge, d'après sa physionnomie, être doué de toutes les qualités. Il l'amène néanmoins chez Lavater, pour être plus certain de ses propres observations, d'après celles qu'y ajoutera son ami. Lavater, bien différent du vieux militaire, juge que le jeune homme est un séducteur; mais il ne se doute pas que ce séducteur a enlevé une jeune orpheline, à laquelle Lavater servait de père. Cette jeune fille abandonnée est revenue la veille chez Lavater, qui ne la reconnaît pas. Le séducteur se repent; l'orpheline pardonne; et les deux jeunes gens se marient. Tel est le fonds de cette pièce, qui n'a point eu de succès.

L'Intrigue Impromptu, ou Il n'y a plus d'Enfans, vaudeville en un acte, par MM. *Gersain et Dieu-la-Foi.* (*4 novembre.*)

(Chez *Fages*, libraire.)

M. Dorville est sur le point de marier sa fille Isaure à Melval, qu'elle aime; mais d'Hermilly, vieux général, ami de Dorville, s'avise tout-à-coup de devenir amoureux de la jeune personne, et prétend l'épouser malgré elle, malgré son père, malgré tout le monde. Les deux amis se brouillent; Dorville va quitter la maison de d'Hermilly; mais Jules, neveu de ce dernier, jeune homme de 15 ans, plein d'esprit et de finesse, s'oppose au départ de son gouverneur, et se charge de tout arranger pour qu'Isaure n'épouse point le vieux général. Jules feint donc d'aimer Isaure; mais comme il n'a aucune idée de l'amour, Mad. Bertrand, vieille femme de charge, devient son institutrice. Il faut encore que Jules connaisse la manière dont on s'y prend pour faire une tendre déclaration; il appelle Zurich, vieil intendant du château, et lui ordonne de faire une déclaration d'amour à Mad. Bertrand. Celle-ci est enchantée de l'aventure. Jules, assez instruit par ce qu'il voit, se ménage une entrevue avec Isaure, et lui parle en amant passionné et heureux. D'Hermilly, qui le surprend, devient furieux; il fait grand tapage, et envoie son neveu aux arrêts; mais Jules s'esquive bientôt : il est repris. Il déclare alors positivement à son oncle que toutes

les mesures de rigueur que l'on emploierait pour le séparer d'Isaure seraient inutiles, parce qu'il a contracté avec elle une secrète union. Le général s'emporte de nouveau ; mais une bourse qu'il voit glisser furtivement à Zurich, lui donne des soupçons ; il devine enfin qu'il est joué, et reconnaît qu'on a voulu l'empêcher de faire une sottise. Rendu à la raison, il donne à Jules une lieutenance, une terre à Dorville, cent mille francs de dot à Isaure, et une compagnie à Melval.

L'esprit et la gaîté pétillent dans ce vaudeville, qui offre des scènes agréables et les couplets piquans. Nous en citerons un de ceux qui terminent la pièce.

Air *du vaud. de Colalto.*

Vivent les enfans !
Mais, grace
A l'esprit, à l'audace,
Tout prouve en ce tems
Que les petits sont bientôt grands.
Voyez dans nos rangs,
Sortant des bancs
De leur collège,
Cent mille écoliers
Marcher contre de vieux guerriers.
Ils sont triomphans,
Et l'ennemi levant le siége,
Crie, à travers champs :
En France il n'est donc plus d'enfans ?

BENOÎT, OU LE PAUVRE DE NOTRE-DAME, vaudeville en 3 actes, par MM. *Joseph Pain* et *D****. (23 *novembre.*)

Si l'intrigue de cet ouvrage donne matière à la critique, l'excès de simplicité n'en sera pas la cause ; nous n'en connaissons point qui soit plus compliqué. Les auteurs ont empillé tout à-la-fois dans le même cadre un donneur d'eau-bénite que l'on croit pauvre et qui est riche ; un jeune avocat que des gens puissans veulent punir d'avoir gagné contre eux une bonne cause ; des agens de la police, qui recherchent M. de Latude, échappé de la Bastille ; un duel, deux mariages ; un débiteur poursuivi par ses créanciers, un commissaire, des écosseuses de pois, etc.

Cet ouvrage, si péniblement conçu, si embrouillé, si décousu, n'est qu'une accumulation d'événemens romanesques, de bizarreries et d'invraisemblance. L'esprit semé dans quelques scènes et de jolis détails, n'ont pu compenser tant de défauts, et la représentation a souvent été troublée par le bruit des sifflets.

DÉBUTS.

Mad. *Derville* a débuté, le 19 février, dans *Haine aux Femmes* et dans *le Prix*. Cette actrice, vivement applaudie, a une physionnomie piquante, des yeux vifs, une prononciation nette, une diction pure,

qui font honneur à l'école d'où elle sort ; son jeu annonce de l'intelligence et de l'esprit, et le Vaudeville a fait en elle une excellente acquisition.

—Le 9 novembre, Mlle. *Duval* a débuté par le rôle de *Nancy*, dans *le Moulin de Sans-Souci* Elle avait été annoncée comme n'ayant jamais paru sur aucun théâtre ; on n'a pu en douter en la voyant. Aussi, malgré l'indulgence que cet avis semblait réclamer, le public a-t-il froidement accueilli la débutante.

MÉLANGES.

Quelques-unes des représentations de *Lantara* ont donné lieu à plusieurs paris dans le parterre. On sait que ce peintre trace sur le dos de son modèle un portrait qu'on lui demande : pour tout autre acteur, l'esquisse serait préparée ; mais Joly, qui n'est pas moins connu comme dessinateur que comme acteur, s'éloigne de la route ordinaire : c'est de sa propre main qu'il crayonne le portrait sur les épaules d'Hypolite. De-là, des gageures, qui se terminent à l'avantage de ceux qui croient au talent de M. Joly.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Administration.

MM.

Brunet, rue de Rochechouart.
César, passage des Petits-Pères, n° 5.
Crétu, rue Favart, n°. 12.
Mlle. Montansier, rue d'Arcole.
Derville, fondé de pouvoirs de Mlle. Montansier.
Lasoselière, secrétaire, rue du Four.
Serrot, caissier.
Amphoux, souffleur, rue de Rohan.

Acteurs.

MM.

Brunet, rue de Rochechouart.
Tiercelin, idem, n°. 55.
Dubois, rue de Cléry, n°. 3.
Bosquier-Gavaudan, rue Lepelletier, n°. 23.
Aubertin, boulevard Montmartre, n°. 1.
Cazot, rue Montmartre.
Duval, rue des Colonnes, n°. 2.
Pothier, rue du Hazard.
Lefèvre, rue St.-Denis, n°. 342.
Bloudin, rue Saint-Martin, n°. 27.
Liez, rue Poissonnière.
Hugot, rue de Malte, n°. 17.
Odry, faubourg St.-Martin, n°. 58.
Vernet, rue Caumartin, n°. 37.
Fleury.

ACTRICES.

Mesdames

Leroux-Barroyer, rue des Martyrs.
Cuisot, rue Feydeau.
Drouville, rue St.-Marc, n°. 21.
Flomire, rue Meslée, n°. 41.
Duval, rue des Colonnes, n°. 2.
Vautrin, rue Montmartre, n°. 165.
Allégonde, rue des Ménestriers.
Flore Corvée, rue Saint-Denis.
Joséphine Brière, rue de la Lune, n°. 20.
Hugot, rue de Malte, n°. 17.

Pour les rôles d'enfans.

Mathieu. Virginie.

Chœurs.

Mm.	Mesd.
Decquet.	Dauville.
Boulanger.	Viginie.
Lesaint.	Alexandrine.
Langlois.	Gienon.
Lelièvre.	Eufrosine.
Debièvre.	Gilbert.
Neuville.	Métoyer.

préférence de sa nièce, il se propose de lui donner une leçon. Une circonstance imprévue vient fort à propos seconder son projet, car Mad. d'Héricourt apprend tout-à-coup qu'un événement fâcheux lui a enlevé sa fortune; l'oncle Guillaume, qu'elle ne reconnaît pas, lui raconte qu'il a subi le même sort, qu'il avait alors deux neveux; l'un, qu'il avait comblé de ses faveurs, l'autre, qu'il avait mal traité; et c'est ce dernier seul qui est venu à son secours, quand le premier n'a témoigné que de l'ingratitude; Mad. d'Héricourt entend la leçon, l'oncle se fait connaître et répare tout.

Cette intrigue n'a rien de neuf, aussi le succès n'a-t-il pas été des plus complets, et cet ouvrage, après quelques représentations, est resté dans l'oubli.

MONSIEUR LAGOBE, ou UN TOUR DE CARNAVAL, vaudeville en un acte, par M. *Désaugiers*. (9 *février*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

M. Lagobe est un simple et paisible habitant d'Avalon, qui vient à Paris pour voir le bœuf gras, et qui, apercevant un mannequin devant la boutique de M. Baba, costumier, prend ce mannequin pour la fille du marchand, et en devient amoureux; mais le bœuf gras s'avance, M. Lagobe court au-devant; son vêtement rouge attire l'attention de l'animal, qui, d'un coup de corne, lui arrache le pan de son habit. Il revient consterné; on le berne, il veut se fâcher, mais

qui l'invite à un bon dîner ; il accepte et l'appaise.

Beaucoup de gaîté, de jeux de mots, de lazzis, de calembourgs et des couplets assez bien tournés, ont fait le succès de cet ouvrage, qu'une faible intrigue ne pouvait seule soutenir.

JOCRISSE AUX ENFERS, vaudeville en un acte, par MM. *Francis* et *Désangiers*. (15 *mars*.)

(Chez Mad. *Cavanagh*, libraire.)

Au lever du rideau, on voit filer les Parques, entourées des furies et de tout le cortège infernal ; Rhadamante, Eaque et Minos, jugent les morts qu'amène Caron. Un huissier inhumain, un laquais devenu banquier et banqueroutier, un journaliste vénal, sont traduits au tribunal, et livrés aux griffes de Mégère, aux gueules de Cerbère et aux feux du tonnerre. C'est le tour du pauvre Jocrisse. Peureux de son vivant, Jocrisse, *depuis qu'il est mort, a peur de son ombre*. Faites-vous une idée de l'effroi qu'il éprouve en voyant les démons, les torches et les serpens. On lui reproche d'avoir, par imprudence, empoisonné un médecin..... Tous les diables s'écrient :

Trancher les jours d'un médecin,
N'est-ce pas nous couper les vivres ?

Aussi Jocrisse est-il à l'instant, et sans appel, condamné à être précipité dans la fatale chaudière. Jocrisse qui ne se croit

bon ni à rôtir, ni à bouillir, et qui craint de se voir *flambé*, *a une peur de tous les diables*.... Heureusement, le Diable couleur de rose, Colifichet, ambassadeur de Proserpine, vient protéger la victime, et change la chaudière en un char brillant. Tout l'enfer se révolte; Caron jette sa rame, les Parques leur fuseau, leurs quenouilles et leurs ciseaux; les furies leurs serpens et leurs poignards, les juges leur livre du destin, et les diables leurs torches.

Colifichet est maître du champ de bataille; mais Pluton qui était absent, revient dans ses états et jette *feu et flamme*. Il ordonne qu'on s'empare de Jocrisse: on se jette sur lui, et on lui fait éprouver tous les tourmens de l'enfer.... Proserpine paraît: elle prend Jocrisse sous sa protection, et Pluton, en mari bénin, est obligé de céder.

Cette folie a réussi. On y trouve quelques jolis couplets et des détails assez plaisans; mais on désirerait que Jocrisse fût plus en action, et qu'il ne dût sa délivrance qu'à sa naïveté et à la gaîté de ses balourdises.

CADET ROUSSEL HECTOR, imitation burlesque de la tragédie d'Hector, par MM. *Merle* et *D.**** (6 *avril.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Cadet Roussel est directeur d'une troupe de comédiens en rivalité avec celle de Vantadour; celui-ci redemande une de ses actrices que fanfan Roussel a enlevée;

on reconduit la belle à l'insu du ravisseur ; mais des pommes cuites jetées au nez de Cadet, deviennent des pommes de discorde : on combat à coup de poings ; Rousset d'abord vainqueur est ensuite vaincu, on l'attache à la vache d'une diligence qui part de Troye à Paris. On le croit perdu, sa femme se lamante, mais il reparaît.... dans le trou du souffleur, et fait le récit de ses aventures au chef d'orchestre.

Cette pièce a été entendue avec plaisir, et plusieurs couplets ont été redemandés : Brunet a fait rire aux éclats ; en un mot, le succès a couronné l'attente des auteurs.

QUELLE MAUVAISE TÊTE, ou SAINT-FOIX BRACONNIER, vaudeville en un acte, par M. *Martinville.* (24 *avril.*)

(Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal.)

L'auteur de l'*Oracle*, des *Essais sur Paris*, etc, fut plusieurs fois mis en scène ; sa tête bretonne et son humeur querelleuse, forment un caractère essentiellement dramatique. On suppose ici que ses dettes et ses étourderies l'ont brouillé avec son oncle, M de Mont-Léon, qui a défendu de le laisser entrer dans son château, et ne veut plus lui donner sa cousine Sophie en mariage ; Saint-Foix imagine de se travestir en braconnier, et de venir chasser dans le parc de son oncle. Il est arrêté par Manque-Tout, garde-chasse, et conduit dans le château : c'est tout ce qu'il voulait. Il s'explique, se raccommode avec

son oncle, se bat avec son ami St.-Firmin, qu'il croit son rival, reconnaît son erreur, et épouse Sophie.

On trouve de jolis couplets dans cette pièce, dont le succès n'a pas été très-heureux. Nous citerons les deux couplets suivans :

Air : *du Défi.*

Modèle d'une amitié pure,
Ses devoirs sont des lois pour nous ;
Jamais la main de la nature
Ne sera des nœuds aussi doux.
Si nos deux ames en sont fières,
Cet orgueil leur est bien permis :
C'est le hasard qui fait les frères,
Le sentiment fait les amis. (*bis.*)

Air : *de la Ronde de la Meunière.*

L'hymen est un propriétaire
De ses droits jaloux à l'excès ;
Pour les défendre il a beau faire,
Le maraudeur est aux aguets.
Malgré les soins les plus sévères
Qu'il prend pour garder son gibier,
L'hymen voit souvent sur ses terres
L'amour chasser en braconnier.

Le caporal Schlag, ou la Ferme de Mulendorf, vaudeville en un acte, par M. *Sewrin.* (11 *mai.*)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Le *caporal Schlag* est une triste caricature. Logé dans un village de la Bavière,

à épouser une jeune fermière, Lisbeth, qui, pour se moquer de lui, promet de l'épouser lorsque les Autrichiens seront à Paris. Schlag et les trois miliciens qu'il commande, ne doutent pas qu'ils ne soient bientôt maîtres de la France; mais Victor, officier français (amant de Lisbeth) vient troubler ce beau rêve en annonçant la victoire de Ratisbonne. Les miliciens fuient... pour chercher du renfort, et Schlag, qui s'était déguisé pour se sauver, est ramené; mais on lui fait grace, et Victor épouse Lisbeth.

Il y a dans cet impromptu un déluge de calembourgs et de jeux de mots, mais rien de neuf, rien de comique dans l'intrigue, pas même dans le dialogue. Voici cependant un couplet qui a été redemandé :

Air : *du vaudeville de Fanchon.*

Dans l'ombre, sur sa route,
L'ennemi n'y voit goûte,
Nous avons l'œil plus fin;
Et lorsque de son voile
La nuit vient nous couvrir enfin,
Nous avons une *étoile*
Qui nous guide en chemin.

MALHERBE, vaudeville en un acte, par M. *G. Duval.* (27 *mai.*)
(Chez Mlle. *Lecouvreur*, libraire.)

Malherbe a fait venir de Normandie une nièce, qu'il veut marier; de nombreux partis se présentent pour l'épouser; Sarrasin surtout et Colbelet, ambitionnant

l'honneur d'une si belle alliance ; mais, Malherbe chasse Collelet, et traite assez mal Sarrasin. Outre ces deux amans, Juliette compte encore au nombre des prétendans à sa main un Normand appelé Manautville, que son père veut lui faire épouser, et que Malherbe éconduit encore. Une Ode à Louis XIII lui vaut une gratification considérable. D'une autre part, Désiveteaux institue Sarrasin son légataire universel. Ces événemens déridant le front du poëte, et il consent au mariage de Juliette avec Sarrasin.

L'auteur de cette pièce, qui n'a eu qu'un succès médiocre, a commis quelques anachronismes en faisant habiller l'abbé Désiveteaux en militaire, et réciter par Malherbe des fables de Lafontaine. Il y a cependant de l'esprit et de jolis couplets dans ce petit ouvrage.

Malherbe se plaint de la multiplicité des auteurs.

Air : *si Dorilas, etc.*

Les entreprises indiscrètes
De tous les bâtards d'Apollon,
Feront bientôt aux vrais poètes
Déserter le sacré vallon.
De tous les fléaux c'est le père,
Que ce débordement d'auteurs ;
Si chacun se mêle d'écrire,
Où trouvera-t-on des lecteurs ?

L'Ecu de six francs, vaudeville en un acte, par M. *Sewrin.* (*7 juillet.*)

Eloi, menuisier du village, aime Aga-

che, fille de Dumarais, fermier ; mais il ne possède que ses rabots, et ne peut l'épouser à moins d'un miracle, que l'amour opère en lui inspirant le désir d'acheter pour six francs le portrait de son bienfaiteur, que la mort lui a enlevé, et il trouve dans le cadre une forte somme qui lui donne les moyens de s'établir. Ce sujet est le même que *le Portrait de Famille* à l'Odéon ; et M. Sewrin, dans *Habits vieux Galons*, nous a déjà offert la même intrigue.... Est-il donc si pauvre en idées qu'il ne puisse que se répéter? Son Ecu de six livres était de si mauvaise matière et si mal frappé, que le public l'a prohibé le jour même de son émission.

LE PETIT CANDIDE, OU L'INGÉNU, vaud. en un acte, par M. *Sewrin*.

(12 *juin*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

Un jeune adolescent nommé Bernard, fils d'un homme pauvre, vient à Paris chez un oncle fort riche, espérant faire fortune auprès de lui. Avant de quitter son pays, son père lui a recommandé de toujours dire la vérité ; mais en disant à sa tante qu'elle a 56 ans, il s'attire sa haine. Cependant, comme elle l'a pris pour sécrétaire, et qu'elle l'a chargé d'écrire au notaire pour lui demander le contrat de mariage de sa nièce avec un jeune homme qu'elle protège, Candide croit que c'est de

son hymen qu'il est question, et il écrit la lettre en conséquence. Ce quiproquo amène le mariage de Candide avec sa cousine, qu'il aimait depuis long-tems, et qui se trouve chez ses parens parce qu'elle n'est pas plus riche que Candide.

Cet ouvrage, tiré d'un petit roman de M. *Lantier*, a obtenu du succès. On y trouve de jolis couplets : nous ne citerons que le suivant, chanté par l'ingénu, qui a pris la suivante pour sa tante.

Air : *d'Alcibiade.*

On distingue dans mon pays,
Une dame d'une servante ;
Mais on peut confondre à Paris
Et la maîtresse et la suivante.
L'œil s'y trompe, il faut prudement,
Pour les connaître, les entendre ;
Encor, m'a-t-on dit que souvent
On pouvait très-bien s'y méprendre.

UN TOUR DE COLALTO, vaudeville en un acte, par M. *Moreau*. (15 *juillet*.)

(Chez Mad. *Cavanagh*, libraire.)

Une anecdote attribuée à Colalto, acteur de la Comédie italienne, a donné idée de cette pièce.

Colalto sollicite depuis long-tems son admission au théâtre ; dans ses momens loisirs, il a fait une comédie, *Les trois neveux Vénitiens*, qu'il veut dédier à d'Alfieri, son compatriote, dans l'es-

de d'obtenir de l'argent dont il a grand besoin. Il se présente; mais, le Suisse, l'intendant et le valet-de-chambre de ce seigneur, mettent à contribution le pauvre auteur, qui est obligé de promettre à chacun d'eux le tiers de la somme qu'il devra; à ce prix seul, il obtient audience. Voulant se venger de ses pirates, Colalto prie le duc de lui faire donner 150 coups de bâton, afin de payer en même monnaie le Suisse, l'intendant et le valet-de-chambre. Témoins de cette scène, les trois fripons restent confus; cependant on leur pardonne; le duc dote la fille de Colalto, et la jeune personne épouse Lélio, fils de l'intendant, qui a obtenu un ordre de début pour Colalto.

De la gaîté dans le dialogue, de l'esprit dans les couplets, ont assuré le succès de ce joli vaudeville.

Mad. Colalto chante le couplet suivant, au Comédien et au Intendant :

Air : *de l'Avare et son Ami.*

Au même but chacun aspire,
Mais par des moyens différens;
L'un s'occupe à nous faire rire,
Et l'autre rit à nos dépends.
A l'intérêt quand l'un s'attache,
Pour la gloire l'autre prend feu,
L'un parvient en montrant son jeu
Pour parvenir l'autre le cache.

COLALTO, *au duc.*

Air nouveau.

En amour, comme en amitié,
Toujours un tiers nous embarrasse;

Le secret double de moitié
Le prix d'une faveur et le prix d'une grace.
Nos plaisirs ne sont qu'imparfaits,
Quand trop d'éclat les environne ;
Dans ses projets l'amour n'admet personne
Ni l'amitié dans ses bienfaits.

COLALTO, *à sa femme.*

Air : *C'est à mon maître.*

Ne dédaignons pas les querelles ;
C'est un aiguillon pour l'amour :
Le bonheur obscurci par elles,
Est bien plus vif à son retour.
De la nature les lois sages,
Nous offrent le même conseil :
Elle ne créa les nuages
Que pour embellir le soleil.

LE DÉPART POUR SAINT-MALO, OU LA SUITE DES TROIS ETAGES, vaudeville en un acte, par M. *Désaugiers.*
(25 *juillet.*)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

On a vu, dans *les Trois Etages*, que M. Dumolet a manqué son mariage avec Rosette, fille de M. Carré. La demoiselle épouse Charles, et on célèbre leur noce. Pendant ce tems, Dumolet est au spectacle, où il assite à la première représentation d'un mélodrame intitulé *Crésus*, qu'il a acheté cent écus à M. Pathos ; le mélodrame est sifflé et Dumolet battu par les cabaleurs. Il rentre avec un œil poché, ses molets tout de travers, et ses habits

déchirés ; l'amour le console un moment : mademoiselle Carré lui donne un rendez-vous et lui propose de le suivre à Saint-Malo. Ce rendez-vous n'est qu'une ruse pour soustraire le nigaud. Celui-ci enlève Athos au lieu de Rosette ; un des cabaleurs le poursuit jusques dans la diligence, et l'appelle en duel ; Dumolet tire un pistolet en l'air, et tue un chat ; la confusion est générale : tout se réunit pour accabler Dumolet, qui part enfin, jurant qu'il ne reviendra plus à Paris.

Cette pièce, qui a eu un grand succès, le doit sans doute à la danse originale de Tiercelin et de Mlle. Elomire. Rien, en effet, n'est plus plaisant que cette scène, dont le jeu des acteurs fait tout le mérite. Nous allons en citer les couplets.

Rien n'était si joli qu'Adèle,
Qui, grace à Lucas,
Arrivait à grand pas,
A l'âge où l'amour dit tout bas :
Amusez-vous,
Belle aux yeux doux ;
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle ;
Amusez-vous,
Ne craignez rien,
Trémoussez-vous bien.

Un jour Lucas surprit Adèle
Au fond d'un p'tit bois
Où l'drôle, en tapinois,
Lui chanta, pour la premièr' fois :
Amusez-vous, etc.

ou lui fait accroire que Montmartre recèle dans son sein un volcan, qui ne peut tarder à faire explosion. Un feu d'artifice que l'on tire à Tivoli paraît être au naturel le signal de l'éruption. Asinard tremble; il veut fuir, emmener Nanon, et la soustraire à une *mort sûre*; le ravisseur est arrêté; on se moqua de lui, et Jérôme épouse Nanon.

Cette pièce a eu peu de succès.

MONSIEUR PAPILLON, vaudeville en un acte. (*4 octobre.*)

M. Papillon, assailli par le vent du parterre, s'est brûlé à la chandelle. Quoique Brunet représentât le Papillon, quoique la pièce fût assaisonnée de ces grosses bêtises, qui font ordinairement fortune à ce théâtre, le public s'est montré inexorable, et ce pauvre Papillon n'a eu qu'une heure d'existence.

LE MARIAGE DE CHARLES COLLÉ, OU LA TÊTE A PERRUQUE, vaudeville en un acte, par MM. *A. Gouffé*, *Brasier* et *Simonnin*. (*18 octobre.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Collé ne peut épouser sa petite voisine Sophie, parce qu'il est sans fortune. Il a pour protecteur un fermier-général, M. de Montauban, qui veut bien l'enrichir, en lui donnant la sous-ferme d'Orléans, mais

la condition qu'il viendra jouer chez lui *Tête à perruque*. Collé s'y refuse. Il a heureusement pour amis Crébillon et Gallet, qui amènent le financier chez le poète, pendant son absence, et disposent tout pour une répétition de la pièce. On persuade même à M. de Montauban de s'affubler en mannequin ; et lorsque Collé arrive, il s'adresse à ce prétendu mannequin, et lui fait une répétition. M. de Montauban ne peut s'empêcher de rire ; il se découvre, et accorde la sous-ferme à Collé, qui épouse sa chère Sophie.

Cette pièce, extrêmement légère, plaît par ses détails ; elle est remplie de jolis couplets. On a beaucoup applaudi à la malignité du suivant, chanté par Collé.

Je sais, malgré certain journal,
Admirer l'auteur de Zaïre ;
En vain, Fréron, censeur banal,
Ose tous les jours en médire ;
La gloire aux cieux porte son nom,
Ses rivaux rampent sur la terre ;
Toute la prose de Fréron
Ne vaut pas un vers de Voltaire.

ILS ARRIVENT, ou LA PAIX, vaudeville impromptu, par M. *Rougemont*.

(23 *octobre*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Germaine a trois nièces, dont les amans sont à la grande armée. L'un est chasseur, l'autre cuirassier, et le troisième grenadier.

Ils écrivent, le jour même, à leurs maîtresses, et leur annoncent leur prochaine arrivée et la signature de la paix. Dans la commune qu'habite la tante Germaine, se trouve un certain Fricoteau, vieux rôtisseur-traiteur, qui brûle pour les trois nièces à-la-fois, et qui, depuis huit ans entier, est indécis sur le choix qu'il doit faire. Nos trois militaires ne lui en laissent plus le tems, et, par leur retour inopiné, mettent un terme aux irrésolutions de Fricoteau, en épousant chacun leur maîtresse.

Le cadre de cette bluette est très-léger, mais les couplets sont tous ingénieux et bien tournés : la plupart ont eu l'honneur du *bis*. On a applaudi le suivant avec enthousiasme.

Air : *de la Sentinelle.*

D'un nouveau Mars les rapides succès,
D'un sort heureux devient le doux présage ;
Rois impuissans, que peuvent vos projets ?
Contre César suffit-il de courage ?
Il sait, au milieu des combats,
Opposer à votre furie
Et l'amour de tous ses soldats,
Et la vaillance de son bas,
Et son *étoile* et son génie.

MISÈRE ET GAÎTÉ, vaudeville en un acte, par M. *Simonnin*. (31 *octobre*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

Tranchet, le héros de cette pièce, est doué d'un naturel heureux. Qu'est-ce que

la pauvreté, dit-il ? c'est une *misère*. Au sein de l'indigence, sa gaîté ne l'abandonne point, et cependant il n'a pas trop sujet de rire. Il doit trois termes, et a fait en outre un billet de 100 francs qu'il ne peut acquitter. On a obtenu contre lui une prise de corps, et on vient pour l'arrêter. Heureusement Félicité, sa fille, a pour amant M. Topaze, compagnon bijoutier, que le papa avait éconduit; il vient au secours du savetier. Ce jeune homme a entre les mains un titre contre l'huissier chargé de poursuivre Tranchet; mais ce titre est d'une date ancienne, et le fripon refuse de payer ce qu'il doit depuis quinze ans à une femme de province, parente de Topaze. Celui-ci imagine de présenter Tranchet sous le nom et sous les habits de cette parente. En effet, Tranchet joue le rôle de la créancière; l'huissier s'intimide, et la transaction a lieu. En reconnaissance de ce service, Tranchet unit sa fille à Topaze.

Cette pièce ne remplit que la moitié de son titre; c'est une *misère* sans *gaîté*. Cependant, grace à Tiercelin, qui joue le rôle du savetier, cette mauvaise farce a eu quelques représentations.

LA FERME ET LE CHATEAU, vaudeville en un acte, par M. *Sewrin*.

(14 *novembre*.)

(Chez Mad. *Masson*, libraire.)

M. Gervais a fait fortune à Paris, et a

acheté un château dans le même village où son frère aîné, Claude Gervais, possède une ferme. Gervais n'est point égoïste ; il aime sa famille, et veut lui faire du bien. Il lui propose d'emmener à Paris, et d'adopter son neveu Anet. Claude et son fils consentent d'abord à cet arrangement. On habille richement le petit paysan ; mais lorsqu'il s'agit de partir, il ne peut se résoudre à quitter sa petite Fanchette, dont il est aimé, ni Claude à se séparer de son fils. L'oncle renonce à son projet, marie son neveu à Fanchette, et dote ses nièces.

Quoique cet ouvrage offre un contraste singulier avec les autres productions représentées à ce théâtre, il a eu du succès ; l'intrigue en est extrêmement simple, mais les détails sont d'une gaîté naturelle, toujours préférable aux charges et aux caricatures.

Voici le dernier couplet chanté par Anet dans le vaudeville :

Il n'est plus ce tems où l' château
Craignait l' voisinage d' la ferme ;
C' ti-là qui protège la ferme,
Protège d' même le château.
Grace à lui, maintenant la ferme
Est en paix avec le château ;
Le château fait vivre la ferme,
La ferme nourrit le château.

DÉBUTS.

M. *Pothier* a débuté, le 8 mai, dans *Maitre André et Poinsinet*. Cet acteur a un excellent masque pour les caricatures, et beaucoup de connaissance de la scène. Il a créé d une manière très-originale le rôle de *Longuevue*, dans *M. Asinard*. C'est une bonne acquisition pour ce théâtre.

Mlle. *Duval* a débuté, le 3 juin, par le rôle de *Célestine* dans *le Bouffe et le Tailleur*. Cette jeune actrice, qui a fait ses essais au Théâtre de l'Opéra-Comique, a été vivement applaudie aux Variétés, et chacun est convenu avec justice, que depuis Caroline, on n'avait pas entendu à ce Théâtre des accens plus mélodieux.

— Mlle. *Caroline* a débuté, le 23 septembre, dans le même rôle. Cette jeune personne a reçu un accueil favorable. Elle chante agréablement, touche fort bien du piano; de plus elle est jolie; en faut-il davantage pour captiver le parterre?

THÉATRE DE LAMBIGU-COMIQUE.

Administration.

MM.

Corsse, directeur, rue de Bondi, n°. 10.
Delaporte, régisseur, rue de Carême-Prenant, n°. 10.
Varez, secrétaire-souffleur, vieille rue du Temple, n°. 113.

Acteurs.

MM.

Baffile, boulevard St.-Martin, n°. 8.
Dumont, rue des Fossés-du-Temple, n°. 36.
Martin, rue Notre-Dame-Nazareth, n°. 10.
Delaporte, rue de Carême-Prenant, n°. 10.
Defresne, rue des Marais, n°. 2.
Joigny, rue du faub. du Temple, n°. 28.
Melcourt, rue de Poitou, n°. 27.
Stokleit, rue d'Angoulême, n°. 13.
St.-Clair, rue St.-Antoine.
Millot, rue du faub. St.-Martin, n°. 33.
Grévin, rue Xaintonge, n°. 20.
Lefèvre, rue d'Angoulême, n°. 20.
Douvry, rue St.-Martin, en face le marché.
Frenoy, rue de Crussol, n°. 6.
Prudent, rue du Petit-Carreau.
Barthélemy, faub. St.-Denis, n°. 133.

Actrices.

Mesdames

Lesvesque, rue des Marais, n°. 20.
Tiery, rue de Vendôme.

Lagrenois, rue du faub. du Temple, n°. 8.
Leroy, faub. St.-Denis, n°. 53.
Depas, rue de Bondi, n°. 18.
Adèle Dupuis, boulev. St.-Martin, n°. 9.
Martin, rue d'Angoulême, n°. 17.

Pour les rôles d'enfans.

Adélaïde Millot, rue du faubourg Saint-Martin, n°. 33.
Céleste, rue de Vendôme, n°. 10.
Héloïse Corroy, au théâtre.

Chef d'orchestre.

M. Quaisain, rue des Fossés-du-Temple, n°. 68.

Maître des ballets.

M. Millot, rue du faub. St.-Martin, n°. 33.

Répétiteur.

M. Thourin, rue de Bondi, n°. 10.

(Les directeurs des départemens peuvent s'adresser à lui pour se procurer les partitions de tous les mélodrames qui composent le répertoire de l'Ambigu-Comique.)

THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

LES ENFANS DU BUCHERON, mélodrame en 3 actes, par MM. *Caignez* et *Lemaire*. (24 *janvier*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

Théobad, prince souverain, et son épouse Odalinde, avaient un fils et une fille qu'ils chérissaient tendrement; mais leur neveu, Lorédin, conçut le dessein de s'emparer de leurs états; et pendant l'absence d'Odalinde, il assassina son oncle dans une forêt, et ordonna la mort des deux enfans qui étaient alors en bas-âge: l'un deux fut sauvé par sa gouvernante, qui le confia à la femme d'un Bûcheron. Cette femme, en traversant la forêt où s'exécutait les forfaits de Lorédin, fut tellement saisie d'horreur, qu'elle laissa tomber dans un ravin où il mourut, l'enfant qu'elle portait dans ses bras, et celui du prince le remplaça.

L'enfant du Bûcheron et celui de Théobad qu'on trouva morts dans la forêt, firent croire à Lorédin que ses ordres avaient été exécutés, et il jouissait depuis huit ans des biens de son oncle, lorsqu'il trouve sous ses pas un billet d'Odalinde, qui, effrayée des forfaits de son neveu, s'était retirée chez ses parens. Ce papier adressé au comte de Vordac, annonçait qu'Odalinde avait la certitude qu'un de ses enfans existait encore; que la femme mourante

d'un Bûcheron avait révélé une partie de ce secret à son frère, et que le reste était renfermé dans une boîte, que la défunte avait laissée à son mari, mais qu'il ne pouvait ouvrir avant une époque déterminée. La princesse, déguisée en payanne, arrive chez le Bûcheron; elle est reconnue par Evrard, neveu du confident de Lorédin. Cet homme est dévoué à la princesse: on engage Belplante à remettre la boîte mystérieuse; il refuse. A ce moment, le tyran arrive, fait arrêter le Bûcheron, les enfans, et ordonne qu'on fouille la maison pour découvrir la boîte; heureusement que c'est à Evrard que ce soin est confié. Il trouve la boîte, rallie les vassaux restés fidèles à Théobad, et les place de manière à servir Odalinde contre son persécuteur. Lorédin interroge Belplante, et il apprend que la paysanne est sa souveraine. Alors, Lorédin ordonne le trépas des deux enfans, et l'on va immoler l'héritier de Théobad, lorsque le généreux Evrard et le comte de Vordac accourent avec des forces, et délivrent la princesse et son fils de leur cruel ennemi, qui tombe mort au milieu des combattans.

Cet ouvrage intéressant et bien écrit, a obtenu un succès brillant et soutenu.

HARIADAN-BARBEROUSSE, mélodrame en 3 actes, par MM. *Corsse* et *Saint-Victor*. (11 *mars*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

Soliman donnait des lois aux Musul-

mans, et Charles-Quint gouvernait les Espagnes. Alors parut cet *Hariadan-Barberousse* qui fut l'effroi de la chrétienté, et qui, sur la Méditerranée, par son courage et la hardiesse de ses entreprises, étonna l'univers. Il était rassasié de gloire, comblé d'honneurs, et cherchait avec l'amour un instant de repos. Il avait épousé la tendre Zamira, et devait bientôt jouir des douceurs de la paternité; il est descendu sur les rives qui bordent Reggio. Mais surpris, vaincu lui-même par Alvarès, à qui Charles-Quint a confié la défence de ces contrées, il est obligé de quitter la plage, et de laisser au pouvoir du vainqueur Zamira mourante. Alvarès prend soin des jours de l'épouse infortunée de Barberousse, qui bientôt donne le jour au jeune Ramire, et meurt sans pouvoir faire connaître à Alvarès son nom et celui de son époux. Le jeune Ramire, élevé dans le palais du gouverneur, a vu Laurentine, fille d'Alvarès, destinée en mariage au seigneur Stéphano. Il l'aime et en est aimé. Stéphano réclamait les promesses d'Alvarès, et Laurentine se déclarait en faveur de Ramire, au moment même que Barberousse paraissait une seconde fois sur les plages de Reggio, et cherchait la vengeance. Laurentine a déclaré à Stéphano qu'elle ne peut l'aimer : Stéphano a juré de se venger d'elle et de Ramire. Il a vu Barberousse : il promet de lui servir de guide. La ville est conquise, Ramire combat Hariadan, mais le nombre l'emporte sur le courage; le jeune homme est vaincu.

Barberousse qui aime les braves et qui se sent maîtrisé par un doux intérêt, sauve la vie à Ramire, lui rend ses armes et lui accorde la liberté. Mais Alvarès est prisonnier : il accuse Ramire de trahison ; Laurentine défend son amant, et Barberousse a promis le secret. Cependant il cède aux prières de Ramire : il lui donne un anneau pour quitter Reggio avec Laurentine. Mais le jeune homme reconnaissant, se dévoue pour sauver Alvarès, et confie l'anneau à Stéphano, qui s'en sert pour se faire valoir près du vainqueur. Ramire est arrêté : Stéphano demande Laurentine pour prix de sa trahison, Hariadan la lui refuse. On amène le gouverneur et sa fille : Barberousse interroge Alvarès. Bientôt il est convaincu des vertus du bienfaisant gouverneur ; il retrouve son fils ; Stéphano est déclaré traître à sa patrie, et Ramire obtient la main de Laurentine.

Tel est le canevas de cet ouvrage, qui a mérité tout le succès dont il a joui.

LES DEUX COLONELS, comédie en un acte, en vers, par M. *Pilon*. (27 *avril*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

Cette pièce, jouée avec succès (en 2 actes) sur le théâtre des Jeunes-Elèves, a obtenu de nouveau les applaudissemens du parterre de l'Ambigu-Comique. L'auteur l'a remise en un acte, et l'action marche beaucoup mieux. Nous nous conten-

terons d'en rappeler le sujet en peu de mots.

Deux colonels voyagent pour réclamer une succession; l'un d'eux est une femme; l'autre, un jeune étourdi qui oublie qu'il fût amant et père. Le colonel féminin veut ramener son cousin à son devoir; l'autre, se venger des prétentions de ce colonel, qui veut lui disputer un héritage qu'il doit partager avec une cousine, mais il la croit morte; on se fâche, on se menace: on va se battre, quand tout s'explique (un peu trop précipitamment.) Jules reconnait ses torts, le cousin et la cousine se réconcilient, et l'héritage est partagé.

Le Siége du Clocher, mélodrame comique en 3 actes, par M. *Alex. Bernos.* (18 *mai.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Deux jeunes militaires, Ernest et Léopold, bien fous, bien étourdis, ont dépensé tout leur avoir et se trouvent à Merfeld, chez l'aubergiste Muller, où ils attendent le retour de Carle leur valet, qu'ils ont envoyé à Prague emprunter 1000 ducats. En attendant son retour, ils rient, chantent, et font la cour aux jeunes filles. Carle arrive, enfin, avec une bourse bien garnie: nos étourdis se disposent à partir le lendemain pour Vienne; mais afin de ne pas achever la journée sans plaisirs, ils courent à la chasse. Un chevreuil les en-

traîne sur les terres du baron de Steinheim, grand chasseur, et fier de ses droits. Il met à la poursuite des jeunes gens *une armée* de gardes-chasse : nos jeunes étourdis se sauvent ; une vieille église abandonnée se présente, ils s'y réfugient, montent au clocher et de-là entament une négociation. Les propositions sont rejettées, les pièces de canon arrivent ; on tire, ils ripostent, sonnent le tocsin, soutiennent un siége en règle et sont enfin obligés de céder au nombre ; mais Léopold a le bonheur de s'échapper avec Carle, et Ernest seul est conduit à la citadelle de Straunitz. Léopold trouve bientôt les moyens de s'introduire dans cette citadelle : aidé de Carle et d'Ulric, ils tendent des piéges au major qui y commande. Ce major est une espèce de caricature qui devient bientôt leur dupe : grand joueur, grand buveur, il joue et perd, il boit et s'enivre ; on lui prend la clef, on se sauve : mais bientôt les sentinelles apperçoivent les fuyards, le tambour bat, la trompette sonne, le major se réveille ; il n'est plus tems, ils sont partis. Tandis que ces événemens se passent, le comte de Frieberg arrive à Straunitz, apprend les folies de son fils, et, loin de solliciter son pardon, le recommande au major. A quelques lieues de là, sa voiture se brise ; la nuit est avancée ; il est obligé d'entrer dans une auberge et d'y attendre le jour. Ernest, Léopold, Carle et Ulric, échappés de Straunitz, arrivent aussi dans cette auberge, où bientôt ils sont suivis par le major à la tête de ses hussards. En-

fin, nos étourdis vont être pris, lorsqu'une circonstance particulière les sauve de ce mauvais pas et leur fait obtenir leur pardon. Le brigand Morback désole la Moravie ; il est dans l'auberge avec ses gens. Au milieu de la nuit, les brigands doivent exécuter leur projet; mais les jeunes gens, aidés du major et de ses hussards, opposent une vigoureuse résistance, délivrent le comte que Morback faisait enlever, et font mordre la poussière à plusieurs brigands.

Ce mélodrame a complètement réussi; il est gai, bien conduit, et n'offre pas ce que tous les ouvrages de son genre ont de ridicule.

LE PRINCE DE LA NÉVA, mélodrame en 5 actes, par M. *Camaille St.-Aubin.*

(20 *juin.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Léopold, qui sous le nom du capitaine Henri, s'est toujours montré brave, est salué roi par l'envoyé Herousky et par ses vasseaux. En vain, par modestie, a-t-il refusé la couronne; la patrie est menacée, les ennemis ont envahi le territoire de la Moscovie : il se dévoue et veut courir aux armes ; mais il est déjà au milieu des Moscovites et des Tartares, il est entourré. Bolzarouf, le chef des Tartares, connaît sa retraite; un paysan, bavard et sot, a trop parlé; Léopold n'a que le tems de prendre la fuite, déguisé en marchand; sa

famille devient elle-même la proie du barbare Bolzarouf : heureusement Blinfolds, ancien militaire, fait autant de bien par son zèle, que Jacqueline, son épouse et Sternetz, paysan, font de mal par leur bavardage continuel. Léopold est conduit par la nécessité dans l'auberge où se trouvent les Moscovites, guidés par un jeune général plein de mérite, nommé Saniusky. Pour échapper aux soupçons, le faux marchand propose au général de livrer Léopold. Cette proposition est faite et soutenue devant Marie son épouse, et Ladislas son fils, ce qui rend très-embarassante la position des personnages intéressés. Enfin, les efforts des gens de bien, le dévouement de Herousky et l'audace de Blinfolds, rendent la liberté à tous les détenus, réunissent tous les personnages persécutés, et font triompher Léopold.

Il y a de l'intérêt dans cet ouvrage; mais les rôles secondaires nuisent aux premiers. On a trouvé trop maladroit le caquetage du paysan Sternetz, et trop longues les réflexions de Jacqueline.

LA BÊTE DU GEVAUDAN, mélodrame en 3 actes, par M. *Pompigny*. (25 *juillet*.)

(Chez *Fages*, libraire.)

Le Gévaudan et les Cévennes avaient pour souverain Alphonse, que l'amour unit à Batilde, dont il eut un fils nommé Raoul. Depuis, l'hymen l'unit à Léontine

qui fut mère de Gaston. Cette dernière n'est plus, et Alphonse, toujours juste et toujours amoureux, fait sortir du cloître Bathilde à qui la politique avait donné cette retraite, et veut reconnaître son fils Raoul. Mais le prince souverain a pour ministre un certain Bertholat qui veut se venger, parce que son père, qui conspira jadis, fut justement condamné à mort par Alphonse. Ce Bertholat sourit aux projets de son souverain, car ils pourront servir sa vengeance; et le voilà qu'il seconde le révolté Mainfroi, qu'il séduit Gaston, qu'il fait agir la bête qu'il tira des mains d'un voyageur maroquin, pour la lancer dans le Gévaudan. C'est le jour des secondes noces d'Alphonse; Gaston est parvenu au dernier degré de la haine et de la jalousie contre son frère Raoul; Angélique de Rhodoan, l'épouse de ce dernier, est au camp d'Alphonse. Tous les personnages sont en présence. Alphonse veut que Gaston et Raoul s'embrassent comme deux frères. Gaston n'est point de cet avis, et sa haine éclate. Angélique est désolée, elle dissimule, et s'offre pour servir d'ôtage à son beau-père qui l'accepte. Toujours par l'instigation de Bertholat, Gaston pénètre dans le palais du père et force Raoul à lui rendre Angélique. Bientôt après, Bertholat veut séduire Raoul et Balthilde; mais ses mensonges sont reconnus. Il a recours à la violence: on repousse la force par la force. Gaston a levé l'étendard de la révolte, il court à la vengeance et va se perdre: Ber-

tholat triomphe ; mais Alphonse paraît : il parle au cœur de son fils. Gaston se repent. Alors Bertholat donne le signal, et ses deux frères et lui allaient frapper Alphonse, Gaston et Angélique ; mais les assassins sont désarmés, livrés à la justice. Tout rentre dans l'ordre. Alphonse épouse Bathilde, et le fils est reconnu.

L'auteur de ce mélodrame a cru devoir, pour exciter la curiosité, l'intituler *la Bête du Gévaudan*, et se servir de la bête pour ajouter à l'intérêt ; mais ce titre, cet intérêt n'ont fait qu'un mauvais ouvrage. Aussi n'a-t-il eu qu'un succès contesté.

Le Refus par Amour, comédie en un acte, en prose, par M. *P**** (5 *aout.*)
(Chez *Barba*, libraire.)

St.-Léger, neveu du procureur Donnai, est un étourdi qui court le monde et devient amoureux de Lucie, fille d'un autre procureur, Darnaud, retiré des affaires, dans un château près d'Orléans. St.-Léger et son valet s'introduisent chez la belle, trompent la surveillance de la duègne, Mad. Grognard, et achètent le silence du jardinier ; St.-Léger est surpris aux genoux de Lucie, par Darnaud et Donnoy. Ce dernier renouvelle à son neveu la proposition qu'il lui a faite, de se marier. St.-Léger refuse obstinément ; mais il arrive que l'épouse qu'on proposait au jeune homme, est Lucie : on s'amuse un peu à ses dépens, ensuite on comble ses désirs. Cette bluette a réussi.

L'Enlèvement, ou Léonore de Volmar, mélodrame en 3 actes, par MM. A. et G. musique de M. *Quaisin.* (26 *aout.*)

(Chez B*arba*, libraire.)

Le fond de cette pièce est si peu de chose, qu'il est presqu'impossible d'en donner une analyse exacte ; les trois actes se passent en discours et en petits événemens si futiles, qu'on ne peut les rapporter ici.

Léonore est une jeune et jolie fille qui va épouser un homme qu'elle aime, Alphonse de Léon; mais au moment où ils se rendent à l'autel, Léonore est enlevée par les domestiques du gouverneur de Tolède ; ce gouverneur, duc de Floresca, aime depuis long-tems Léonore, et c'est lui qui a donné l'ordre de l'enlever : elle est conduite dans son palais, où Léon blessé et sanglant vient bientôt la chercher. M. de Volmar, vieux gentilhomme fort brusque, vient aussi avec sa femme dans le palais du gouverneur; ils y trouvent une certaine comtesse qui, pendant toute la pièce, poursuit le gouverneur et veut absolument qu'il l'épouse malgré lui; désespérée d'avoir une rivale, elle donne un poignard à M. de Volmar et lui dit de punir l'outrage fait à sa famille. Le vieux gentilhomme se prépare à commettre cet assassinat, lorsque Léonore reparaît ; le duc touché de ses pleurs, de sa vertu, la rend à sa famille, à son époux, et par une générosité, sans exemple, il consent à faire les frais de la noce.

Le bruit des sifflets a empêché d'entendre la fin de la pièce. Cependant, quelques changemens lui ont valu une quinzaine de représentations.

LE DANSEUR ÉTERNEL, OU LA TARENTULE, vaudeville ballet en un acte, par M. *Clément.* (26 *septembre.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Mad. Grimaldi, riche fermière des environ de Naples, avait promis la main de Carolina, sa fille, à St-Réal, officier français ; mais elle a changé d'idée et veut pour gendre un jeune imbécille nommé Julio. Il s'agit d'employer quelques ruses pour éconduire le prétendu. On lui fait croire qu'il est piqué par une tarentule, et que s'il veut éviter une mort certaine, il faut qu'il ne dise mot et qu'il danse toujours ; madame Grimaldi qui le croit fou, donne la main de sa fille à l'amant préféré.

M Millot, qui remplit le rôle du danseur éternel, est fort plaisant, et son jeu seul a fait le succès de cette bluette, qu'on voit avec plaisir.

LA FILLE MENDIANTE, mélodrame en 3 actes, par MM. *Cuvelier* et *Corsse.*

(12 *octobre.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Il y a tant d'événemens, tant de choses

extraordinaires dans cet ouvrage, qu persuadés que notre analyse ne pourrai qu'être imparfaite, si nous voulions tou décrire, nous nous bornerons à rendr compte du fond de la pièce, sans entre dans tous les détails qui étonnent les spec tateurs.

Clémentina, fille aînée du duc d'Otrante, a été, après la mort de son père, dépouillée de ses Etats par Réginalde, sa sœur. Errante et proscrite depuis quinze ans, elle a perdu son époux par les mains d'un assassin aux gages de sa persécutrice; privée elle-même de la vue, après une longue maladie, elle n'a de ressources que dans les aumônes recueillies par sa fille Stéphana, qui lui sert de guide. Revenue dans son pays natal, elle est reconnue à un anneau portant les armes du duché d'Otrante. L'asyle où elle se réfugie est incendié par les Condottierri, qui l'entraînent dans un hermitage occupé par un de leurs agens, muet. Les brigands, attaqués dans leur repaire, se retirent dans le château de Réginald, qui arrache par la force la renonciation de Clémentina à ses droits héréditaires. Mais la duchesse, investie elle-même par les troupes du prince de Tarente, fait sauter la tour qu'on assiége, et trouve la mort au milieu des décombres. Clémentina et sa fille sont sauvées. Stéphana épouse Laurentini, fils du prince de Tarente, auquel elle apporte en dot le duché d'Otrante, qui lui est abandonné par sa mère.

Chaque acte de ce mélodrame est rempli

d'incidens et de coups de théâtres frappans; l'ouvrage, en un mot, offre un spectacle superbe, et est fait pour exciter la plus vive curiosité. M. Corsse n'a rien épargné pour la mise en scène; au premier acte, un coup de tonnerre déracine un arbre; au second, la décoration représentant la chaumière de l'hermite muet, et les rochers qui servent d'asyle aux Condottierri, est d'un très-bel effet; et l'incendie qui termine la pièce, ne laisse rien à désirer.

Le Retour d'Autriche, vaudeville en un acte, par M. *René Perrin.*

(22 *novembre.*)

(Chez B*arba*, libraire.)

Michaud et Mathurine attendent chacun leur fils, Victor et Jules, qui sont à l'armée. Victor aime Sophie, fille de Mathurine; mais celle-ci veut la donner à Tire-au-Vol, vieux garde-chasse fort riche. Cependant l'arrivée des deux jeunes militaires change les dispositions de Mathurine. Victor a sauvé la vie à Jules; la reconnaissance l'emporte sur l'intérêt dans le cœur de cette bonne mère, et Sophie est à Victor.

Il y a dans cette bluette trois rôles très-plaisans, celui d'un Anglais, d'un cocher de petites voitures et d'un garde-chasse; ils sont joués avec originalité par St.-Clair, Raffile et Melcourt. Les spectateurs ont beaucoup applaudi presque tous les cou-

plets à la gloire de nos armées et de notre invincible Empereur. Il serait difficile de faire un choix, car ils sont en général tous jolis, et peignent bien les sentimens qui animent les bons Français. Nous citerons le suivant :

Par les qualités de son cœur,
Par ses vertus, par sa vaillance,
Il relève encore la splendeur
Du trône où l'a placé la France.
Et près de lui, dans leur bonté,
Les Dieux comblant notre espérance,
Ont, sous les traits de la beauté,
Placé la douce bienfaisance.

DÉBUTS.

— M. *Clément*, auteur de la *Tarentule*, a débuté, le 11 novembre, par le rôle de *Verner* de la *Femme à deux Maris*. Il a de la représentation, son organe est plein et sonore, mais il manque de flexibilité. Il n'a point eu de succès.

THÉATRE DE LA GAÎTÉ.

Administration.

MM.

Bourguignon, entrepreneur et administrateur, rue N.-D.-des-Victoires, n°. 34.
Dubois, rue des Fossés du Temple, n°. 34.
Hervé Gamas, caissier, rue Mêlée, n°. 9.

Acteurs.

MM.

Tautin, rue des Fossés-du-Temple, n°. 36.
Marty, rue de la Tour, n°. 10.
Lafargue, faubourg du Temple, n°. 28.
Ferdinand, passage du Caire, n°. 95.
Duménil, boulevard du Temple, n°. 18.
Pascal, faubourg du Temple, n°. 30.
Genest, rue des Marais, n°. 1.
Camel, rue de Bondi, n°. 7.
Boulanger, rue de Bretagne, n°. 31.
Tony, rue Fontaine-au-Roi, n°. 3.
Perroud, boulevard du Temple, n°. 72.

Actrices.

Mesdames

Bourgeois, faubourg Montmartre, n°. 3.
Picard, rue des Billettes, n°. 11.
Joigny, faubourg du Temple, n°. 28.
Chabert, rue de la Marche, n°. 1.
Julie Pariset, rue de la Tour, n°. 12.
Alerme, faubourg du Temple, n°. 36.

Lamarre, rue du Temple, n°. 12.
Julie, rue Ste.-Apoline, n°. 7.
Anasthasie, rue Bourbon – Villeneuve, n°. 57.
Elisa, faubourg du Temple.

Chef d'orchestre.

M. Demeuse, rue St.-Honoré, n°. 42.

Maître des ballets.

M. Hullin, rue de Louvois, n°. 7.

Premiers Danseurs.

MM.

Soissons, faubourg St.-Martin, n°. 33.
Renauzi, idem, n°. 18.
Gilbert, rue des Fossés-du-Temple, n°. 48.
Achille Soulier, rue Neuve-Saint-Denis, n°. 12.
Henri Bourdeaux, rue des Orties, n°. 10.

Mesdames

Caroline Soissons, boulevard du Temple, n°. 28.
Cœlina, rue d'Aboukir, n°. 58.
Sophie Degville, rue de Lancry, n°. 22.
Fressinet, rue d'Angoulême, n°. 19.
Peyrose, boulevard St.-Martin, n°. 14.
Marty, rue du Temple, n°. 118.

THÉATRE DE LA GAÎTÉ.

La Citerne, mélodrame en 4 actes, par M. *Guilbert-Pixerécourt.*

(*14 janvier.*)

(Chez B*arba*, libraire.)

Don Raphaël, fait prisonnier par des corsaires, a été conduit à Alger. Clara, sa plus jeune fille, partage son esclavage. Une autre de ses filles, nommée Séraphine, est restée en Espagne, sous la tutelle de Don Fernand, personnage dévoré de la soif de l'or, et qui, persuadé que Don Raphaël n'existe plus, veut devenir propriétaire des biens dont Séraphine doit hériter, en épousant sa pupille. Il l'emmène dans l'île Majorque; mais là, elle rencontre D. Alvar, fils du gouverneur de l'île, et les deux jeunes gens, épris l'un de l'autre, sont sur le point d'être unis, malgré les résistances de Don Fernand, qui ne peut s'opposer ouvertement à cette alliance avantageuse. D. Fernand appelle à son secours Picaros, aventurier et prisonnier de l'inquisition, pour s'être associé à des pirates. Cet homme, qui l'a servi jadis, lui propose de jouer le rôle du père de Séraphine, de la forcer de le suivre en Espagne, et rompre, par ce moyen, l'hymen qui se prépare. Pendant ce tems, D. Raphaël, délivré des fers des Algériens, arrive en Espagne. Ne trouvant point sa fille, il s'embarque avec Clara pour l'île Majorque, et fait naufrage sur

les bords de l'île, près du vieux château de Belmonte, appartenant à D. Fernand. La même tempête pousse sur une plage peu distante de Belmonte, une troupe de pirates, les mêmes avec lesquels Picaros a jadis été lié, et dont il a indiqué la retraite pour obtenir sa grace. Ils cherchent une retraite, lorsque Spalatro, l'un d'eux, indique une citerne située sous le château, et dont l'entrée est pratiquée dans un vieux sarcophage, au milieu des ruines. Picaros, d'accord avec le tuteur, va s'embarquer suivi de Séraphine; mais les vents contraires le forcent à différer son voyage et à se réfugier dans le château, où se trouve D. Raphaël, qui a été recueilli après son naufrage par le majordôme. D'un autre côté, la jeune Clara qui, vêtue en matelot, a été à Palma, capitale de l'île, espérant retrouver sa sœur et déconcerter les projets de D. Fernand, découvre son intelligence avec Picaros, et en instruit Alvar, qui court à la poursuite du ravisseur avec nombreuse escorte. Un nègre, esclave de D. Fernand, prévient Picaros du danger, et lui indique pour retraite la citerne où se sont retirés les pirates. Picaros y descend avec sa prétendue fille, et se trouve au milieu des brigands, qui jurent sa mort. Comment se soustraire au sort qui l'attend? Il abandonne à ses anciens camarades, mille ducats qu'il a reçus du tuteur de Séraphine, et comme son but, en l'enlevant, n'était que de gagner l'or dont cette circonstance le prive, il se détermine à servir la vertu malheureuse, à

rendre Séraphine à son véritable père, qu'il a reconnu dans le château, et à la vigilance duquel plusieurs ruses l'ont soustrait. Picaros trompe donc les corsaires, fait connaître leur asyle à D. Raphaël, et dirige avec lui l'attaque de la citerne, qui s'écroule avec un horrible fracas.

On voit, d'après cette analyse, combien l'ouvrage est compliqué. L'administration l'a monté avec beaucoup de soins : costumes, décors, rien n'a été épargné pour donner à ce mélodrame la pompe que demande ce genre. Un grand nombre de représentations en a marqué le succès.

LE LOVELACE DE LA HALLE, vaudeville poissard en un acte, par M. *Camel.*
(12 *février.*)

Cocasse, dresseur et peintre des parapluies du marché des Innocens, trompe tour-à-tour plusieurs femmes ; il en courtise quatre à-la-fois. Pour lui, les forts sont dédaignés ; chaque belle se fait une gloire d'obtenir un regard de Cocasse. Cependant les amans outragés se réunissent pour donner une leçon à leur rival, et prouvent aux Dulcinées du héros de la Halle, qu'il n'est qu'un séducteur. Trois de ses maîtresses ont des preuves de son infidélité, et le pauvre Cocasse devient le jouet de tout le monde.

Rien n'était plus trivial, plus dégoûtant que le dialogue et les couplets de cette farce, qui n'a point eu de succès.

L'Homme de la Forêt-Noire, mélodrame en 3 actes, par MM. *Boirie* et *Frédéric.* (16 *mars.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

L'Homme de la Forêt-Noire est un être infortuné, un comte proscrit par la haine et le pouvoir injuste. Couvert de haillons, mourant de faim, il erre dans la Forêt-Noire avec un certain Zimeroff, qui fut jadis un agent du crime à la cour de l'Électeur Palatin, et qui maintenant partage l'infortune de Gérald, qui lui a sauvé la vie. Ce Zimeroff servit autrefois les intérêts du comte Hermann, et fut celui qui fabriqua la fausse correspondance qui fit condamner et proscrire Gérald; mais, à son tour, il fut proscrit lui-même pour avoir trop bien servi son maître. Le hasard a placé dans la Forêt-Noire les ruines du château de Séchettenten, et là doivent se rendre et paraître tour-à-tour tous les personnages intéressés; l'électeur doit aller à la chasse dans cette forêt, Hermann veut l'y faire assassiner, et l'électeur allait perdre la vie; mais, par hasard, Zimeroff a tout entendu; par hasard Jules est là; par hasard Célamire est dans la maison de Frantz; de tous ces hasards, il en naît un plus heureux encore, l'homme de la Forêt-Noire et son compagnon ont des pistolets, ils mettent les assassins en fuite. Rodolphe ignore le bras qui le servit; Hermann s'attribue l'honneur du service. Cependant, les deux pauvres errans sont arrêtés, mais par encore hasard se trouve là Frantz, qui s'écrie

que Gérald est le père de Jules. Ici le hasard ne fait plus rien ; les deux prétendus brigands, Frantz et son fils, sont conduits dans une forteresse. Hermann s'agite et n'a pas de tems à perdre ; mais Jules, Célamire, Frantz et Ragotzy, s'agitent aussi. Célamire a une entrevue avec Gérald, qui, sur le point d'être surpris par Hermann, se cache dans une guérite. Bientôt Hermann veut mettre en liberté ce Zimeroff qu'il redoute. Ici le hasard, la bonne intention agissent à-la-fois, Gérald est mis en liberté à la place de Zimeroff ; et lorsque tout se dénoue, le crime est puni, et l'innocence de Gérald est reconnue.

Nous avons retrouvé dans ce mélodrame, qui a obtenu du succès, les situations de la *Forêt d'Edimbourg*, des *Pêcheurs Catalans*, du *Pont du Diable*, et d'autres ouvrages, mais elles sont assez bien amenées ; et malgré les invraisemblances sans nombre de l'*Homme de la Forêt-Noire*, nous devons dire qu'il a mérité de réussir.

LE PRIX D'ADRESSE, OU LA FÊTE IMPROMPTU, pantomime de M. *Hullin*.

(15 *avril*.)

Cet ouvrage, qui fut donné pour la représentation au bénéfice de M. Hullin, n'est autre chose qu'un divertissement, dans lequel toute sa famille a joué ; sa fille, *le petit Amour de l'Opéra*, y a sur-tout fait grand plaisir.

rre Adam, folie en un acte, par
de la Mort d'Adam, par M.
-d, de la rue Paradis.
(26 avril.)

ète l'opéra, mais quel personnage
e rôle d'Adam ? L'Adam de la
Abel, celui de l'Opéra-Comique
du grand Opéra, se présentent: le
r déclame comme un curé, le se-
baille, et le dernier chante, ce qui
n superbe charivari. Quelques im-
ns, répandus dans la salle, inter-
ent les acteurs; il en résulte du bruit,
à-propos, quelques bons mots, des
enirs plaisans; enfin, pour mettre
le monde d'accord; la Gaîté descend
s une gloire, et présente le menuisier
Nevers qui boit, rit, chante, et veut
jouer le rôle d'Adam, et les autres
cèdent le pas.
ette bluette a obtenu du succès.

Albinos, vaudeville en un acte, par
M. *Frédéric* et *B****. (9 *mai.*)

uvaise farce, indigne de l'analyse,
lée comme elle méritait de l'être. Pas
uplet saillant, pas un mot spirituel;
ne grande quantité de grosses bêtises,
out ce que nous avons remarqué dans
toyable production, qui est morte
ant.

LE COLOSSE DE RHODES, OU LE TREMBLEMENT DE TERRE D'ASIE, mélodrame en 3 actes, par M. *Augustin*. (*27 mai.*)

(Chez *Barba*, libraire.)

Le sultan de Rhodes est très-épris de la fille du sultan de Phénicie, qu'il a fait prisonnière, et veut l'épouser; mais la jeune personne s'y refuse : elle aime un Phénicien dont elle est adorée. Cependant, comme le sultan son vainqueur veut faire périr aux yeux de sa cruelle plusieurs prisonniers, la Phénicienne sacrifie son amour au devoir que lui inspire la plus généreuse pitié; et bientôt on va célébrer son alliance avec le souverain de Rhodes. Deux choses mettent encore des entraves au bonheur du sultan : le dévouement d'un Phénicien d'un rang élevé, et le *tremblement de terre d'Asie*. Le Phénicien se déguise, parvient auprès de la future épouse, lui annonce que bientôt elle sera arrachée des mains de son persécuteur. Le sultan est averti de cette trahison. Cependant l'ennemi se montre; on combat. Le tyran va triompher, quand le tremblement arrive fort à-propos pour ensevelir le sultan de Rhodes sous les décombres, et sauver l'innocence opprimée. Le colosse qui, pendant le troisième acte, joue un *grand rôle*, puisque les victimes du sultan trouvent tour-à-tour un asyle dans ses jambes, ses cuisses, sa tête et ses bras, tombe à la fin de la pièce qui, sans la beauté des décors et le spectacle pompeux dont elle est ornée, aurait infailliblement suivi la chûte du colosse.

il devient triste, maussade, tracassier, même insolent ; il prend sa revanche, et tance durement ce pauvre Bailli qui devient bas et rampant, parce qu'il veut chez le parvenu obtenir la place d'intendant. Florvel est au comble de ses vœux ; la jeune veuve n'a plus de vapeurs, et détrompe Bontems, dote sa fille qui épouse le garçon tonnelier, et Laure revient à la ville, bien persuadée qu'avec de l'or et des honneurs, on met la ville au village, et que par-tout les hommes sont les mêmes.

Ce petit vaudeville a obtenu du succès.

LE JARDIN TURC, vaudeville en un acte, par MM. *Auguste* et *Ferdinand*.

(8 *août*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

La décoration était pour le public le principal mérite de la pièce qui, du reste, n'offrait ni gaîté ni esprit. Des lieux communs rebattus, des couplets insignifians, des scènes décousues, de grossières caricatures, voilà *le Jardin Turc de la Gaîté*. On y voit un vieux procureur et sa fille, agnès de 15 ans, dont l'amant se déguise en garçon de café pour avoir le plaisir de lui servir de la bierre et des échaudés ; un jeune homme sorti du pensionnat de Pantin, à qui un Gascon escroque de l'argent et un dîner, et à qui sa maman veut faire épouser la fille du procureur ; mais comme le garçon de café a quitté son déguisement et qu'il est le fils d'un homme qui *vole*,

c'est-à-dire d'un aréonante, le procureur lui donne sa fille.

Cette pièce n'a point eu de succès. Nous citerons cependant le couplet suivant, comme un des meilleurs.

A trente femmes, tour-à-tour,
Les hommes portent leur hommage ;
Mais quand le tems fait fuir l'amour,
Ils ont recours au mariage.
D'une belle ils briguent la main,
Quand ils ne sont plus des Alcides....
Chez nous le temple de l'hymen
N'est que l'Hôtel des Invalides.

WALTER LE CRUEL, OU LA GÉOLIÈRE DE MERGENTHEIM, pantomime en 3 actes, par M. *Cuvelier*. (23 *aout*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

Les personnages de la pièce sont des chevaliers de l'ordre teutonique. L'un d'eux, Walter, a résolu la perte de Théobald, autre chevalier du même ordre, époux d'une femme charmante, dont Walter est amoureux depuis long-tems. Après différentes tentatives pour perdre Théobald, Walter imagine un moyen qu'il croit infaillible. Les chevaliers sont campés dans une vaste plaine ; Walter surprend Théobald, endormi, près de la tente du grand-maître qu'il était chargé de garder ; il s'empare de son épée, s'en sert pour assassiner le grand-maître, et la remet ensuite toute sanglante près de lui. Bientôt les chevaliers

arrivent ; l'épée de Théobald dépose contre lui ; on l'arrête, et Walter est nommé grand-maître. L'action devient alors très-compliquée ; Théobald, enfermé dans une citadelle, parvient à se sauver, grâces aux soins de la géolière, qui sauve aussi son enfant et son épouse, que le farouche Walter avait aussi fait enfermer. D'un autre côté, l'innocence de Théobald est reconnue ; le panache de Walter, trouvé dans la tente du grand-maître, est la preuve de son crime : les chevaliers ordonnent le combat entre lui et Théobald : celui-ci est vainqueur ; mais au moment de périr, Walter va se venger en tuant l'enfant de son rival, dont il s'est emparé, lorsque la géolière de Mergenthein, qui se trouve par-tout, lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet, et remet dans les bras de Théobald et de son épouse le tendre fruit de leurs amours.

Cette pantomime a eu un grand succès, quoique M. Cuvelier y ait employé des situations qu'il avait plusieurs fois mises en scène.

LA JEUNESSE DU GRAND-FRÉDÉRIC, mélodrame en 3 actes, par MM. *Boirie* et *Lemaire*. (17 *octobre*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

On suppose que le prince royal Frédéric, qui fuit les femmes et son régiment, va se retirer en France avec son ami le capitaine Katt. Tout est préparé pour la fuite ; mais un magistrat de Nuremberg

vertit officiellement le roi des projets de son fils. Frédéric-Guillaume est indigné, et dans sa terrible colère, il jure de punir militairement et l'officier Katt, et le lieutenant de ses gardes, le prince royal son fils; et pour rendre la punition plus digne de mémoire, il nomme un conseil de guerre qui doit prononcer l'arrêt de mort, le jour même du mariage du prince royal avec la princesse Christine. Le cortége arrive; on se réjouit, on danse; le jeune Frédéric voit Christine pour la première fois, et soudain un soupçon de repentir naît dans son ame; mais le roi fait arrêter Katt et son fils, et l'action devient tragique. Le prince royal est enfermé. Deux personnages mystérieux se présentent, et le prince royal voit son épouse qui fond en larmes, et M. l'ambassadeur Setehendorf. Cet ambassadeur, qui voudrait brouiller le père et le fils, et attirer à la cour de Vienne le prince royal, prêche la désobéissance, la fuite et la révolte. L'aimable Christine se montre sensible, aimante et magnanime. Le jeune Frédéric ne partira point; l'honneur et l'amour le lui défendent. Cependant le conseil de guerre est assemblé. Le roi Frédéric a toujours ses projets en tête; il fait passer devant la grille du château le malheureux Katt, comme s'il allait au supplice. Le prince royal est désolé; il veut même se brûler la cervelle; mais la jeune princesse qui arrive empêche cette funeste résolution. Cependant le prince royal s'échappe et se rend au château de l'ambassadeur, qui bientôt est cerné par les troupes.

Le roi y pénètre le premier, se plaint et menace, jusqu'au moment où le bruit d'un pistolet qui part se fait entendre. Le chancelier vient annoncer que le prince royal n'est plus, et c'est alors que Frédéric-Guillaume se repent, et pardonne à son fils qu'il croit mort. Katt est aussi pardonné, et le prince royal épouse Christine.

Cet ouvrage a obtenu un joli succès.

LA PAIX, OU LA SOIRÉE D'UNE GUINGUETTE, divertissement en un acte, de MM. *B*..... et *Frédéric*.

(*20 novembre.*)

L'Obus, sergent de canonniers, à l'armée d'Allemagne, aime Fanchette, fille de Fricandeau, traiteur, et en est aimé; la mère est dans les intérêts des deux amans; mais le père destine sa fille à Sans-Chagrin, vieil invalide borgne et à jambe de bois, et qui dit gaîment qu'il a bon pied, bon œil, et la jambe faite au tour. Au moment où Fricandeau presse les fiançailles, arrive l'Obus, précédé de l'annonce de la paix. Sans-Chagrin cède ses prétentions à son heureux rival, et le traiteur consent à l'union des deux jeunes gens.

De jolis couplets font le mérite de cette bluette, qui a réussi. Voici un des couplets du vaudeville qui termine la pièce :

Sans jamais craindre le chemin,
Faire campagne sur campagne;
Aller de Paris à Berlin,
Et de l'Allemagne en Espagne..

Pour faire de pareils trajets ;
N'y a qu' les Français.

L'Ile des Mariages, ou les Filles en Loterie, mélodrame comique en 3 actes, par MM. *Bernos* et *Frédéric*. (22 *novembre*.)

(Chez *Barba*, libraire.)

Un épisode très-sérieux du roman de Cléveland, sur l'île Ste.-Hélène, a fourni le sujet de ce mélodrame. Les auteurs supposent que cette île fut fondée par une cinquantaine d'habitans de La Rochelle, que la prise de cette ville, en 1628, avaient contraints de fuir. La population s'est beaucoup augmentée ; mais, par une bisarrerie singulière de la nature, elle offre très-peu d'hommes et un très-grand nombre de femmes, ce qui a nécessité une loi qui ordonne que le sort décidera seul quelles filles seront mariées. Trois jeunes gens, Beaupré, Valbelle et Briolet, leur valet, sont jetés par un naufrage dans l'île. Eliot, l'un des habitans, les sauve et leur donne asyle ; Valbelle et Beaupré deviennent amoureux de ses deux nièces, Agathe et Lucy, et les demandent en mariage. Eliot leur observe que pour se marier dans l'île il faut s'y fixer. Sans chercher à connaître les lois du pays, ils signent qu'ils s'y soumettent ; mais ils se trouvent contrariés, quand ils apprennent qu'ils ne recevront des épouses que du sort. Gélin, doyen de l'île, et son greffier Norbert, arrangent tellement les billets dans

l'urne, que leurs sœurs, surannées ridicules qui brûlent d'être mariées, doivent écheoir à Beaupré et à Valbelle : une autre vieille fille est dans la confidence; elle est le partage de Briolet. On procède au tirage. Dès que nos jeunes gens voient les antiquailles qui leur sont destinées, ils font rébellion; on les arrête. A dater de ce moment, la pièce n'offre plus que des cache-cache, des allées et des venues, des combats, des victoires et des défaites; c'est un embrouillamini où l'on ne se reconnaît plus. Enfin, on s'insurge contre la loi des mariages par le sort; elle est rapportée; Beaupré et Valbelle épousent leurs amantes; Briolet n'épouse personne.

Il y avait dans ce mélodrame de quoi faire un imbroglio comique. Les auteurs y ont mis beaucoup trop de gaîté commune et triviale; aussi leur ouvrage a-t-il été constamment sifflé.

DEBUT.

M. *Vigneaux* a débuté à ce théâtre, le 17 octobre, par le rôle du prince royal *Frédéric*, dans *la Jeunesse du Grand Frédéric*. Le public, long-tems privé de cet acteur, qui mérite d'être distingué par son talent, lui a témoigné, par de nombreux applaudissemens, le plaisir qu'il avait de le revoir.

CIRQUE OLYMPIQUE

DE MM. FRANCONI FILS.

Administration.

MM.

Franconi frères.
Avoine, secrétaire-régisseur.

Écuyers.

MM.	Mesdames
Franconi aîné.	L. Franconi.
Franconi jeune.	Bassin.
Bassin.	Annette.
Dominique.	
Lagoutte.	
Masse.	
Chollet.	
L'Espérance.	

Élèves.

Henri.	Emile.
Bassin.	Joseph.

Acteurs.

MM.

Franconi aîné.	Parisot.
Franconi jeune.	Gougibus jeune.
Gougibus aîné.	Marcés jeune.
Marcés aîné.	Hache.
Saint-Martin.	Perrin.

Actrices.

Mesdames

M. Franconi.	Tigé.
Gougibus.	Julie.

Chef d'orchestre.

M. D'Haussy.

Danse.

Premier Danseur.

M. Jacquinet.

MM.	Mesdames
Hugon.	Julie.
Gentil.	Salmond.
Lefèvre.	Duval.
Henri.	Larue.
Lenormand.	Guérin.
Plançon.	Sanier.
Léger.	

Nota. Les programmes des pantomimes représentées au Cirque Olympique, se trouvent chez *Barba*, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51; et le soir, au Cirque.

CIRQUE OLYMPIQUE

DE MM. FRANCONI FILS.

LA BELLE ESPAGNOLE, OU L'ENTRÉE DES FRANÇAIS A MADRID, scènes équestres en trois parties, par M. *Cuvelier*.

(16 *janvier*.)

Cette pantomime, qui a eu le succès le plus brillant, offre des combats parfaitement exécutés, de jolis décors, et rappelle l'anecdote de ce vieux général espagnol qui a offert 900,000 fr. et sa fille, au Français qui lui a sauvé l'honneur et la vie. On connaît assez les moyens de M. Cuvelier, et les talens de MM. Franconi, pour se faire une idée de l'ouvrage et de la manière satisfaisante dont il a été rendu.

LA PRISE DE LA COROGNE, scènes équestres en 3 parties, par M. *Franconi* jeune.

(15 *mars*.)

M. Franconi jeune a mis en scène un des plus beaux faits d'armes de la guerre d'Espagne; sa pantomime est remarquable par des scènes dramatiques et intéressantes; la perfection des tableaux et des combats de cet ouvrage ont long-tems excité la curiosité.

Début du Cerf, âgé de 3 ans. (*4 avril.*)

Ce superbe Cerf, dressé par M. Franconi aîné, avait attiré au Cirque Olympique une foule de curieux. Après les exercices accoutumés de danse et de voltige à cheval, que l'on revoit toujours avec autant d'agrément que de surprise, le débutant a fait son entrée. Son cortège était digne de lui : dix piqueurs ouvraient la marche, et M. Franconi aîné, son gouverneur et son écuyer, était à ses côtés. Le cerf a parcouru au pas toute l'enceinte; bientôt après, son guide lui a abandonné les rênes. C'est alors que, libre de ses mouvemens, il s'est efforcé de mériter la faveur du public par des miracles de légèreté, d'intelligence, d'adresse et de docilité. On l'a vu exécuter avec autant de précision que le ferait le cheval le plus instruit de MM. Franconi, tout ce que son maître exigeait de lui ; se coucher et se relever à son commandement, résister aux claquemens du fouët et aux coups de pistolet tirés entre ses oreilles; faire le grand saut du tonneau et franchir deux chevaux; à ces exercices déjà très-étonnans, joindre une intrépidité et une confiance extraordinaire; s'élancer et traverser à plusieurs reprises les pluies enflammées d'un feu d'artifice, etc.

Si l'on a peine à concevoir que l'on ait pu former des chevaux aussi habile que ceux de MM. Franconi, quelle inconcevable patience, quels soins multipliés et infinis, quelles études constantes et ré-

fléchies n'a pas nécessité l'éducation de ce charmant animal, qui, naturellement timide et sauvage, n'aime que les forêts, tremble au moindre bruit, et s'alarme des premières apparences du danger ! Il ne fallait rien moins que l'extraordinaire habileté de M. Franconi aîné, pour arriver à un résultat aussi heureux. Chacun s'est retiré satisfait de la douceur et de l'obéissance de son élève, qui est encore présentement l'objet de la plus vive curiosité.

Reprise de DAMOISEL ET LA BERGERETTE, scènes équestres en 3 parties, de M. *Cuvelier.* (3 *juin.*)

Cette pantomime, jouée avec succès sur le Théâtre de la Cité, a été bien accueillie à sa reprise, par les nombreux spectateurs qu'elle avait attirés ; les représentations suivantes ont été également heureuses.

Le 16 juillet, MM. FRANCONI ont fait la clôture momentanée du Cirque Olympique, nécessitée par les travaux et embellissemens à faire au théâtre et à la salle. Ils ont passés trois mois en province, où ils ont captivés les suffrages des amateurs ; le jeune Cerf sur-tout a excité le plus vif intérêt. Les Rouennais ont porté l'enthousiasme jusqu'à le couronner.

Ouverture du Cirque olympique.

(*6 novembre.*)

Une foule inombrable de curieux et d'amateurs, s'était porté au Cirque de MM. Franconi. On a jeté d'abord un œil attentif sur les changemens qui ont été faits dans la salle et hors la salle, d'après les plans et sous la conduite de M. Dubois le jeune, architecte. Sous la galerie, une nouvelle façade ornée des attributs analogues au genre de cet établissement, décore l'entrée. Le vestibule est agrandi. Un nouveau rang de loges est établi dans tout le pourtour de la salle. L'amphithéâtre au-dessus des loges grillées, en face du théâtre, est remplacé par des loges fermées, richement décorées. Les colonnes ont de nouveaux chapitaux. La salle est peinte à neuf. Le théâtre est agrandi en largeur, hauteur et profondeur; on y a pratiqué de nouvelles issues pour faciliter les manœuvres des chevaux; enfin l'avant-scène, rapprochée d'un plan vers le Cirque, est ouverte par de grands pilastres, avec loges et arrières-corps, formant quart de cercle; ce parti a été adopté par l'achitecte, pour ne pas masquer la vue du théâtre à toutes les places de côté.

LE MARÉCHAL DE TURENNE, ou LE COMBAT DE SASPACH, scènes équestres en 3 parties, par M. *Cuvelier.*

(6 *novembre.*)

L'auteur de cette pantomime, a arrangé, pour le Cirque, son ancien ouvrage qui avait aussi pour titre : *la Mort de Turenne*, et qui fut joué avec tant de succès sur les théâtres de la Cité et de l'Ambigu-Comique ; il a ajoûté à des scènes équestres, des combats et des détails agréables qui rendent l'ouvrage absolument neuf et fait pour le Cirque. Toutes les belles actions du Grand Turenne, rapelées avec soin, produisent un vif intérêt. On aime à voir ce Héros rendant sans rançon l'épouse et les enfans du général ennemi qu'on lui amène prisonniers; donnant des récompenses aux braves soldats, et faisant punir les maraudeurs et les lâches; refusant les 300 mille livres que lui fait offrir, par les magistrats, la ville de Francfort, parce que cette ville n'était pas sur son passage ; se trouvant lui-même dans la mêlée, et emportant sur ses épaules un brave soldat blessé, qu'il soustrait ainsi à la fureur des ennemis. Tous ces traits qui peignent la belle ame de Turenne, parent cette pantomime, qui se termine par la scène désastreuse qui, au combat de Saspach, enleva le plus grand des capitaines à la France éplorée. Un boulet de canon vient frapper Turenne à la tête ; il tombe au

milieu des soldats qui, même au sein de la victoire, versent des pleurs, et donnent des regrets sincères à sa mémoire.

Cette pantomime a parfaitement réussi ; elle est montée avec le plus grand soin ; les costumes sont bien adaptés au siècle de Louis XIV.

RÉCRÉATIONS DIVERSES.

L'enchanteur BANEUX a continué d'attirer la foule aux délicieux JARDINS DE TIVOLI ; des fêtes extraordinaires aussi bien entendues que brillantes, ont fixé la belle société de Paris, dans les silencieux bosquets de ce paradis terreste. Les ascensions de Garnerin, les feux ingénieux de Ruggieri, les tours d'Olivier, les vues de Gadbois, les sauts périlleux de Mad. Saqui et du jeune Godeau; tout a été réuni pour embellir ces fêtes, qui ont obtenu les suffrages du public.

LE TIVOLI D'HIVER, aussi sous la direction de M. Baneux, s'est ouvert avec la saison convenable. Ce local avantageusement connu, a offert de plus, cette année, de vastes Souterrains décorés avec un goût exquis. C'est là, qu'à la lueur de mille quinquets, se répètent tous les jeux du Tivoli d'été.

LE CIRQUE DES MUSES, dirigé par M. *Velloni*, est, après le Tivoli d'hiver, le bal le plus recommandable, tant par la manière dont il est composé, que par les soins que prend l'administrateur pour être agréable au public.

LE COLISÉE, boulevard St.-Martin, se présente ensuite. Les fêtes de l'été dernier ont été assez suivies. *Julien* conduit l'orchestre, et c'est suffisant pour fixer les amateurs de la danse. Le local ne permet-

tant pas de tirer de grands feux d'artifice, M. *Ruggieri* jeune y a exécuté de très-jolis feux d'eau, qui ont fait le plus grand plaisir. La rotonde vient d'être réparée et décorée à neuf, et l'administration promet merveille pour cet hiver.

Viennent après cela dix autres bals éphemères, qu'un jour voit naître et mourir, et dont nous n'entretiendrons pas nos lecteurs. Nous préférons leur indiquer, comme une récréation agréable, LE COSMORAMA, Palais-Royal; ils y jouiront d'un spectacle nouveau et fait pour charmer la vue.

Le laborieux M. PIERRE continue ses représentions et varie chaque mois ces intéressans tableaux.

LES PANORAMAS méritent aussi une place particulière dans l'attention du public; et le vestibule du Théâtre des Théatins, quai Voltaire, offre LE MODÈLE DU VAISSEAU *le Majestueux*, dans des proportions assez grandes pour donner une idée d'un bâtiment de guerre.

LE CANAL DES DEUX MERS, qui se voit dans l'ancien local du Tribunat, est un chef-d'œuvre en ce genre, et c'est la première fois qu'un plan en relief est présenté au public sur une échelle aussi grande.

SUPPLÉMENT

AU

MÉMORIAL DRAMATIQUE

POUR L'AN 1810.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

FERNAND CORTEZ, opéra en 3 actes, par MM. *Jouy* et *Esmenard*; musique de M. *Spontini*. (28 *novembre*.)

(Chez *Roullet*, libraire.)

Tout le monde sait avec quelle héroïque résolution Fernand Cortez conduisit l'une des plus hautes entreprises que l'audace humaine ait pu concevoir. Il est, en Amérique, résolu de pousser ses conquêtes aussi loin qu'il est possible. Ses soldats, au contraire, effrayés d'un semblable projet, se soulèvent, et demandent à retourner dans leur patrie. Fernand brûle sa propre flotte, et ne laisse à son armée d'autre ressource que de vaincre ou de périr. Il est rare, lorsqu'un peuple haut et galant fait la conquête d'un autre peuple, qu'il ne trouve pas dans le cœur des fem-

mes quelqu'intelligence favorable à s projets. Parmi les Américaines, il en e une qui, frappée des qualités héroïques d Fernand Cortez, s'attache à lui. C'es Amazilly, sœur de Télasco, l'un des chef mexicains. Fernand, de son côté, en devient passionnément épris. Dans une bataille livrée précédemment, le frère d Cortez avait été fait prisonnier, et l'on sait que l'usage des Mexicains était d'immoler leurs prisonniers à une idole appel *Talipulca*. Les prêtres mexicains s'apprêtaient donc à égorger le frère du général espagnol; mais auparavant ils prennent le parti de lui adresser une ambassade, et de lui redemander Amazilly en échange de son frère. Ainsi, le héros se trouve partagé entre l'amour fraternel et celui qu'il éprouve par la belle Américaine. Dans une circonstance si fâcheuse, à quel parti se résoudre? Amazilly décide la question, passe un lac à la nage, et va se livrer à la férocité de ses compatriotes pour délivrer le frère de son amant. Fernand instruit de la résolution d'Amazilly, s'arme, attaque Mexico, jette la terreur parmi ses ennemis. Sa présence était nécessaire; son frère, à la verité, était libre; mais les prêtres de *Talipulca* voulaient absolument égorger la jeune Amazilly; les héros espagnols arrivent, la confusion est partout, et la belle Américaine est délivrée au moment où le féroce Calchas, du Mexique, tenait le fer levé pour la frapper. Fernand fait tomber ce temple odieux

ourssacré à de sacrifice de victimes humaines, et le reste se passe en fêtes.

Ce spectacle est beau dans toutes ses parties ; le poëme a de l'intérêt ; les situations ; de la variété et du mouvement ; le style en est correct et élégant ; la musique est composée avec un art et un goût remarquable ; les fêtes répondent à tout ce qu'on pouvait attendre du talent de M. Gardel ; et sont exécutées par les premiers sujets de la danse ; les décorations font le plus grand honneur au pinceau de M. Dégotti ; et ce qui a achevé le triomphe des auteurs et la satisfaction du public, c'est la présence de S. M. l'Empereur, du roi de Saxe et du roi de Westphalie. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme du public, à cette représentation.

THÉATRE FRANÇAIS.

VITELLIE, tragédie en 5 actes, en vers, de M. (10 *novembre*.)

Vitellie aime en secret et depuis longtems le jeune Domitien, fils de Vespasien et frère de Tite. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple, les légions et le sénat romain se sont soulevés contre lui, ont élu Vespasien empereur. Vitellius vient d'obtenir des succès sur les insurgés ;

il a promis la main de sa fille à Licinius, l'un de ses partisans, à qui il doit le gain de la bataille. On croit que Domitien a péri dans la mêlée ; mais il a pris les habits d'un simple soldat, et il vient réclamer de Vitellie la foi qu'elle lui a promise. Licinius découvre que Domitien est son rival ; Licinius a des remords ; il veut procurer à ce rival les moyens de retourner dans son camp. Domitien est obstiné, il reste, il ose même attenter aux jours de Vitellius ; mais Vitellie accourt, arrache le fer fatal des mains de l'insensé, qui fuit et vole vers les siens, dont il ranime le courage. Il se livre alors une nouvelle bataille ; elle est décisive en faveur des insurgés. Vitellius y est tué, et Vitellie, ne pouvant devenir la femme de l'assassin de son père, prend le sage parti de s'enfoncer un poignard dans le sein.

Il ne faut pas croire, malgré les défauts de cette pièce, qu'elle manque de quelque mérite : il y a souvent de la chaleur dans le dialogue, de nobles sentimens et de l'élévation dans les personnages. La scène où Licinius apprend que Domitien est son rival, est fort bien tracée ; mais le fonds de tout cela est si vicieux ! L'intérêt ne peut s'y reposer sur personne ; chacun des interlocuteurs y raconte sa petite histoire. Il y a là un ambassadeur du Sénat romain, qui fait sans cesse de la morale, et dans les momens sur-tout où on est le moins disposé à l'écouter. Tout est prévu, jusqu'au poignard *obligé* du

dénouement. Enfin, le sujet de cet ouvrage est mal choisi, et devait en nécessiter la chûte.

TAÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise du DIABLE A QUATRE, ou LA FEMME ACARIATRE, opéra-comique en 3 actes, de *Sedaine*; musique nouvelle de M. *Solié*. (30 *novembre*.)

(Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal.)

Cet opéra-comique, un des premiers ouvrages de Sédaine, n'est pas le meilleur; mais c'est incontestablement le plus gai. Il fut donné pour la première fois, en vaudevilles, à la Foire St.-Laurent, le 19 août 1756. En s'y permettant dans tous les actes, et sur-tout dans le troisième, des changemens, quelquefois nécessaires, on a conservé avec scrupule tout ce qui, dans cette pièce, a paru susceptible de quelque effet. Dans ce travail on a appris à apprécier encore plus ce grand architecte théâtral, dont les moindres productions sont souvent empreintes d'un talent si vrai, et que, malgré ses défauts, tout auteur dramatique doit estimer, sous peine de n'être jamais lui-même très-estimable dans son art.

M. Solié, acteur distingué de ce théâtre et musicien estimé par ses charmantes pro-

ductions, a fait à cet ouvrage une musique nouvelle, qui a obtenu un grand succès.

L'ancien répertoire de l'Opéra-Comique est une source riche et féconde dans laquelle les sociétaires devraient puiser plus souvent.

ODÉON.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

LE CAFÉ POLITIQUE, comédie en 1 acte et en vers, par M. *Aude.* (19 *novembre.*)
(Chez *Barba*, libraire.)

Cet ouvrage, donné à Louvois en 1802, sous le titre du *Café d'une petite ville*, a pour sujet la publication de la paix. Ce sont des scènes à tiroir, dans lesquelles paraissent différens originaux. Cette pièce, à laquelle l'auteur a fait beaucoup de changemens à l'occasion de la paix avec l'Autriche, a été reprise avec peu de succès. M. Aude n'avait pas assez réchauffé son café, et les acteurs n'ont pas peu contribué à le refroidir.

Reprise DE JENNEVAL, OU LE BARNEVEL FRANÇAIS, drame en 5 actes, en prose, par M. *Lemercier.* (20 *novembre.*)

Ce drame faisait partie du répertoire de

l'ancien Théâtre Italien, et il est si connu tant à Paris que dans les départemens, que nous nous dispensons d'en donner l'analyse; nous nous bornerons à dire que cette production n'a pas été revue avec plaisir.

LE FAUX STANISLAS, comédie en 3 actes, par M. *Alex. Duval.* (28 *novembre.*)

La scène se passe en Bretagne, dans le château du baron de Kerbare, à quelques lieues de Brest. Le cabinet de Versaille voulant faire prendre le change aux ennemis que le roi Stanislas a laissés en Pologne, commande à un capitaine des gardes nommé le chevalier de Morange, de prendre le nom, le costume, les décorations de ce monarque, et d'aller visiter les côtes de Bretagne. Cet officier ressemble de figure à Stanislas; des ordres sont donnés pour qu'on lui rende tous les honneurs dûs aux souverains; tous les papiers publics, toutes les lettres particulières parlent de son voyages; et tandis que les ennemis du roi de Pologne croient ce prince occupé à parcourir les provinces maritimes de la France, il marche secrètement sur Varsovie, où il se fait de nouveau, couronner roi.

Le chevalier de Morange est amoureux d'une marquise du Rosai, qu'il a laissée à Paris; il se lasse de son rôle de roi, et n'aspire qu'après le moment où le ministère de France voudra bien le détrôner.